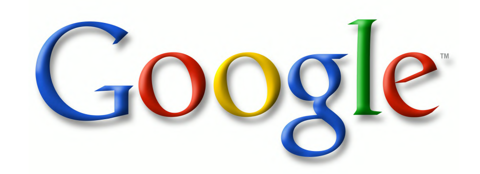
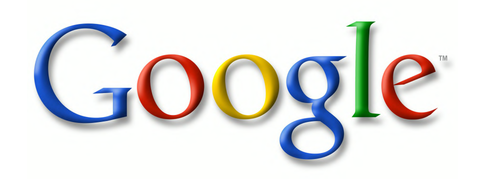
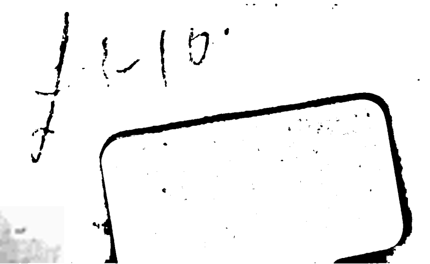







TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA





LE PAYSAN PARVENU, OU LES MEMOIRES DE M***.

Par M. DE MARIVAUX.



TOME PREMIER

CONTENANT

LES QUATRE PREMIÈRES PARTIES.



A Francfort sur le Meyn,
Chez FRANÇOIS VARRENTRAPP.
M D CC LVIII.

PREFACE.

C'est se mettre à la mode, dira-t-on, que de donner une préface; j'en conviens. J'aurois bien souhaité pouvoir m'en dispenser; les discours inutiles ne sont point de mon goût, d'ailleurs je ne prétends pas y prendre ce ton souple & suppliant, qu'un auteur employe pour demander graces au public. Je n'ai que des remercimens à lui faire de l'accueil gracieux, avec lequel il a reçû mes cinq premiéres parties. On a reconnu dans mes écrits cette simplicité naturelle, qui fait le caractère des gens de la Campagne, & qui, j'ose le dire, a toûjours fait mon ornement, comme elle fait encore mon envie.

Ma vie parut prendre, des mon entrée à Paris, une certaine tournure intéressante. Je me décidai dès-lors à re-

cueillir les évenemens qui m'arriveroient. Je le fis. J'ai crû depuis entrevoir, que cette collection pourroit être utile & amusante: J'ai proffité de mon repos pour mettre en ordre les commencemens. J'ai eû l'avantage de voir le public applaudir mon projet, en recevant avec plaisir mon ouvrage.

Des mèmoires, pour ne point lasser des gens dèsinteressés, doivent avoir un double but, de plaire à l'esprit & d'instruire le cœur. Si j'en crois l'empressement, avec lequel on a reçû les premiéres parties, je dois me flatter d'avoir obtenu ces deux avantages: car je puis dire, sans amour propre, que le libraire ne pouvoit suffir aux desirs empressés du public, quand je m'avisai de les faire imprimer.

Peut-être n'ai-je dû ce succès qu'à la Nouveauté: mais non. Cette idée seroit de ma part une ingràtitude envers ceux qui m'ont honoré de leur suffrage. Je mets tous mes soins à soûtenir cette précieuse prérogative dans la nouvelle édition que j'en offre au public. Il y trouvera, outre les cinq parties qui ont eû le

bonheur de lui plaire, trois autres qui complettent une histoire qui, toute imparfaite qu'elle étoit, s'est néanmoins soûtenuë depuis l'espace de vingt-ans.

Je sai que ce projet d'achever mes mémoires n'aura peut-être pas le bonheur de plaïre à tout le monde; mais je n'ignore pas qu'il est des gens, dont le suffrage n'entraine pas plus d'agrémens, que leur critique ne doit causer de peines: leurs préjugés contre mon dessein ne m'inquiettent donc point. Je suis fait à être applaudi par des personnes d'un goût décidé & reconnu: voilà ceux dont l'approbation m'est flatteuse, & c'est pour eux seuls que je travaille aujourd'hui.

Il faut avouer, que le long espace de tems pendant lequel j'ai fait soûpirer après les derniéres parties que je donne, annonce une indolence impardonnable. Si un aveu formel ne mérite pas un généreux pardon, du moins il porte à l'indulgence. Je suis du naturel de la charmante Marianne: le caprice régle souvent ma main, &, si des critiques prématurés n'eussent piqué mon amour propre, peut-être n-

ſortirois-je pas encore de ma léthargie pareſſeuſe. Ils me permettront d'expoſer les motifs de leur mauvaiſe humeur, & d'y répondre avec préciſion: Le public jugera alors entre nous.

On appréhende, diſoit derniérement un de ces demi-ſçavans, dont tout le talent eſt pour l'ordinaire de prîmer dans un caffé; On apprehende, diſoit-il, qu'un homme, qui a fait jouer tous les reſſorts de ſon imagination, pour donner un Roman bien filé juſqu'à la cinquiéme partie; mais qui, arrivé à ce point, a crû alors, quoique dans la fleur de ſon âge, ne pouvoir le pouſſer plus loin; ne puiſſe devenir plus heureux dans ſa décrépitude. Il a, pourſuivoit-il, épuiſé la Nature dans le commencement de ſes mémoires, il ne lui reſte donc plus de reſſources pour les pourſuivre.

Que cette double erreur eſt groſſiere? Qui peut en effet developper tous les reſſorts de la Nature? ce fond eſt inépuiſable: & j'oſe dire que peu d'hommes la connoiſſent dans tous ſes points. Mais, s'il eſt des privilégiés, qui ayent cette con-

noissance ; peuvent-ils se flatter d'en avoir découvert toutes les formes ? La plus legére circonstance différencie totalement le sentiment, & offre à un auteur une façon de l'exprimer qui, proportionnée à la sensation que la forme fait naître, rend un sentiment dissemblable du même qu'il avoit peut-être dépeint un instant auparavant. Pourrois-je donc sans témérité me flatter d'avoir épuisé les formes innombrables de la Nature dans un ouvrage d'environ cinq cens pages ? Non ; je ne crains point de le dire, le lecteur équitable n'attend pas même, que je remplisse ce but dans les trois parties que j'ajoûte aujourd'hui.

Pour poursuivre mes mémoires, je n'ai pas besoin de ce boüillant de l'âge. Les ouvrages de génie l'exigent ; mais ceux, que la vérité seule conduit, n'ont besoin, pour devenir parfaits, que de sens & de raison. Je fus simple, lorsque je commençai ; & je resterai le même en continuant. Je parus dabord le villageois Jacob, on me verra par la suite le naif la Vallée.

La fiction n'a point lieu dans mon ouvrage, je puis même manquer à l'ordre

du Roman, car les évenemens de ma vie tels que la Providence les a ordonnés forment les circonstances de mes memoires. L'intérêt, qu'ils ont inspiré ou qu'ils sollicitent, est né ou naîtra de la sincerité qui les écrit. L'art est inutile où la vérité brille. Les traits que je peins, sont formés par la Nature elle-même, j'y applique des couleurs simples, mais adaptées à mon modele. C'est en quoi consiste tout mon travail, il est de tout âge. Si je crois y devoir joindre des refléxions courtes tantôt amusantes ou tantôt utiles, l'expérience, que les années donnent, ne peut que me servir. Voilà le seul moien que je connoisse pour mériter l'approbation des gens raisonnables. C'est par-là sans doute que j'ai plû autrefois, & c'est par cette voye que je me flatte de plaire encore.



CATALOGUE de divers livres imprimés
chez FRANÇOIS VARRENTRAPP,
Libraire à Francfort sur le Meyn.

ABREGE *de la Morale des anciens & des modernes. Ou les plus beaux quatrains de Pibrac, & les fables les plus instructives de la Fontaine & de Boursault*, 8. 1717.

ANECDOTES *Venitiennes & Turques, ou Nouveaux Memoires du Comte de Bonneval, depuis son arrivée à Venise jusqu'à son Exil, dans l'Isle de Chio, au mois du Mars* 1739. *par Mr. de Mironne*, 8. 1740. *II. Tomes.*

ANTIPAMELA, *ou Memoires de Mr. D*** traduit de l'Anglois*, 8. 1743.

APOLOGIE *de Cartouche, ou le Scelerat sans reproche, par la grace du Pere Quesnel*, 8. 1733.

ATALZAIDE, *Ouvrage Allegorique par Mr. de Crebillon fils*, 8. 1746.

de BEAUMARCHAIS M. A. de la Barre *le Hollandois, ou Lettres sur la Hollande ancienne & moderne*, 8. 1738. *II. Tomes.*

- - - *Amusemens Literaires ou Correspondance Politique, Historique, Philosophique & galante*, 8. 1738-39. *III. Tomes.*

CAPITULATION *de l'Empereur Francois, combinée avec la Capitulation de l'Empereur Charles VII. qui en fait la Baze, & ou on a joint des Remarques Historiques & Politiques*, 4. 46.

de CLAVILLE *Traité du vrai mérite de l'homme, consideré dans tous ses ages & dans toutes*

les Conditions: avec des Principes d'education, propres à former les Jeunes Gens à la Vertu, 12. 1755. *II. Tomes.*

CONFESSIONS *d'un Fat, par Mr. le Chevalier de la B**** 8. 1750. *II. Parties.*

CONSEILS *à une Amie par Mad. P**** 8. 1750.

CONSIDERATIONS *sur le Genie & les mœurs de ce Siecle,* 8. 1750.

DESCRIPTION *du Gouvernement present du Corps Germanique, appellé communement le St. Empire Romain, tirée des Loix fondamentales, de l'histoire & des meilleurs Auteurs du Droit public d'Allemagne,* 8. 1741.

HISTOIRE *de l'abdication de Victor Amadée, Roi de Sardaigne, de sa detention au chateau de Rivoli & des moiens qu'il s'est servi pour remonter sur le Throne,* 8. 1734.

- - - *du Prince Titi, A. R.* 8. 1736.

- - - *de Mademoiselle Cronel, dite Fretillon, Actrice de Comédie de Roüen, écrite par elle-même,* 8. 1752. *IV. Parties.*

- - - *de Stanislas I. Roi de Pologne, Grand Duc de Lithuanie, Duc de Lorraine & de Bar &c. par Mr. D. C**** 8. 1740. *II. Tomes.*

de la HODE *Histoire de la vie & du Regne de Louis XIV.* Roi *de France & de Navarre, enrichie de Medailles,* 4. 1740-43. *VI. Vol.*

les LAMENTATIONS *de Jérémie, Odes par Mr. d'Arnaud,* 4. 1752.

MEMOIRE *de Mr. Klinglin, Preteur royal de la Ville de Strasbourg,* 8. 1754.

LE

LE PAYSAN PARVENU,
OU LES
MEMOIRES
DE M. ***.
PREMIERE PARTIE.

LE titre, que je donne à mes Mémoires, annonce ma naissance; je ne l'ai jamais dissimulée à qui me l'a demandée, & il semble qu'en tout tems, Dieu ait récompensé ma franchise là-dessus; car je n'ai pas remarqué qu'en aucune occasion, on en ait eû moins d'égard & moins d'estime pour moi.

J'AI pourtant vû nombre de sots qui n'avoient & ne connoissoient point d'autre mérite dans le monde, que celui d'être né noble, ou dans un rang distingué. Je les entendois mépriser beaucoup de gens qui valoient mieux qu'eux, & cela seulement parce qu'ils n'étoient pas Gentilshommes; mais c'est que ces gens qu'ils méprisoient, respectables d'ailleurs par mille bonnes qualités, avoient la foiblesse de rougir eux-mêmes de

leur naiſſance, de la cacher & de tâcher de s'en donner une qui embroüillât la véritable, & qui les mît à couvert du dédain du monde.

Or cet artifice-là ne réuſſit preſque jamais; on a beau déguiſer la verité là deſſus, elle ſe venge tôt au tard des menſonges dont on a voulu la couvrir; & l'on eſt toujours trahi par une infinité d'évenemens qu'on ne ſauroit ni parer, ni prévoir; jamais je ne vis perſonne, en pareille matiére de vanité, qui fit une bonne fin.

C'est une erreur au reſte, que de penſer, qu'une obſcure naiſſance vous aviliſſe. Quand c'eſt vous-même qui l'avoüés, & que c'eſt de vous qu'on la ſait, la malignité des hommes vous laiſſe là; vous la fruſtrez de ſes droits, elle ne voudroit que vous humilier, & vous faites ſa charge: vous vous humiliez vous-même, elle ne ſait plus que dire.

Les hommes ont des mœurs malgré qu'ils en ayent; ils trouvent qu'il eſt beau d'affronter leurs mépris injuſtes; cela les rend à la raiſon. Ils ſentent dans ce courage-là une nobleſſe qui les fait taire; c'eſt une fierté ſenſée, qui confond un orgueil impertinent.

Mais c'eſt aſſez parler là-deſſus. Ceux que ma réflexion regarde, ſe trouveront bien de m'en croire.

LA coûtume, en faisant un Livre, c'est de commencer par un petit préambule, & en voilà un. Revenons à moi.

LE recit de mes avantures ne sera pas inutile à ceux qui aiment à s'instruire. Voilà en partie ce qui fait que je les donne; je cherche aussi à m'amuser moi même.

JE vis dans une campagne, où je me suis retiré, & où mon loisir m'inspire un esprit de réflexion que je vais exercer sur les évenemens de ma vie. Je les écrirai du mieux que je pourrai; chacun a sa façon de s'exprimer, qui vient de sa façon de sentir.

PARMI les faits que j'ai à raconter, je crois qu'il y en aura de curieux: qu'on me passe mon style en leur faveur; j'ose assurer qu'ils sont vrais. Ce n'est point ici une Histoire forgée à plaisir, & je crois qu'on le verra bien.

POUR mon nom, je ne le dis point: on peut s'en passer; si je le disois, cela me gêneroit dans mes récits.

QUELQUES personnes pourront me reconnoître, mais je les sai discretes, elles n'en abuseront point. Commençons.

JE suis né dans un village de la Champagne, & soit dit en passant, c'est au vin de mon Pays, que je dois le commencement de ma fortune.

MON pere étoit le Fermier de son Seigneur, homme extrêmement riche, (je par-

le de ce Seigneur,) & a qui il ne manquoit que d'être noble pour être Gentilhomme.

Il avoit gagné ſon bien dans les affaires, s'étoit allié à d'illuſtres Maiſons par le mariage de deux de ſes fils, dont l'un avoit pris le parti de la Robe, & l'autre celui de l'épée.

Le pere & les fils vivoient magnifiquement. Ils avoient pris des noms de Terres; & du véritable, je crois qu'ils ne s'en ſouvenoient plus eux-mêmes.

Leur origine étoit comme enſevelie ſous d'immenſes richeſſes. On la connoiſſoit bien, mais on n'en parloit plus. La nobleſſe de leurs alliances, avoit achevé d'étourdir l'imagination des autres ſur leur compte; de ſorte qu'ils étoient confondus avec tout ce qu'il y avoit de meilleur á la Cour & à la Ville. L'orgueil des hommes, dans le fond, eſt d'aſſez bonne compoſition ſur certains préjugez, il ſemble que lui-même il en ſente le frivole.

C'etoit-là leur ſituation. quand je vins au monde. La Terre ſeigneuriale, dont mon pere étoit le Fermier, & qu'ils avoient acquiſe, n'étoit conſidérable que par le vin qu'elle produiſoit en aſſez grande quantité.

Ce vin étoit le plus exquis du Pays, & c'étoit mon frere aîné, qui le conduiſoit à Paris chez notre Maître, car nous étions trois enfans, deux garçons, & une fille, & j'étois le cadet de tous.

MON aîné dans un de ses voyages à Paris, s'amouracha de la veuve d'un Aubergiste, qui étoit à son aise, dont le cœur ne lui fût pas cruel, & qui l'épousa avec ses droits, c'est à dire, avec rien.

DANS la suite les enfans de ce frere ont eû grand besoin que je les reconnusse pour mes neveux; car leur pere qui vit encore, qui est actuellement avec moi, & qui avoit continué le mètier d'Aubergiste, vit en dix ans ruiner sa maison par les dissipations de sa femme.

A l'égard de ses fils, mes secours les ont mis aujourd'hui en posture d'honnêtes gens, ils sont bien établis; & malgré cela, je n'en ai fait que des ingrats, parce que je leur ai reproché qu'ils étoient trop glorieux.

EN effet, ils ont quitté leur nom & n'ont plus de commerce avec leur pere, qu'ils venoienr autrefois voir de tems en tems.

QU'ON me permette de dire sur eux encore un mot ou deux.

JE remarquai leur fatuité à la derniére visite qu'ils lui rendirent. Ils l'appellerent Monsieur dans la conversation. Le bon homme à ce terme se retourna, s'imaginant qu'ils parloient à quelqu'un qui venoit, & qu'il ne voyoit pas.

NON, non, lui dis-je alors, il ne vient personne, mon frere, & c'est à vous à qui l'on parle: A moi, reprit-il, hé! Pourquoi

cela? Est-ce que vous ne me connoissez plus, mes enfans? Ne suis je pas votre pere? Oh! leur pere, tant qu'il vous plaira, lui dis-je, mais il n'est pas décent qu'ils vous appellent de ce nom-là. Est ce donc qu'il est mal-honnête d'être le pere de ses enfans, reprit-il? Qu'est-ce que c'est que cette mode-là?

C'est, lui dis je, que le terme de *mon pere* est trop ignoble, trop grossier; il n'y a que les petites gens qui s'en servent; mais chez les personnes aussi distinguées que Messieurs vos fils, on suprime dans le discours toutes ces qualités triviales que donne la Nature; & au lieu de dire rustiquement mon pere, comme le menu peuple, on dit *Monsieur*, cela a plus de dignité.

Mes neveux rougirent beaucoup de la critique que je fis de leur impertinence, leur pere se fâcha, & ne se fâcha pas en Monsieur, mais en vrai pere, & en pere Aubergiste.

Laissons-là mes neveux, qui m'ont un peu dêtourné de mon Histoire, & tant mieux, car il faut qu'on s'accoûtume de bonne heure à mes disgressions; je ne sai pas portant si j'en ferai de frequentes, peut-être que oui, peut-être que non, je ne réponds de rien; je ne me gênerai point: je conterai toute ma vie, & si j'y mêle autre chose, c'est que cela se présentera, sans que je le cherche,

J'AI dit, que c'étoit mon frere aîné, qui conduisoit chez nos Maîtres le vin de la Terre, dont mon pere avoit soin.

OR son mariage le fixant à Paris, je lui succedai dans son emploi de conducteur de vin.

J'AVOIS alors dix-huit à dix-neuf ans; on disoit, que j'étois beau garçon, beau comme peut-l'être un Paysan dont le visage est à la merci du hâle de l'air, & du travail des champs. Mais à cela près, j'avois effectivement assez bonne mine; ajoûtez-y je ne sai quoi de franc dans ma physionomie; l'œil vif, qui annonçoit un peu d'esprit, & qui ne mentoit pas totalement.

L'ANNEE d'après le mariage de mon frere, j'arrivai donc a Paris avec ma voiture & ma bonne façon rustique.

JE fus ravi de me trouver dans cette grande Ville; tout ce que j'y voyois, m'étonnoit moins qu'il ne me divertissoit; ce qu'on appelle le grand monde, me paroissoit plaisant.

JE fus fort bien venu dans la Maison de notre Seigneur. Les Domestiques m'affectionnerent tout d'un coup; je disois hardiment mon sentiment sur tout ce qui s'offroit à mes yeux; & ce sentiment avoit assez souvent un bon sens villageois, qui faisoit qu'on aimoit à m'interroger.

IL n'étoit question que de Jacob pendant

les cinq ou six premiers jours que je fus dans la maison. Ma Maîtresse même voulut me voir, sur le recit que ses femmes lui firent de moi.

C'ETOIT une femme qui passoit sa vie dans toutes les dissipations du grand monde, qui alloit aux Spectacles, soupoit en ville, se couchoit à quatre-heures du matin, se levoit à une heure après midi : qui avoit des amans, qui les recevoit à se toilette, qui y lisoit les billets doux qu'on lui envoyoit, & puis les laissoit traîner par tout: Les lisoit qui vouloit, mais on n'en étoit point curieux ; ses femmes ne trouvoient rien d'étrange à tout cela, le mari ne s'en scandalisoit point. On eût dit, que c'étoit-là pour une femme, des dependances naturelles du mariage. Madame chez elle ne passoit point pour coquette, elle ne l'étoit point non plus, car elle l'étoit sans réflexion, sans le savoir ; & une femme ne se dit point qu'elle est coquette, quand elle ne sait point qu'elle l'est, & qu'elle vit dans sa coquetterie comme on vivroit dans l'état le plus décent & le plus ordinaire.

TELLE étoit notre Maîtresse, qui menoit ce train de vie tout aussi franchement qu'on boit, & qu'on mange ; c'étoit en un mot un petit libertinage de la meilleure foi du monde.

Je dis petit libertinage, & c'eſt dire ce qu'il faut; car, quoiqu'il fût fort franc de ſa part, & qu'elle n'y réfléchit point, il n'en étoit pas moins ce que je dis-là.

Du reſte, je n'ai j'amais vû une meilleure femme; ſes maniéres reſſembloient à ſa phyſionomie qui étoit toute ronde.

Elle étoit bonne, généreuſe, ne ſe formaliſoit de rien, familiére avec ſes domeſtiques, abregeant les reſpects des uns, les révérences des autres; la franchiſe avec elle tenoit lieu de politeſſe. Enfin c'étoit un caractère ſans façon. Avec elle, on ne faiſoit point de fautes capitales, il n'y avoit point de reprimandes à eſſuyer, elle aimoit mieux qu'une choſe allât mal, que de ſe donner la peine de dire qu'on la fît bien. Aimant de tout ſon cœur la vertu, ſans inimitié pour le vice, elle ne blâmoit rien, pas même la malice de ceux qu'elle entendoit blâmer les autres. Vous ne pouviez manquer de trouver éloge ou grace auprès d'elle; je ne lui ai jamais vû haïr que le crime, qu'elle haïſſoit peut-être plus fortement que perſonne. Au demeurant, amie de tout le monde, & ſurtout de toutes les foibleſſes qu'elle pouvoit vous connoître.

Bon jour mon garçon, me dit-elle, quand je l'abordai. Hé-bien, comment te trouves-tu à Paris? & puis ſe tournant du côté de

ſes femmes: vraiment, ajoûta-t-elle, voilà un Payſan de bonne mine.

BON Madâme, lui répondit je, je ſuis le plus malfait de notre village: Va, va, me dit-elle, tu ne me parois ni ſot, ni mal bâti, & je te conſeille de reſter à Paris, tu y deviendras quelque choſe.

DIEU le veuille, Madame, lui repartis-je; mais j'ai du mérite & point d'argent, cela ne joue pas enſemble.

TU as raiſon, me dit-elle en riant, mais le tems remediera à cet inconvenient-là; demeure ici, je te mettrai auprès de mon neveu, qui arrive de Province, & qu'on va envoyer au college, tu le ſerviras.

QUE le Ciel vous le rende, Madame, lui répondis-je; dites-moi ſeulement ſi cela vaut fait, afin que je l'écrive à notre pere; je me rendrai ſi ſavant en le voyant étudier, que je vous promets de ſavoir quelque jour vous dire la ſainte Meſſe. Hé! Que fait-on? Comme il n'y a que chance dans ce monde, ſouvent on ſe trouve Evêque, ou Vicaire, ſans ſavoir comment cela s'eſt fait.

CE diſcours la divertit beaucoup, ſa gayeté ne fit que m'animer; je n'étois pas honteux des bétiſes que je diſois, pourvù qu'elles fuſſent plaiſantes; car à travers l'épaiſſeur de mon ignorance, je voyois qu'elles ne nuiſoient jamais à un homme, qui n'é-

toit pas obligé d'en savoir davantage, & même qu'on lui tenoit compte d'avoir le courage de repliquer à quelque prix que ce fût.

Ce garçon là est plaisant, dit-elle, je veux en avoir soin; prenez garde à vous, vous autres & c'étoit à ses femmes à qui elle parloit,) sa naïveté vous réjouit aujourd'hui, vous vous en amusez comme d'un Paysan; mais ce Paysan deviendra dangereux, je vous en avertis.

Oh! repliquai-je, Madame, il n'y a que faire d'attendre après cela; je ne deviendrai point, je suis tout devenu; ces Demoiselles sont bien jolies, & cela forme bien un homme, il n'y a point de village qui tienne; on est tout d'un coup né natif de Paris, quand on les voit.

Comment, dit-elle, te voilà déjà galant; & pour laquelle te déclarerois-tu? (elles étoient trois,) J'avote est une jolie blonde, ajouta-t-elle; Et Mademoiselle Geneviève une jolie brune, m'écriai-je tout de suite.

Genevieve á ce discours rougit un peu, mais d'une rougeur, qui venoit d'une vanité contente, & elle déguisa la petite satisfaction que lui donnoit ma préférence, d'un souris qui signifioit pourtant, je te remercie; mais qui signifioit aussi, ce n'est que sa naïveté boufonne qui me fait rire.

Ce qui est de sûr, c'est que le trait por-

ra; & comme on le verra dans la ſuite, ma ſaillie lui fit dans le cœur une bleſſure ſourde, dont je ne négligeai pas de m'aſſurer; car je me doutai que mon diſcours n'avoit pas dû lui déplaire, & dès ce moment-là, je l'épiai pour voir ſi je penſois juſte.

NOUS allions continuer la converſation, qui commençoit à tomber ſur la troiſiéme femme de chambre de Madame, qui n'étoit ni brune, ni blonde, qui n'étoit d'aucune couleur, & qui portoit un de ces viſages indifférens, qu'on voit à tout le monde, & qu'on ne remarque à perſonne.

DEJA je tâchois d'éviter de dire mon ſentiment ſur ſon chapitre, avec un embarras mal-adroit & ingenu, qui ne faiſoit pas l'éloge de ladite perſonne, quand un des adorateurs de Madame entra, & nous obligea de nous retirer.

J'ETOIS fort content du marché que j'avois fait de reſter à Paris. Le peu de jours que j'y avois paſſé, m'avoit éveillé le cœur, & je me ſentis tout d'un coup en appetit de fortune.

IL s'agiſſoit de mander l'état des choſes à mon pere, & je ne ſavois pas écrire; mais je ſongeai à Mademoiſelle Geneviève; & ſans plus déliberer, j'allai la prier d'écrire ma lettre.

ELLE étoit ſeule, quand je lui parlai, &

non ſeulement elle l'écrivit ; mais ce fût de la meilleure grace du monde.

Ce que je lui dictois, elle le trouvoit ſpirituel, & de bon ſens, & ne fit que rectifier mes expreſſions.

Profite de la bonne volonté de Madame, me dit-elle enſuite ; j'augure bien de ton avanture. Hé-bien, Mademoiſelle, lui répondis-je, ſi vous mettez encore votre amitié par deſſus, je ne me changerai pas contre un autre : car déjà je ſuis heureux, il n'y a point de doute à cela, puiſque je vous aime. Comment ! me dit-elle, tu m'aimes ! Et qu'entends-tu parlà, Jacob ?

Ce que j'entends, lui dis-je, de la belle & bonne affection, comme un garçon, ſauf votre reſpect, peut l'avoir pour une fille auſſi charmante que vous ; j'entends, que c'eſt bien dommage que je ne ſois qu'un chetif homme ; car mardi, ſi j'étois Roi par exemple, nous verrions un peu, qui de nous deux ſeroit Reine, & comme ce ne ſeroit pas moi, il faudroit bien que ce fût vous. Il n'y a rien à refaire à mon dire.

Je te ſuis bien obligée de pareils ſentimens, me dit elle d'un ton badin, & ſi tu étois Roi, cela mériteroit réflexion. Pardi, lui dis-je, Mademoiſelle, il y a tant de gens par le monde, que les filles aiment, & qui ne ſont pas Rois ; n'y aura-t-il pas moyen quelque jour d'être comme eux ?

Mais vraiment, me dit-elle, tu es pressant! Où as-tu appris à faire l'amour? Ma foi, lui dis-je, demandez-le à votre mérite; je n'ai point eû d'autre maître d'école, & comme il me l'a appris, je le rends.

Madame là-dessus appella Geneviève qui me quitta très contente de moi, á vuë de pays, & me dit en s'en allant: va Jacob, tu feras fortune, & je le souhaite de tout mon cœur.

Grand mercy, lui dis-je, en la saluant d'un coup de chapeau, qui avoit plus de zèle que de bonne grace; mais je me recommande à vous, Mademoiselle, ne m'oubliez pas, afin de commencer toujours ma fortune, vous la finirez quand vous pourrez. Cela dit, je pris la lettre, & la portai à la Poste.

Cet entretien que je venois d'avoir avec Geneviève me mit dans une situation si gaillarde, que j'en devins encore plus divertissant que je ne l'avois été jusques-là.

Pour sucroît de bonne humeur, le soir du même jour on m'appella pour faire prendre ma mesure par le Tailleur de la maison, & je ne saurois dire combien ce petit évenement enhardit mon imagination & la rendit semillante.

C'etoit Madame qui avoit eû cette attention pour moi.

Deux jours après, on m'apporta mon habit avec du linge & un chapeau, & tout le reste de mon équipage. Un laquais de la maison, qui avoit pris de l'amitié pour moi, me frisa ; j'avois d'assez beaux cheveux. Mon séjour à Paris m'avoit un peu éclairci le teint ; & ma foi, quand je fus équippé, Jacob avoit fort bonne façon.

La joye de me voir en si bonne posture, me rendit, la physionomie plus vive, & y jetta comme un rayon de bonheur à venir. Du moins tout le monde m'en prédisoit, & je ne doutois point du succès de la prédiction.

On me complimenta fort sur mon bon air; & en attendant que Madame fût visible, j'allai faire essai de mes nouvelles graces sur le cœur de Geneviève, qui effectivement me plaisoit beaucoup.

Il me parut qu'elle fût surprise de la mine que j'avois sous mon attirail tout neuf; je sentis moi-même, que j'avois plus d'esprit qu'à l'ordinaire; mais à peine causions-nous ensemble, qu'on vint m'avertir de la part de Madame, de l'aller trouver.

Cet ordre redoubla encore ma reconnoissance pour elle; je n'allai pas, je volai.

Me voilà, Madame, lui dis-je en entrant; je souhaiterois bien avoir assez d'esprit, pour vous remercier à ma fantasie; mais je mourrai à votre service, si vous me le permet-

tez. C'eſt une affaire finie; je vous appartiens pour le reſte de mes jours.

VOILA qui eſt bien, me dit-elle alors; tu es ſenſible & reconnoiſſant, cela me fait plaiſir. Ton habit te ſied bien; tu n'as plus l'air villageois. Madame, m'écriai-je, j'ai l'air de votre ſerviteur éternel; il n'y a que cela que j'eſtime.

CETTE Dame alors me fit approcher, examina ma parure; j'avois un habit uni, & ſans livrée. Elle me demanda qui m'avoit friſé, me dit d'avoir toujours ſoin de mes cheveux, que je les avois beaux, & quelle vouloit que je lui fiſſe honneur. Tant que vous voudrez, quoique vous en ayez de tout fait, lui dis-je: mais n'importe, abondance ne nuit point. Notez, que Madame venoit de ſe mettre à ſa toillette, & que ſa figure étoit dans un certain déſordre aſſez piquant, pour ma curioſité.

JE n'étois pas né indiférent, il s'en falloit beaucoup; cette Dame avoit de la fraîcheur, & de l'embonpoint, & mes yeux lorgnoient volontiers.

ELLE s'en apperçut, & ſourit de la diſtraction qu'elle me donnoit; moi je vis qu'elle s'en appercevoit, & je me mis à rire auſſi d'un air que la honte d'être pris ſur le fait & le plaiſir de voir, rendoient moitié niais, & moitié tendre, & la regardant avec

des yeux mêlez de tout ce que je dis là, je ne lui disois rien.

De sorte qu'il se passa alors entre nous deux une petite scène muette, qui fût la plus plaisante chose du monde; & puis se racommodant ensuite assez négligemment: A quoi penses-tu Jacob, me dit-elle? He! Madame, repris-je, je pense qu'il fait bon vous voir, & que Monsieur a une belle femme.

Je ne saurois dire dans quelle disposition d'esprit cela la mit; mais il me parut que le naïveté de mes façons ne lui déplaisoit pas.

Les regards amoureux d'un homme du monde, n'ont rien de nouveau pour une jolie femme; elle est accoûtumée à leurs expressions, & ils sont dans un goût de galanterie qui lui est familier, de sorte que son amour propre s'y amuse comme à une chose qui lui est ordinaire, & qui va quelquefois au-delà de la vérité.

Ici, ce n'étoit pas de même: mes regards n'avoient rien de galand ils ne savoient être que vrais. J'étois un Paysan, j'étois jeune, assez beau garçon; & l'hommage que je rendois à ses appas, venoit du pur plaisir qu'ils me faisoient. Il étoit assaisonné d'une ingénuité rustique, plus curieuse à voir, & d'autant plus flateuse, qu'elle ne vouloit point flater.

C'ETOIT d'autres yeux, une autre manière de considerer, une autre tournure de mine; & tout cela ensemble me donnoit apparemment des agrémens singuliers dont je vis que Madame étoit un peu touchée.

TU es bien hardi de me regarder tant, me dit-elle alors, toujours en souriant: Pardi, lui dis-je, est-ce ma faute, Madame? Pourquoi êtes-vous belle? Va t'en, me dit-elle alors d'un ton brusque, mais amical, je crois que tu m'en conterois, si tu l'osois; & cela dit, elle se remit à sa toilette, & moi je m'en allai, en me retournant toujours pour la voir. Mais elle ne perdit rien de vuë de ce que je fis, & me conduisit des yeux jusqu'à la porte.

LE soir même elle me présenta à son neveu, & m'installa au rang de son domestique. Je continuois de cajoller Geneviève. Mais depuis l'instant où je m'étois aperçû que je n'avois pas déplu à Madame même, mon inclination pour cette fille baissa de vivacité; son cœur ne me parut plus une conquête si importante; & je n'estimai plus tant l'honneur d'être souffert d'elle.

GENEVIEVE ne se comporta pas de même; elle prit tout de bon du goût pour moi, tant par l'opinion qu'elle avoit de ce que je pourrois devenir, que par le penchant naturel qu'elle se sentit pour moi; & com-

me je la cherchois un peu moins, elle me chercha devantage. Il n'y avoit pas long-tems qu'elle étoit dans la maison, & le mari de Madame ne l'avoit pas encore remarquée.

COMME le Maître & la Maîtresse avoient chacun leur appartement, d'où le matin ils envoyent savoir comment ils se portoient; (& c'étoit-là prèsque tout le commerce qu'ils avoient ensemble) Madame, un matin, sur quelque legère indisposition de son mari, envoya Geneviève, pour savoir de ses nouvelles.

ELLE me rencontra sur l'escalier en y allant, & me dit de l'attendre. Elle fût très long-tems à revenir, & revint les yeux pleins de coquetterie.

VOUS voilà bien émerillonnée, Mademoiselle Geneviève, lui dis-je, en la voyant: Oh, tu ne sais pas, me dit-elle, d'un air gai, mais goguenard; si je veux, ma fortune est faite.

VOUS êtes bien difficile de ne pas vouloir, lui dis-je? Oüi, dit-elle, mais il y a un petit article qui m'en empêche, c'est que c'est à condition que je me laisserai aimer de Monsieur, qui vient de me faire une déclaration d'amour.

CELA ne vaut rien, lui dis-je, c'est de la fausse monnoye que cette fortune; ne vous chargez point de pareille marchandise, &

gardez la votre : Tenez, quand une fille s'est vendue, je ne voudrois pas la reprendre du Marchand pour un liard.

Je lui tins ce discours, parce que, dans le fond, je l'aimois toujours un peu, & que j'avois naturellement de l'honneur.

Tu as raison, me dit-elle, un peu déconcertée des sentimens que je lui montrois; aussi ai-je tourné le tout en pure plaisanterie; & je ne voudrois pas de lui quand il me donneroit tout son bien.

Vous êtes-vous bien défendue au moins, lui dis-je; car vous n'étiez pas fort courroucée, quand vous êtes revenue. C'est, reprit-elle, qu je me suis divertie de tout ce qu'il m'a dit. Il n'y aura pas de mal une autre fois de vous en mettre un peu en colere, répondis-je, cela sera plus sûr que de se divertir de lui; car, à la fin, il pourroit bien se divertir de vous: en jouant, on ne gagne pas toujours, on perd quelquefois, & quand on est une fois en perte, tout y va.

Comme nous étions sur l'escalier, nous ne nous en dîmes pas davantage; elle rejoignit sa Maîtresse, & moi mon petit Maître qui faisoit un thême, ou plutôt à qui son Précepteur le faisoit, afin que la science de son Ecolier lui fit honneur, & que cet honneur lui conservât son poste de Précepteur qui étoit fort lucratif.

GENEVIEVE avoit fait à l'amour de son Maître plus d'attention qu'elle ne ma l'avoit dit.

CE Maître n'étoit pas un homme généreux; mais ses richesses, pour lesquelles il n'étoit pas né, l'avoient rendu glorieux, & sa gloire le rendoit magnifique. De sorte qu'il étoit extrêmement dépensier, surtout quand il s'agissoit de ses plaisirs.

IL avoit proposé un bon parti à Geneviève, si elle vouloit consentir à le traiter en homme qu'on aime; elle me dit même, deux jours après, qu'il avoit débuté par lui offrir une bourse pleine d'or, & c'est la forme la plus dangereuse que puisse prendre le diable pour tenter une jeune fille un peu coquette, & par dessus le marché, intéressée.

OR, Geneviève étoit encline à ces deux petits vices-là: ainsi, il auroit été difficile qu'elle eût plaisanté de bonne foi de l'amour en question; aussi ne la voyois-je plus que rêveuse, tant la vuë de cet or & la facilité de l'avoir la tentoient, & sa sagesse ne disputoit plus le terrein qu'en reculant lachement.

MONSIEUR (c'est le Maître de la Maison, dont je parle) ne se rubuta point du premier rufus, qu'elle avoit fait de ses offres; il avoit pénétré combien sa vertu en

avoit été affoiblie; de forte qu'il revint à la chargé encore mieux armé que la premiere fois, & prit contre elle un renfort de mille petits ajustemens, qu'il la força d'accepter sans conséquence; & des ajustemens tout achetés, tout prêts à être mis, sont bien aussi séduisans que l'argent même avec lequel on les achète.

De dons en dons toujours reçûs, & donnés sans conséquence, tant fut procedé, qu'il devoit enfin lui fonder une pension viagere, à laquelle seroit ajoûté un petit ménage clandestin qu'il promettoit de lui faire, si elle vouloit sortir d'auprès de sa Maîtresse.

J'ai lû tout le détail de ce traité impur, dans une lettre que Geneviève perdit, & qu'elle écrivoit à une de ses cousines, qui ne subsistoit, autant que j'en pus juger, qu'au moyen d'un traité dans le même goût, qu'elle avoit passé avec un riche vieillard: car cette lettre parloit de lui.

A l'esprit d'intérêt qui possedoit Geneviève, se joignit encore une tentation singulière, & cette tentation, c'étoit moi.

J'ai dit, qu'elle en étoit venue à m'aimer véritablement. Elle croyoit aussi que je l'aimois beaucoup, non sans se plaindre pourtant de je ne sai quelle indolence, où je restois souvent, quand j'aurois pû la voir;

mais je raccommodois cela par le plaisir que je lui marquois en la voyant ; & du tout ensemble, il resultoit que je l'aimois comme c'étoit la vérité, mais d'un amour assez tranquile.

Dans la certitude où elle en étoit, & dans la peur qu'elle eût de me perdre, (car elle n'avoit rien, ni moi non plus, elle songea, que les offres de Monsieur, que son argent, & le bien qu'il promettoit de lui faire, seroient des moyens d'accélerer notre mariage. Elle espéra que sa fortune, quand elle en jouïroit, me tenteroit à mon tour, & me feroit surmonter les premiers dégoûts que je lui en avois montrés.

Dans cette pensée; Geneviève répondit aux discours de son Maître avec moins de rigueur qu'à l'ordinaire, & se laissa ouvrir la main pour recevoir l'argent qu'il lui offroit toujours.

En pareil cas, quand le premier pas est fait, on a le pied levé pour en faire un second, & puis on va son chemin.

La pauvre fille reçût tout, elle fût comblée de présens, elle eût de quoi se mettre à son aise : & quand elle se vit en cet état, un jour que nous nous promenions ensemble dans le jardin de la maison : Monsieur continue de me poursuivre, me dit-elle adroitement, mais d'une maniere si hon-

nête, que je ne saurois m'en scandaliser ; quant à moi, il me suffit d'être sage, & sauf ton meilleur avis, je crois que je ne ferois pas mal de profiter de l'humeur libérale où il est pour moi ; il sait bien que son amour est inutile ; je ne lui cache pas qu'il n'aboutira à rien : Mais n'importe, me dit-il, je suis bien aise qui tu ayes de quoi te ressouvenir de moi, prens ce que je te donne, cela ne t'engagera à rien. Jusqu'ici j'ai toujours refusé, ajoûta-t'elle, & je crois que j'ai mal raisonné. Qu'en dis-tu ? C'est mon Maître, il a de l'amitié ou amour, c'est la même chose, de la maniere dont j'y répons il est riche : Hé ! pardi, c'est comme si ma Maîtresse vouloit me donner quelque chose, & que je ne voulusse pas. N'est-il pas vrai ? Parle.

Moi ! repliquai-je, totalement rebuté des dispositions où je la voyois & résolu de la laisser pour ce qu'elle valoit ; si les choses vont comme vous le dites, cala est à merveilles ; on ne refuse point ce qu'une Maîtresse nous donne, & dès que Monsieur ressemble, à une Maîtresse, que son amour n'est que de l'amitié, voilà qui est bien. Je n'aurois pas deviné cette amitié-là, moi. J'ai crû, qu'il vous aimoit, comme on aime à l'ordinaire une jolie fille ; mais dès qu'il est si sage, & si discrette personne, allez har-

diment; prenez seulement garde de broncher avec lui, car un homme est toujours maître.

Oh! me dit-elle, je sai bien à quoi m'en tenir; & elle avoit raison, il n'y avoit plus de conseil à prendre, & ce qu'elle m'en disoit, n'étoit que pour m'aprivoiser petit à petit sur la matière.

Je suis charmée, me dit-elle en me quittant, que tu sois de mon sentiment; Adieu, Jacob. Je vous salue, Mademoiselle, lui répondis je, & je vous fais mes complimens de l'amitié de vôtre amant; c'est un honnête homme d'être si amoureux de votre personne, sans se soucier d'elle; bon jour, jusqu'au revoir, que le Ciel vous conduise.

Je lui tins ce discours d'un air si gai en la quittant, qu'elle ne sentit point que je me moquois d'elle.

Cependant l'amour de Monsieur pour Geneviève éclata un peu dans la maison. Les femmes de chambre ses compagnes en murmurerent moins peut-être par sagesse que par envie.

Voila qui est bien vilain, bien impertinent, me disoit Toinette qui étoit la jolie blonde dont j'ai parlé. Chut lui répondis-je: Point de bruit Mademoiselle Toinette: Que sait-on ce qui peut arriver? Vous avez aussi-bien qu'elle un visage fripon; Monsieur a

les yeux bons; c'est aujourd'hui le tour de Geneviève pour être aimée, ce sera peut-être demain le votre; & puis de toutes les injures que vous dites contre elle, qu'en arrivera t-il? Croyez-moi; un peu de charité pour l'amour de vous, si ce n'est pas pour l'amour d'elle.

TOINETTE se fâcha de ma réponse & s'en alla plaindre à Madame en pleurant; mais c'étoit mal s'adresser pour avoir justice. Madame éclata de rire au récit naïf qu'elle lui fit de notre conversation; la tournure que j'avois donnée à la chose, fût tout-à-fait de son goût, il n'y avoit rien de mieux ajusté à son caractère.

ELLE apprenoit pourtant par-là, l'infidelité de son mari; mais elle ne s'en soucioit guères: ce n'étoit-là qu'une matière à plaisanterie pour elle. Es-tu bien sûre que mon mari l'aime, dit-elle à Toinette, du ton d'une personne qui veut n'en point douter pour pouvoir en rire en toute confiance? cela seroit plaisant, Toinette; tu vaux pourtant mieux qu'elle. Voilà tout ce que Toinette en tira, & je l'aurois bien deviné; car je connoissois Madame.

GENEVIEVE qui s'étoit méprise au ton dont je lui avois répondu sur les présens de Monsieur, & qui alors en étoit abondamment fournie, vint m'en montrer une par-

tie, pour m'accoûtumer, par degrez, à voir le tout.

ELLE me cacha d'abord l'argent, je ne vis que des nipes, & dequoi en faire de toutes eſpeces, d'habits, cornettes, piéces de toiles & rubans de toutes couleurs; & le ruban lui ſeul eſt un terrible ſéducteur de jeunes filles animables, & femmes de chambre!

PEUT-on rien de plus généreux, me diſoit-elle; me donner cela, ſeulement parceque je lui plais?

OH! lui diſois-je, je n'en ſuis pas ſurpris; l'amitié d'un homme pour une jolie fille va bien loin voyez-vous? Vous n'en reſterez pas-là. Vraiment je le crois, me répartit-elle, car il me demande ſouvent ſi j'ai beſoin d'argent. Eh! pardy ſans doute, vous en avez beſoin, lui dis-je, quand vous en auriez juſqu'au cou, il faut en avoir pardeſſus la tête: prenez toujours, s'il ne vous ſert de rien, je m'en accommoderai moi, j'en trouverai le débit. Volontiers, me ditelle, charmée du goût que j'y prenois, & des conjectures favorables qu'elle en tiroit pour le ſuccès de ſes vuës; je t'aſſure que j'en prendrai à cauſe de toi, & que tu en auras dès demain peut-être; car il n'y a point de jour où il ne m'en offre.

ET ce qui fut promis fut tenu, j'eus le lendemain ſix Louis d'Or à mon comman-

dement, qui joints à trois que Madame m'avoit donnés pour payer un maître à écrire, me faisoient neuf prodigieuses, neuf immenses Pistolles; je veux dire qu'ils composoient un Trésor pour un homme qui n'avoit jamais que des soûs marqués dans sa poche.

PEUT-être fis-je mal en prenant l'argent de Geneviève; ce n'étoit pas je pense, en agir dans toutes les régles de l'honneur; car enfin, j'entretenois cette fille dans l'dée que je l'aimois, & je la trompois: je ne l'aimais rien qu'aux yeux & plus au cœur.

D'AILLEURS cet argent qu'elle m'offroit n'étoit pas chrétien, je ne l'ignorois pas, & c'étoit participer au petit désordre de conduite en vertu duquel il avoit été acquis; c'étoit du moins; engager Geneviève à continuer d'en acquerir au même prix: Mais je ne savois pas encore faire des réflexions si délicates, mes principes de probité étoient encore fort courts; & il y a apparence que Dieu me pardonna ce gain, car j'en fis un tres bon usage, il me profita beaucoup: j'en apris à écrire & l'arithmétique, avec quoi en partie je suis parvenu dans le suites.

LE plaisir avec lequel j'avois pris cet argent, ne fit qu'enhardir Geneviève à pousser ses desseins; elle ne douta point que je ne sacrifiasse tout à l'envie d'en avoir beaucoup; & dans cette persuasion, elle perdit la tête & ne se ménagea plus.

SUIS moi, me dit-elle un matin, je veux te montrer quelque chose.

JE la suivis donc, elle, me mena dans sa Chambre; & là, m'ouvrit un petit coffre tout plein des profits de sa complaisance: à la lettre il étoit rempli d'or, & assurément la somme étoit, considérable; il n'y avoit qu'un Partisan qui eût le moyen de se damner si chèrement, & bien des femmes plus hupées l'en auroient pour cela quitté à meilleur marché que la soubrette.

JE cachai avec peine l'étonnement où je fus de cette honteuse richesse; & gardant toujours l'air gaillard que j'avois jusques-là soutenu là-dessus: Est ce encore là pour moi, lui dis-je? Ma chambre n'est pas si bien meublée que la votre, & ce petit coffre-là y tiendra à merveilles.

OH! pour cet argent-ci, me repondit-elle, tu veux bien que je n'en dispose qu'en faveur du mari que j'aurai. Avise-toi là-dessus.

MA foi, lui dis-je, je ne sais où vous en prendre un, je ne connois personne qui cherche femme. Qu'est-ce que c'est que cette réponse-là, me repliqua-t-elle: Où est donc ton esprit? Est-ce que tu ne m'entens pas? Tu n'as que faire de me chercher un mari; tu peux en devenir un, n'es-tu pas du bois dont on les fait? Laissons-là le bois, lui

dis-je, c'est un mot de mauvaise augure. Quant au reste, continuai-je, ne voulant pas brusquer, s'il ne tenoit qu'à être votre mari, je le serois tout-à-l'heure, & je n'aurois peur que de mourir de trop d'aise : Est-ce que vous en doutez ? N'y a-t'il pas un miroir ici ? Regardez-vous, & puis vous m'en direz votre avis. Tenez, ne faut-il pas bien du tems pour s'aviser si on dira oui avec Mademoiselle ; vous n'y songez pas vous-même avec votre avisement. Ce n'est pas-là la difficulté.

Eh ! Où est-elle donc, reprit-elle d'un air avide & content ? Oh ! ce n'est qu'une petite bagatelle, lui dis-je, c'est que l'amitié de Monsieur pourroit bien me procurer des coups de bâton, si j'allois lui soufler son amie. J'ai déjà vu de ces amitiés là, elles n'entendent pas raillerie ; & puis, que feriez-vous d'un mari si mal traité ?

Qu'elle imagination vas-tu te mettre dans l'esprit, me dit-elle ? je gage que si Monsieur sait que je t'aime, il sera charmé que je t'épouse, & qu'il voudra lui-même faire les frais de notre mariage.

Ce ne seroit pas la peine, lui dis-je, je les ferois bien moi-même ; mais, par ma foi, je n'ose aller en avant, votre bon ami me fait peur en un mot ; sa bonne affection n'est peut-être qu'une simagrée : je me doute

qu'il y a ſous cette peau d'ami, un renard qui ne demande qu'à croquer la poule, & quand il verra un petit roquet comme moi la pourſuivre, je vous laiſſe à penſer ce qui en adviendra, & ſi cet hypocrite de renard me laiſſera faire.

N'EST-ce que cela qui t'arrête? Me dis-tu vrai, me repartit-elle? Aſſurément lui dis-je! Eh bien, je vais travailler à te mettre en repos là-deſſus, me répondit-elle, & à te prouver qu'on n'a pas envie de te diſputer ta poule. Je ſerois fâché qu'on te ſurprit dans ma chambre, ſeparons nous; mais je te garantis notre affaire faite.

LA-deſſus je la quitai un peu inquiet des ſuites de cette avanture, & avec quelque repentir d'avoir accepté de ſon argent; car je devinai le biais qu'elle prendroit pour venir à bout de moi: je m'attendis que Monſieur s'en mêleroit; & je ne me trompai pas.

LE lendemain un laquais vint me dire de la part de notre maître d'aller lui parler, & je m'y rendis fort embraſſé de ma figure. Eh bien, dit-il, Mons Jacob, comment ſe comporte votre jeune maître? Etudie-t-il aſſidûment? Pas mal, Monſieur, repris-je. Et toi, te trouves-tu bien du ſéjour de Paris?

MA foi, Monſieur, lui répondis-je, j'y bois & j'y mange d'auſſi bon apétit qu'ailleurs.

JE ſai me dit-il, que Madame t'a pris ſous ſa protection, & j'en ſuis bien aiſe : mais tu ne me dis pas tout ; j'ai déjà appris de tes nouvelles ; tu es un compere ; comment donc, il n'y a que deux ou trois mois que tu es ici, & tu as déjà fait une Conquête ? A peine es-tu débarqué, que tu tournes la tête à de jolies Filles ; Geneviève eſt folle de toi, & apparament que tu l'aimes à ton tour ?

HELAS ! Monſieur, repris-je, que m'auroit-elle fait pour la haïr la pauvre enfant ? Oh ! me dit-il, parle hardiment, tu peux t'ouvrir à moi, il y a long-tems que ton pere me ſert, je ſuis content de lui, & je ſerois ravi de faire du bien au fils, puiſque l'occaſion s'en préſente ; il eſt heureux pour toi de plaire à Geneviève & j'approuve ſon choix ; tu es jeune & bien fait, ſage & actif, dit-on : de ſon côté, Geneviève eſt une fille aimable, je protege ſes parens, & ne l'ai même fait entrer chez moi que pour être plus à portée de lui rendre ſervice, & de la bien placer ; (il mentoit) le parti qu'elle prend rompt un peu mes meſures ; tu n'as encore rien, je lui aurois ménagé un mariage plus avantageux ; mais enfin elle t'aime & ne veut que toi, à la bonne heure. Je ſonge que mes bienfaits peuvent remplacer ce qui te manque, & te tenir lieu de patri-

patrimoine. Je lui ai déjà fait préſent d'une bonne ſomme d'argent dont je vous indiquerai l'emploi; je ferai plus, je vous meublerai une petite maiſon, dont je payerai les loyers pour vous ſoulager, en attendant que vous ſoyez plus à votre aiſe; du reſte ne t'embaraſſe pas, je te promets des commiſſions lucratives; vis bien avec la femme que je te donne, elle eſt douce & vertueuſe; au ſurplus, n'oublie jamais que tu as pour le moins la moitié de part à tout ce que je fais dans cette occurence-ci. Quelque bonne volonté que j'aie pour les parens de Geneviève; je n'aurois pas été ſi loin, ſi je n'en avois pas encore d'avantage pour toi, & pour les tiens. Ne parle de rien ici, les compagnes de ta maîtreſſe ne me laiſſeroient pas en repos, & voudroient toutes que je les mariaſſe auſſi. Demande ton congé ſans bruit, dis qu'on t'offre une condition meilleure & plus convenable; Geneviève, de ſon côté, ſuppoſera la néceſſité d'un voïage pour voir ſa mere qui eſt âgée, & au ſortir d'ici, vous vous marierez tous deux. Adieu. Point de remerciemens, j'ai affaire; va ſeulement informer Geneviève de ce que je t'ai dit, & prens ſur ma table ce petit rouleau d'argent avec quoi tu attendras dans une Auberge que Geneviève ſoit ſortie d'ici.

JE restai comme un marbre à ce discours : d'un côté les avantages qu'on me promettoit étoient considerables.

JE voyois que du premier saut que je faisois à Paris, moi qui n'avois encore aucun talent, aucune avance, qui n'étois qu'un pauvre Paysan, & qui me préparois à labourer ma vie pour acquerir quelque chose (& ce quelque chose dans mes espérances éloignées, n'entroit même en aucune comparaison avec ce qu'on m'offroit) je voyois, dis-je, un établissement certain qu'on me jettoit à la tête.

ET quel établissement ? une maison toute meublée, beaucoup d'argent comptant, de bonnes commissions dont je pouvois demander d'être pourvû sur le champ. Enfin la protection d'un homme puissant, & en état de me mettre à mon aise dès le premier jour, & de m'enrichir ensuite.

N'ETOIT-ce pas la pomme d'Adam toute revenue pour moi ?

JE savourois la proposition, cette fortune subite mettoit mes esprits en mouvement ; le cœur m'en battoit, le feu m'en montoit au visage.

N'AVOIR qu'à tendre la main pour être heureux, quelle séduisante commodité ! n'étoit-ce pas là dequoi m'étourdir sur l'honneur ?

D'UN autre côté, cet honneur plaidoit sa cause dans mon ame embrassée, pendant que ma cupidité y plaidoit la sienne. A qui *est* ce des deux que je donnerai gagné, disois-je? je ne savois auquel entendre.

L'HONNEUR me disoit, tiens-toi ferme; déteste ces misérables avantages qu'on te propose; ils perdront tous leurs charmes quand tu auras épousé Geneviève; le ressouvenir de sa faute de la rendra insuportable, & puisque tu me portes dans ton sein, tout Paysan que tu és, je serai ton tyran, je te persécuterai toute ta vie, tu verras ton infamie connue de tout le monde, tu auras ta maison en horreur, & vous ferez tous deux ta femme & toi un ménage de diable; tout ira en désarroi; son amant la vengera de tes mépris, elle pourra te perdre avec le crédit qu'il a. Tu ne seras pas le premier à qui cela sera arrivé, rèves y bien Jacob. Le bien que t'apporte ta fature, est un présent du diable, & le diable est un trompeur. Un beau jour il te reprendra tout, afin de te damner par le désespoir, après t'avoir attrapé par sa marchandise.

ON trouvera peut-être les représentations que me faisoit l'honneur un peu longues; mais c'est qu'il a besoin de parler longtems, lui, pour faire impression, & qu'il a plus de peine à persuader que les passions.

CAR, par exemple, la cupidité ne répondoit à tout cela qu'un mot ou deux ; mais son éloquence, quoique laconique, étoit vigoureuse.

C'EST bien à toi, paltoquet, me disoit-elle, de t'arrêter à ce chimerique honneur? Ne sied-il pas bien d'être délicat là-dessus, Misérable rustre? Va, tu as raison, va te gîter à l'Hôpital ton honneur & toi, vous y aurez tous deux fort bonne grace.

PAS si bonne grace, répondois-je en moi-même ; c'est avoir de l'honneur en pure perte que de l'avoir à l'Hôpital ; je crois qu'il n'y brille guères.

MAIS l'honneur vous-conduit-il toujours-là? oüi, assez souvent, & si ce n'est-là, c'est du moins aux environs.

MAIS est-on heureux, quand on a honte de l'être? Est-ce un plaisir que d'être à son aise à contre cœur? Qu'elle perplexité!

CE fût-là tout ce qui se prenta en un instant à mon esprit. Pour surcroît d'embarras, je regardois ce rouleau d'argent qui étoit sur la table, il me paroissoit si rebondi! Quel dommage de le perdre!

CEPENDANT, Monsieur surpris de ce que je ne lui disois rien, & que je ne prenois pas le rouleau qu'il avoit mis-là pour appuyer son discours, me damanda à quoi je pensois? Pourquoi ne me dis-tu mot, ajouta-t-il?

He! Monsieur, repondis-je, je rêve, & il y a bien de quoi. Tenez, parlons en conscience; prenez que je sois vous, & que vous soyez moi. Vous voilà un pauvre homme. Mais est-ce que les pauvres gens aiment à être cocus? vous le serez pourtant, si je vous donne Geneviève en mariage. Eh bien, voilà le sujet de ma pensée.

Quoi! me dit-il là-dessus, est-ce que Geneviève n'est pas une honnête fille? Fort honnête, repris-je, pour ce qui est en cas de faire un compliment ou une révérence: mais pour ce qui est d'être la femme d'un mari, je n'estime pas que l'honêteté qu'elle a, soit propre à cela.

Eh! qu'as-tu donc à lui reprocher, me dit-il? Hé, hé, he, repris je en riant, vous savez mieux que moi les tenans & les aboutissans de cette affaire-là, vous y étiez & je n'y étois pas; mait on sait bien à peu près comment cela se gouverne. Tenez, Monsieur, dites-moi franchement la vérité; est-ce qu'un Monsieur a besoin de femme de chambre? Et quand il en a une, est-ce elle qui le des-habille? Je crois que c'est tout le contraire.

Oh! pour le coup, me dit-il, Vous parlez net Jacob, & je vous entends; tout Paysan que vous êtes, vous ne manquez

pas d'Esprit. Ecoutez donc attentivement ce que je vais vous dire à mon tour.

TOUT ce que vous vous imaginez de Geneviève est faux; mais supposons qu'il soit vrai, vous voyez les personnes qui viennent me voir, ce sont tous gens de considération, qui sont riches, qui ont de grands équipages.

SAVEZ-vous bien, que parmi, eux il y en a quelques-uns qu'il n'est pas nécessaire de nommer, & qui ne doivent leur fortune qu'à un mariage qu'ils ont fait avec des Genevièves.

OR, croyez-vous valoir mieux qu'eux? Est-ce la crainte d'être moqué, qui vous retient? Et par qui le serez-vous? Vous connoît-on, & êtes-vous quelque chose dans la vie? Songera-t-on à votre honneur, s'imagine-t-on seulement que vous en ayez un, benet que vous êtes? Vous ne risquez qu'une chose, c'est d'avoir autant d'envieux de votre état, qu'il y a de gens de votre sorte qui vous connoissent. Allez, mon enfant, l'honneur de vos pareils, c'est d'avoir de quoi vivre, & de quoi se retirer de la bassesse de leur condition, entendez-vous? Le dernier des Hommes ici bas, est celui qui n'a rien.

N'IMPORTE, Monsieur, lui répondis-je d'un air entre triste & mutin; j'amerois encore mieux être le dernier des autres que

le plus fâché de tous. Le dernier des autres trouve toujours le pain bon quand on lui en donne; mais le plus fâché de tous n'a jamais d'apétit à rien; il n'y a pas de morceau qui lui profite, quand ce seroit de la Perdrix! Et ma foi l'apétit mérite bien qu'on le garde, & je le perdrois malgré toute ma bonne chair, si j'épousois votre femme de chambre.

VOTRE parti est donc pris, repartit Monsieur? Ma foi, oui Monsieur: répondis-je; Et j'en ai bien du regret; mais que voulez-vous? Dans notre Village, c'est notre coûtume de n'épouser que des filles, & s'il y en avoit une qui eût éte femme de chambre d'un Monsieur, il faudroit qu'elle se contentât d'avoir un amant; mais pour de mari, *neant*, il en pleuvroit, qu'il n'en tomberoit pas un pour elle; c'est notre régime, & sur tout dans notre famille. Ma mere se maria fille, sa grand-mere en avoît fait autant; & de grand-meres, en grand-meres, se suis venu droit comme vous voyez, avec l'obligation, de ne rien changer à cela?

JE me fus á peine expliqué d'un ton si décisif, que me regardant d'un air fier & irrité: Vous êtes un coquin, me dit-il. Vous avez fait chez moi publiquement l'amour à Geneviève; vous n'aspiriez d'abord, m'a-t-elle dit, qu'au bonheur de pouvoir, l'épouser un jour.

Les autres filles de Madame, le savent; d'un autre côté, vous osez l'accuser de n'être pas fille d'honneur: Vous êtes frappé de cette impertinente idée-là; je ne doute pas qu'en conséquence vous ne causiez sur son compte, quand on vous parlera d'elle; vous êtes homme à ne la pas ménager dans vos petits discours; & c'est moi, c'est ma simple bonne volonté pour elle, qui seroit la cause innocente de tout le tort, que vous pourriez lui faire: Non, Monsieur, Jacob, j'y mettrai bon ordre, & puisque j'ay tant fait que de m'en méler, que vous avez déjà pris de son argent, sur le pied d'un homme qui devoit l'épouser, je ne prétends pas que vous vous mocquiez d'elle. Je ne vous laisserai point en liberté de lui nuire; & si vous ne l'épousez pas, je vous déclare que ce sera à moi à qui vous aurez affaire. Déterminez-vous; je vous donne vingt-quatre heures, choisissez de sa main ou du cachot; je n'ai que cela à vous dire. Allons, retirez-vous faquin.

CET ordre & l'épithete qui le soûtenoit, me firent peur, & je ne fis qu'un saut de la chambre à la porte.

GENEVIEVE qui avoit été avertie de l'heure où Monsieur devoit m'envoyer chercher, m'attendoit au passage; je la rencontrai sur l'escalier.

AH! Ah! Me dit-elle, comme si nous

nous étions rencontrez fortuitement : Est-ce que tu viens de parler à Monsieur ? Que te vouloit-il donc ?

DOUCEMENT, Geneviève ma mie, lui dis-je, j'ai vingt-quatre heures devant moi, pour vous répondre, & je ne dirai ma pensée qu'à la dernière minutte.

LA dessus, je passai mon chemin d'un air refrogné & même un peu brutal ; & laissai Mademoiselle Geneviève toute stupefaite, & ouvrant de grands yeux, qui se disposoient à pleurer ; mais céla ne me toucha point. L'alternative du cachot ou de sa main, m'avoit guéri radicalement du peu d'inclination qui me restoit pour elle ; j'en avois le cœur aussi nétoyé, que si je ne l'avois jamais connue : sans compter la farouche épouvante, dont j'étois saisi, & qui étoit bien contraire à l'amour.

ELLE me rappella plusieurs fois, d'un ton plaintif ; Jacob, hé, mais parles-moi donc, Jacob Dans vingt-quatre heures, Mademoiselle ; puis je courus toujours, sans savoir où j'allois, car je marchois en égaré.

ENFIN je me trouvai dans le jardin, le cœur palpitant : regrettant les choux de mon village, & maudissant les filles de Paris, qu'on vous obligeoit d'épouser le pistolet sous la gorge ; j'aimerois autant, disois-je

en moi-même, prendre une femme à la Friperie. Que je suis malheureux!

Ma situation m'attendrit sur moi-même, & me voilà à pleurer; je tournois dans un Bosquet, en faisant des exclamations de douleur, quand je vis Madame qui en sortoit avec un livre à la main.

A qui en as-tu donc mon pauvre Jacob, me dit-elle, avec tes yeux baignés de larmes?

Ah! Madame, lui répondis-je, en me jettant à ses genoux; Ah! Ma bonne Maîtresse, Jacob est un homme coffré, quand vingt-quatre heures seront sonnées.

Coffre, me dit-elle! As-tu commis quelque mauvaise action? Eh! tout à rebours de cela, m'écriai-je; c'est à cause que je n'en veux pas commettre une. Vous m'avez recommandé de vous faire honneur, n'est-ce pas Madame? Eh! Où le prendrai-je, pour vous en faire, si on ne prétend pas que j'en garde? Monsieur ne veut pas que je me donne les airs d'en avoir. Quel misérable Pays! Madame, où on met au cachot les personnes qui ont de l'honneur, & en chambre garnie, celles qui n'en ont point. Epousez des femmes de chambre pour homme, & vous aurez des rouleaux d'argent; prenez une honnête fille, vous voilà niché entre quatre murailles. Voilà

comme Monsieur l'entend, qui veut, sauf votre respect, que j'épouse sa femme de chambre.

EXPLIQUE-toi mieux, me dit Madame, qui se mordoit les lévres pour s'empêcher de rire, je ne te comprends point. Qu'est ce que c'est que cette femme de chambre? Est-ce que mon mari en a une? Eh! Oui Madame, lui dis-je? C'est la votre, c'est Mademoiselle Geneviève qui me recherche, & qu'on me commande de prendre pour femme.

ÉCOUTE, Jacob, me dit-elle; C'est à toi, à consulter ton cœur. Eh-bien! Mon cœur & moi repris-je, avons aussi là-dessus raisonné bien long-tems ensemble, & il n'en veut pas entendre parler.

IL est pourtant vrai, dit-elle, que cela feroit ta fortune; car mon mari ne te laisseroit pas là, je le connois.

OUI, Madame, répondis-je: Mais par charité, songez un peu, à ce que c'est que d'avoir des enfans, qui vous appellent leur pere, & qui en ont menti. Cela est bien triste! Et cependant si j'épouse Geneviève, je suis en danger de n'avoir point d'autres enfans que de ceux-lá; je serai obligé de leur donner des nourices qui me fendront le cœur; & vous me voyez désolé, Madame. Naturellement je n'aime pas les enfans de contrebande, & je n'ai que vingt-quatre

heures, pour dire si je m'en fournirai peut-être d'une demi-douzaine, ou non. Portez moi secours là-dedans, ayez pitié de moi. Le chachot qu'on me promet, empêchez qu'on ne me le tienne. Je suis d'avis de m'enfuir.

NON, non, me dit-elle, je te le defénds, je parlerai à mon mari, & je garantis que tu n'as rien à craindre, va retourne à ton service sans inquiétude.

APRES ce discours, elle me quitta pour continuer sa lecture, & moi je me rendis auprès de mon petit Maître, qui ne se portoit pas bien.

IL falloit, en m'en retournant, que je passasse devant la chambre de Geneviève, qui en avoit laissé la porte ouverte, & qui me guetoit, assise & fondant en l'armes!

TE voilà donc, ingrat! s'écria-t-elle aussi-tôt qu'elle me vit, fourbe qui, non content de refuser ma main, m'accable encore de honte & de mépris! Et c'étoit en me retenant par ma manche, qu'elle m'apospostrophoit sur ce ton.

PARLE, ajoûta-t-elle, pourquoi dis-tu que je ne suis pas fille d'honneur?

EH mon Dieu, Mademoiselle Geneviève, pardi, donnez-moi du tems; ce n'est pas que vous ne soyez une honnête fille, il n'y a que ce petit coffre plein d'or, & vos autres brinborions d'affiquets qui me chicannent,

& je crois que ſans eux vous ſeriez encore plus *honnête*; j'aimerois bien autant votre *honneur*, comme il étoit ci-devant; mais n'en parlons plus, & ne nous querellons point; vous avez tort, ajoûtai-je avec tendreſſe, que ne m'avez-vous dit bonnement les choſes? Il n'y a rien de ſi beau que la ſincèrité; & vous êtes une diſſimulée: Il n'y avoit qu'à m'avoüer votre petit fait, je n'y aurois pas regardé de ſi près; car après cela, on ſait à quoi s'en tenir; & du moins, une fille vous eſt obligée de prendre tout en gré: mais vouloir me brider le nez, venir me bercer avec des contes à dormir debout, pendant que je ſuis le meilleur enfant du monde, ce n'eſt pas-là la maniere dont on en uſe. Il s'agiſſoit de me dire: Tiens Jacob, je ne veux point te vendre chat en poche; Monſieur a couru après moi, je m'enfuyois; mais il m'a jetté de l'or, des nipes & une maiſon fournie de ſes utenciles à la tête; cela m'a étourdie, je me ſuis arrêtée, & puis j'ai ramaſſé l'or, les nipes & la maiſon; en veux-tu ta part à cette heure? Voilà comme on parle; dites-moi cela, & puis vous ſaurez mon dernier mot.

LA deſſus les larmes de Geneviève redoublerent; il en vint une ondée pendant laquelle elle me ſerroit les mains tant qu'elle pouvoit ſans me répondre; & c'étoit l'aveu de la vérité qui s'arrêtoit au paſſage.

A la fin pourtant, comme je la consolois en la pressant de parler ; si l'on pouvoit se fier à toi, me dit-elle. Eh ! Qui est-ce qui en doute ? lui dis-je ; Allons, ma belle Demoiselle, courage. Hélas ! me répondit-elle, c'est l'amour que j'ai pour toi, qui est cause de tout !

Voila qui est merveilleux, lui dis-je, après... Sans lui, ajoûta-t-elle, j'aurois méprisé tout l'or & toutes les fortunes du monde ; mais j'ai crû te fixer par la situation que Monsieur vouloit bien me procurer, & que tu serois bien aise de me voir riche. Et cependant je me suis trompée, tu me reproches ce que je n'ai fait que par tendresse.

Ce discours me glaça jusq'au fond du cœur. Ce qu'elle me disoit ne m'apprenoit pourtant rien de nouveau ; car enfin je savois bien à quoi m'en tenir sur cette avanture, sans qu'elle m'en rendît compte ; & malgré cela, tout ce qu'elle me disoit, je crus l'apprendre encore en l'entendant raconter par elle même ; j'en fus frappé comme d'une nouveauté.

J'aurois juré que je ne m'interessois plus à Geneviève, & je crois l'avoir dit plus haut ; mais apparemment qu'il me restoit encore dans le cœur quelque petite étincelle de feu pour elle, puisque je fus émû ; mais tout s'éteignit dans le moment.

Je cachai pourtant à Geneviève ce qui se passoit en moi : Hélas ! lui répondis-je, ce que vous me dites est bien fâcheux.

Quoi ! Jacob, me dit-elle, avec des yeux qui me demandoient grace, & qui étoient faits pour l'obtenir, si on n'étoit pas quelquefois plus irréconciliable en pareil cas, avec une fille qui est belle, qu'avec une autre qui ne l'est pas : Quoi ! m'aurois-tu abusée, quand tu m'as fait espérer qu'un peu de sincérité nous racommoderoit ensemble ?

Non, lui dis je, j'aurois juré que je vous parlois loïalement ; mais il me semble que mon cœur veut changer d'avis. Eh ! Pourqoi en changeroit il ? Mon cher Jacob, s'écria-t elle, tu ne trouveras jamais personne qui t'aime autant que moi. Tu peux d'ailleurs compter désormais sur une sagesse éternelle de ma part. Oui, mais malheureusement, lui dis-je, cette sagesse vous prend un peu tard ; c'est le médecin qui arrive après la mort.

Quoi ! reprit elle, je te perdrai donc ? Laissez moi rêver à cela, lui dis-je, il me faut un peu de loisir pour m'ajuster avec mon cœur, il me chicane, & je vais tâcher aujourdhui de l'accoûtumer à la fatigue. Permettez que je m'en aille penser a cette affaire.

Il vaut autant que tu me poignardes, me dit-elle, que de ne pas prendre ta résolution

ſur le champ. Il n'y a pas moyen, je ne ſaurois ſi vîte ſavoir ce que je veux ; mais patience, lui dis-je, il y aura tantôt réponſe ; & peut-être bonnes nouvelles avec ; oui tantôt, ne vous impatientez pas. Adieu ma petite maîtreſſe, reſtez en paix, & que le Ciel nous aſſiſte tous deux.

JE la quittai donc, & elle me vit partir avec une tendre inquiétude, qu'en vérité j'avois honte de ne pas calmer ; mais je ne cherchois qu'à m'eſquiver, & j'entrai dans ma chambre avec la réſolution inébranlable de m'enfuïr de la maiſon, ſi Madame ne mettoit pas quelque ordre à mon embarras, comme elle me l'avoit promis.

J'APPRIS dans le cours de la journée que Geneviève s'étoit miſe au lit, & qu'elle étoit malade, qu'elle avoit eu des maux de cœur ; accidens dont on ſoûrioit en me les contant, & qu'on me venoit conter par préférence. Six ou ſept perſonnes de la maiſon, & ſourtout les filles de Madame vinrent me le dire en ſecret.

POUR moi, je me tus, j'avois trop de ſouci, pour m'amuſer à babiller avec perſonne, & je reſtai tapi dans mon petit taudis, j'uſqu'à ſept-heures du ſoir.

JE les comptai ; car j'avois l'oreille attentive à l'Horloge, parceque je voulois parler à Madame qu'une legere migraine avoit empêché de ſortir. JE

Je me préparois donc à l'aller trouver, quand j'entendis du bruit dans la maison; on montoit, on descendoit l'escalier avec un mouvement qui n'étoit pas ordinaire; Ah! mon Dieu, disoit-on, quel accident!

Ce fracas-là m'émût & je sortis de ma chambre, pour savoir ce que c'étoit.

Le premier objet que je rencontrai, ce fût un vieux valet de chambre de Monsieur, qui levoit les mains au Ciel, en soûpirant, qui pleuroit, & qui s'écrioit: Ah! pauvre homme, que je suis! Quelle perte, quel malheur! Qu'avez-vous donc, Monsieur Dubois? lui dis-je: qu'est il arrivé?

Helas! mon enfant, dit-il, Monsieur est mort, & j'ai envie d'aller me jetter dans la rivière.

Je ne pris pas la peine de l'en dissuader, parcequ'il n'y avoit rien à craindre: il n'y avoit pas d'apparence, qu'il voulût choisir l'eau pour son tombeau, lui qui en étoit l'ennemi juré: il y avoit peut-être plus de trente ans, que le vieux yvrogne n'en avoit bû.

Au reste, il avoit raison de s'affliger, la mort lui enlevoit un bon chaland; il étoit depuis quinze ans le pourvoyeur des plaisirs de son Maître, qui le payoit bien, & qu'il voloit, disoit-on, par-dessus le marché.

Je le laissai donc dans sa douleur, moitié raisonnable, & moitié bachique; car il étoit

plein de vin quand je lui parlai, & je courus m'instruire plus à fond de ce qu'il venoit de m'apprendre.

RIEN n'étoit plus vrai, que son rapport. Une apoplexie venoit d'étouffer Monsieur. Il étoit seul dans son cabinet, quand elle l'avoit surpris. Il n'avoit eu aucun secours, & un domestique l'avoit trouvé mort dans son fauteuil, & devant son Bureau; sur lequel étoit une lettre ébauchée de quelques lignes gaillardes, qu'il écrivoit à une Dame de bonne composition, autant qu'on en pouvoit juger, car je crois que tout le monde dans la maison lût cette lettre, que Madame avoit prise dans le cabinet, & qu'elle laissa tomber de ses mains dans le désordre où la jetta ce spectacle effrayant.

POUR moi, il faut que je l'avoue franchement; cette mort subite m'épouvanta sans m'affliger, peut-être même la trouvai-je venue bien à propos: je respirai, & j'avois pour excuse de ma dureté là-dessus, que le défunt m'avoit menacé de la prison. Cela m'avoit allarmé, & sa mort me tiroit d'inquiétude, & mit le comble à la disgrace où Geneviève étoit tombée dans mon cœur.

HELAS! la pauvre fille, le malheur lui en vouloit ce jour-là. Elle avoit entendu aussi bien que moi le tintamarre qu'on faisoit

dans la maison, & de son lit elle appella un domestique pour en savoir la cause.

CELUI à qui elle s'adressa, étoit un gros brutal, un de ces valets, qui dans une maison ne tiennent jamais à rien qu'à leurs gages & qu'à leurs profits, & pour qui leur Maître est toujours un étranger; qui peut mourir, périr, prospérer, sans qu'ils s'en soucient; tant tenu, tant payé, & attrape qui peut.

JE le peins ici, quoique cela ne soit pas fort nécessaire: mais du moins sur le portrait que j'en fais, on peut éviter de prendre des domestiques qui lui ressemblent.

CE fût donc ce gros sournois-là qui vint à la voix de Geneviève qui l'appelloit, & qui, interrogé de ce que c'étoit que ce bruit qu'elle entendoit, lui dit, c'est que Monsieur est mort.

A cette brusque nouvelle, Geneviève déjà indisposée; s'evanouït.

SANS doute, que ce valet ne s'amusa pas à la secourir. Le petit coffret plein d'argent, dont j'ai parlé, & qui étoit encore sur sa table, fixa son attention. De sorte que dès ce moment le coffret & lui disparurent; on ne les a jamais revûs depuis, & apparemment qu'ils partirent ensemble.

IL nous reste encore d'autres malheurs; le bruit de la mort de Monsieur fût bientôt

répandu; on ne connoissoit pas ses affaires; Madame avoit vêcu jusques là dans une abondance, dont elle ne savoit pas la source, & dont elle jouïssoit dans une quiétude parfaite.

On l'en tira dès le lendemain; mille créanciers fondirent chez elle avec des Commissaires & toute leur sequelle. Ce fût un désordre épouventable.

Les domestiques demandoient leurs gages, & pilloient ce qu'ils pouvoient, en attendant de les recevoir.

La mémoire de Monsieur étoit maltraitée; nombre de personnes ne lui épargnoient pas l'épithète de fripon. L'un disoit, il m'a trompé; l'autre, je lui ai confié de l'argent, qu'en a-t-il fait ?

Ensuite on insultoit à la magnificence de sa veuve; on ne la ménageoit pas en sa présence même, & elle se taisoit moins par patience, que par consternation.

Cette Dame n'avoit jamais sû ce que c'étoit que chagrin, & dans la triste expérience qu'elle en fit alors, je crois que l'étonnement où la jettoit son état, lui sauvoit la moitié de sa douleur.

Imaginez-vous ce que seroit une personne, qu'on auroit tout-à-coup transportée dans un Pays affreux, dont tout ce qu'elle auroit vû, ne lui auroit pas donné

là moindre idée; voilà comment elle se trouvoit.

Moi qui n'avois pas été fâché de la mort de son mari, & qui, dans le fond, n'avois pas dû l'être, je réparai bien cette insensibilité excusable, par mon attendrissement pour sa femme. Je ne pus la voir sans pleurer avec elle; il me sembloit que si j'avois eu des millions, je les lui aurois donnés avec une joye infinie: aussi étoit ce ma bienfaictrice.

Mais de quoi lui servoit, que je fusse touché de son infortune? C'étoit la tendre compassion de ses amis qu'il lui falloit alors, & non pas celle d'un misérable comme moi, qui ne pouvoit rien pour elle.

Mais dans ce monde, toutes les vertus sont déplacées, aussi bien que les vices. Les bons & les mauvais cœurs me se trouvent point à leur place. Quand je ne me serois pas soucié de la situation de cette Dame, elle n'y auroit rien perdu, mon ingrate insensibilité n'eût fait tort qu'à moi. Celle de ses amis qu'elle avoit tant fêtés, la laissoit sans ressource, & mettoit le comble à ses maux.

Il en vint d'abord quelques-uns de ces indignes amis; mais dès-qu'ils virent, que le feu étoit dans las affaires, & que la fortuna de leur amie s'en alloit en ruine, ils coururent encore, & apparemment quils avertirent les autres, car il n'en revint plus.

Je passe la suite de ces tristes évenemens, le détail en seroit trop long.

Je ne demeurai plus que trois jours dans la maison; tous les domestiques furent renvoyés, à une femme de chambre près, que Madame n'avoit peut-être jamais autant aimée que les autres, à qui, dans ce moment, elle devoit tous ses gages, & qui pourtant ne voulut jamais la quitter.

Cette femme de chambre, c'étoit ce visage si indifférent, dont j'ai parlé tantôt, sur qui j'avais évité de dire mon sentiment, & dont la physionomie étoit de si petite apparence.

La Nature fait assez souvent de ces tricheries-là, elle enterre je ne sai combien de belles ames sous de pareils visages, on n'y connoît rien, & puis, quand ces gens-là viennent à se manifester, vous voyez des vertus qui sortent de dessous terre.

Pour moi, pénétré, comme je l'ai dit, de tout ce que je voyois, j'allai me présenter à Madame, & lui vouer un service éternel, s'il pouvoit lui être utile.

Helas! mon enfant, me dit-elle, tout ce que je puis te répondre, c'est que je voudrois être en état de récompenser ton zèle; mais tu vois ce que je suis devenue, & je ne sai pas ce que je deviendrai encore, ni ce qui me restera; ainsi je te défends de

t'attacher à moi; va te sauver ailleurs. Quand je t'ai mis auprès de mon neveu, je comptois avoir soin de toi; mais puisqu'aujourd'hui, je ne puis rien, ne reste point; ta condition est trop peu de chose, tâche d'en trouver une meilleure, & ne perds point courage, tu as un bon cœur qui ne demeurera pas sans récompense.

J'INSISTAI, mais elle voulut absolument que je la quitasse, & je me retirai, en vérité, fondant en larmes.

DE-là, je me rendis à ma chambre, pour y faire mon paquet: en y allant, je rencontrai le Précepteur de mon petit Maître, qui escortoit déjà ses balots. Son disciple pleuroit, en lui disant adieu, & pleuroit tout seul. Je pris aussi congé du jeune enfant, qui s'écria d'un ton qui me fendit le cœur. Hé quoi! tout le monde me quitte donc?

JE ne repartis à cela que par un soûpir; je n'avois que cette réponse-là à ma disposition, & je sortis chargé de mon petit butin, sans dire gare à personne. Je pensai pourtant aller dire adieu à Geneviève; mais je ne l'aimois plus, je ne faisois que la plaindre, & peut-être que dans la conjoncture, où nous nous trouvions, il étoit plus généreux de ne me pas présenter à elle.

MON dessein, au sortir de chez ma Maîtresse, fût d'abord de m'en retourner à mon

village ; car je ne ſavois que devenir, ni où me placer.

Je n'avois pas de connoiſſances, point d'autre mêtier que celui de Payſan : je ſavois parfaitement ſemer, labourer, la terre, tailler la vigne, & voilà tout.

Il eſt vrai, que mon ſéjour à Paris, avoit éffacé beaucoup de l'air ruſtique que j'y avois apporté ; je marchois d'aſſez bonne grace : je portois bien ma tête, & je mettois mon chapeau en garçon qui n'étoit pas un ſot.

Enfin j'avois déja la petite oye de ce qu'on appelle uſage du monde ; je dis du monde de mon eſpéce ; & c'en eſt un. Mais c'étoit-là tous mes talens, joint à cette phyſionomie aſſez avenante, que le Ciel m'avoit donnée, & qui jouoit ſa partie avec le reſte.

En attendant mon départ de Paris, dont je n'avois pas encore fixé le jour ; je me mis dans une de ces petites auberges, à qui le mépris de la pauvreté a fait donner le nom de gargote.

Je vécus-là deux jours avec des Voituriers qui me parurent très groſſiers ; & c'eſt que je ne l'étois plus tant, moi.

Ils me dégoûterent du Village ; Pourquoi m'en retourner ? me diſois-je quelquefois : Tout eſt plein ici de gens à leur aiſe

qui, aussi bien que moi, n'avoient pour tout bien que la Providence. Ma foi restons encore quelques jours ici, pour voir, ce qui en sera; il y a tant d'avantures dans la vie, il peut m'en écheoir quelque bonne; ma dépense n'est pas ruineuse; je puis encore la soûtenir deux ou trois semaines; à ce qu'il m'en coûte par repas, j'irai loin; car j'étois sobre, & je l'étois sans peine. Quand je trouvois bonne chaire, elle me faisoit plaisir; je ne la regretois pas quand je l'avois mauvaise, tout m'accommodoit.

Et ce sont-là d'assez bonnes qualitez dans un garçon qui cherche fortune; avec cette humeur-là, ordinairement il ne la cherche pas envain, le hazard est volontiers pour lui, ses soins lui réussissent; & j'ai remarque que les gourmands perdent la moitié de leur tems à être en peine de ce qu'ils mangeront; ils ont là-dessus un souci machinal qui dissipe une grande partie de leur attention pour le reste.

Voila donc mon parti pris de séjourner à Paris, plus que je n'avois résolu d'abord.

Le lendemain de ma résolution, je commençai par aller m'informer de ce qu'étoit devenue la Dame de chez laquelle j'étois sorti, parce qu'elle auroit pû me recommander à quelqu'un. Mais j'appris qu'elle s'étoit retirée dans un Couvent avec la généreuse

femme de chambre dont j'ai parlé; que ses affaires tournoient mal, & qu'à peine auroit-elle dequoi passer dans l'obscurité le reste de ses jours.

CETTE nouvelle me fit encore jetter quelques soûpirs; car sa mémoire m'étoit chère; mais il n'y avoit point de remède à cela; & tout ce que je pus imaginer de mieux, pour me fourer quelque part, ce fût d'aller chez un nommé Maître Jacques, qui étoit de mon Païs, & à qui mon père, quand je partis du village, m'avoit dit de faire des complimens. J'en avois l'adresse; mais jusques-là je n'y avois pas songé.

IL étoit Cuisinier dans une bonne maison, & me voilà en chemin pour l'aller trouver.

JE passois le Pont-Neuf, entre sept & huit heures du matin, marchant fort vîte à cause qu'il faisoit froid, & n'ayant dans l'esprit que mon homme.

QUAND je fus près du Cheval de Bronze, je vis une femme envelopée dans une écharpe de gros taffetas uni, qui s'appuyoit contre les grilles, & qui disoit; Ah! je me meurs.

A ces mots que j'entendis, je m'approchai d'elle, pour savoir si elle n'avoit pas besoin de secours; est-ce que vous vous trouvez mal, Madame? lui dis-je. Hélas! Mon enfant, je n'en puis plus, me répondit-el-

le; il vient de me prendre un grand étourdissement, & j'ai été obligée de m'appuyer ici.

Je l'examinai un peu pendant qu'elle me parloit, & je vis une face ronde, qui avoit l'air d'être succulemment nourrie, & qui, à vuë de Pays, avoit coûtume d'être vermeille, quand quelque indisposition ne la ternissoit pas.

A l'égard de l'âge de cette personne, la rondeur de son visage, sa blancheur, & son embonpoint empêchoient qu'on en pût bien décider.

Mon sentiment, à moi, fut qu'il s'agissoit d'une quarantaine d'années, & je me trompois, la cinquantaine étoit complette.

Cette écharpe de gros taffetas sans façon, une cornette unie, un habit d'une couleur, à l'avenant, & je ne sai quelle réforme dévote répandue sur toute cette figure, le tout soûtenu d'une propreté tirée à quatre épingles, me firent juger que c'étoit une femme à Directeur; car, elles ont prèsque partout la même façon de se mettre, ces sortes de femmes-là, c'est-là leur uniforme, & il ne m'avoit jamais plû.

Je ne sai à qui il faut s'en prendre, si c'est à la personne ou à l'habit; mais il me semble que ces figures-là, ont une austérité critique qui en veut à tout le monde.

Cependant comme cette personne-ci

étoit fraiche & rogoutante, & qu'elle avoit une mine ronde, mine que j'ai toujours aimée, je m'inquiétai pour elle, & lui aidant à se soûtenir: Madame, lui dis-je, je ne vous laisserai point là, si vous le voulez bien, & je vous offre mon bras, pour vous reconduire chez vous; votre étourdissement peut revenir, & vous aurez besoin d'aide. Où demeurez vous?

DANS la rue de la Monnoye, mon enfant, me dit-elle, & je ne refuse point votre bras, puisque vous me l'offrez de si bon cœur; vous me paroissez un honnête garçon.

VOUS ne vous trompez pas, repris-je, en nous mettant en marche; il n'y a que trois ou quatre mois que je suis sorti de mon village, & je n'ai pas encore eû le tems d'empirer & de dévenir méchant.

CE seroit bien dommage que vous le devinssiez jamais, me dit-elle, en jettant sur moi un regard bénévole & dévotement languissant; vous ne me semblez pas fait pour tomber dans un si grand malheur.

VOUS avez raison, repris-je, Madame, Dieu m'a fait la grace d'être simple & de bonne foi, & d'aimer les honnêtes gens.

CELA est écrit sur votre visage, me dit-elle; mais vout êtes bien jeune. Quel âge avez-vous? Pas encore vingt ans, repris-je.

ET notez que pendant cette conversation,

nous cheminions d'une lenteur étonnante, & que je la soulevois prèsque de terre, pour lui épargner la peine de se traîner.

MON Dieu, mon fils, que je vous fatigue, me disoit-elle; non Madame, lui répondis-je, ne vous gênez point, je suis ravi de vous rendre ce petit service. Je le vois bien, reprenoit-elle; mais dites-moi, mon cher enfant, qu'êtes-vous venu faire à Paris? A quoi vous occupez-vous?

A cette question, je m'imaginai heureusement que cette rencontre pouvoit tourner à bien. Quand elle m'avoit dit que ce seroit dommage que je devinsse méchant, ses yeux avoient accompagné ce compliment de tant de bonté, d'un si grand air de douceur, que j'en avois tiré un bon augure; je n'envisageois pourtant rien de positif sur les suites que pouvoit avoir ce coup de hazard; mais j'en espérois quelque chose, sans savoir quoi.

DANS cette opinion, je conçûs aussi, que mon histoire étoit tres bonne à lui raconter, & tres convenable.

J'AVOIS refusé d'épouser une belle fille que j'aimois, qui m'aimoit & qui m'offroit ma fortune. Et cela par un dégoût fier & pudique qui ne pouvoit avoir frappé qu'une ame de bien & d'honneur. N'étoit-ce pas-là un récit bien avantageux à lui faire? Et je le fis de mon mieux, d'une manière naive, & comme on dit la vérité.

Il me réussit, mon histoire lui plût tout-à-fait.

Le Ciel, me dit-elle, vous récompensera d'une si honnête façon de penser, mon garçon; je n'en doute pas; je vois que vos sentimens répondent à votre physionomie. Oh! Madame, pour ma physiononmie, elle ira comme elle pourra; mais voilà de quelle humeur je suis pour le cœur.

Ce qu'il dit-là est si ingenu, dit-elle, avec un souris bénin! Ecoutez, mon fils, vous avez bien des graces à rendre à Dieu, de ce cœur droit qu'il vous a donné; c'est un don plus précieux que tout l'or du monde, un bien pour l'éternité; mais il faut le conserver, vous n'avez pas d'expérience, & il y a tant de pièges à Pàris pour votre innocence, sur tout à l'âge où vous êtes. Ecoutez moi; c'est le Ciel apparemment qui a permis que je vous rencontrasse. Je vis avec une sœur que j'aime beaucoup, qui m'aime de même; nous vivons retirées, mais à notre aise, grace à la bonté divine; & avec une Cuisinière âgée, qui est une honnête fille. Avant-hier nous nous defimes d'un garçon qui ne nous convenoit point; nous avions remarqué qu'il n'avoit pas de religion, aussi étoit-il libertin; & je suis sortie ce matin pour prier un Ecclesiastique de nos amis, de nous en envoyer un qu'il nous avoit promis. Mais ce

domestique a trouvé une maison qu'il ne veut pas quitter; parcequ'il y est avec un de ses freres; & il ne tiendra qu'à vous de tenir sa place, pourvù que vous ayez quelqu'un qui nous réponde de vous.

HELAS! Madame, sur ce pied-là, lui dis-je, je ne puis profiter de votre bonne volonté; car je n'ai personne ici que me connoisse. Je n'ai été que dans la maison dont je vous ai parlé, où je n'ai fait ni bien, ni mal. Madame y avoit pris de l'affection pour moi; mais à cette heure elle est retirée dans un Couvent, je ne sai lequel; & cette bonne Dame-là, avec un Cuisinier de mon Pays qui est ici, mais qui n'est pas digne de me présenter à des personnes comme vous, voilà toutes les Cautions que j'ai; si vous me donnez le tems de chercher la Dame, je suis sûr que vous serez contente de son rapport. Pour Maître Jacques le Cuisinier, ce qu'il vous dira de moi ira par-dessus le marché.

MON enfant, me dit-elle, j'apperçois une sincérité dans ce que vous me dites, qui doit vous tenir lieu de répondant.

A ces mots nous nous trouvâmes à sa porte: Montez, montez, avec moi, me dit-elle, je parlerai à ma sœur.

J'OBEIS, & nous entrâmes dans une maison où tout me parut bien étoffé, & dont

l'arrangement & les meubles étoient dans le goût des habits de nos dévotes. Nètteté, ſimplicité & propreté, c'eſt ce qu'on y voyoit.

On eût dit que chaque chambre étoit un Oratoire ; l'envie d'y faire oraiſon y prenoit en y entrant ; tout y étoit modeſte & luiſant, tout y invitoit l'ame à y goûter la douceur d'un ſaint recueillement.

L'autre ſœur étoit dans ſon cabinet qui, les deux mains ſur les bras d'un fauteuil, s'y repoſoit de la fatigue d'un déjeuné qu'elle venoit de faire ; & en attendoit la digeſtion en paix.

Les débris du déjeuné étoient là ſur une petite table ; il avoit été compoſé d'une demi-bouteille de Vin de Bourgogne prèſque toute bûe, de deux œufs frais, & d'un petit pain au lait.

Je crois que ce détail n'ennuyera point, il entre dans le portrait de la perſonne dont je parle.

Eh ! mon Dieu, ma ſœur, vous avez été bien long-tems à revenir ; j'étois en peine de vous, dit celle qui étoit dans le fauteil, á celle qui entroit. Eſt-ce-là le domeſtique qu'on devoit nous donner ?

Non, ma ſœur reprit l'autre ; c'eſt un honnête jeune-homme que j'ai rencontré ſur le Pont-Neuf ; & ſans lui, je ne ferois

pas

pas ici; car je viens de me trouver très mal; il s'en est apperçû en passant, & s'est offert pour m'aider à revenir à la maison.

En vérité ma sœur, reprit l'autre, vous vous faites toûjours des scrupules que je ne saurois approuver. Pourquoi sortir le matin pour aller loin, sans prendre quelque nourriture? Et cela parceque vous n'aviez pas entendu la Messe. Dieu éxige-t-il qu'on devienne malade? Ne peut-on le servir sans se tuer? Le servirez-vous mieux quand vous aurez perdu la santé, & que vous vous serez mise hors d'état d'aller à l'Eglise? Ne faut-il pas que notre piété soit prudente? N'est-on pas obligé de ménager sa vie pour louer Dieu qui nous l'a donnée, le plus long-tems qu'il sera possible? Vous êtes trop outrée, ma sœur, & vous devez demander conseil là-dessus.

Enfin ma chère sœur, reprit l'autre, c'est une chose faite. J'ai crû que j'aurois assez de forces; j'avois effectivement envie de manger un morceau en partant; mais il étoit bien matin, & d'ailleurs j'ai craint que ce ne fût une délicatesse, & si on ne hasardoit rien, on n'auroit pas grand mérite; mais cela ne m'arrivera plus, car il est vrai que je m'incommoderois; je crois pourtant que Dieu a béni mon petit voyage, puisqu'il a permis que j'aye rencontré ce garçon que

vous voyez: l'autre est placé; il n'y a que trois mois que celui-ci est à Paris, il m'a fait son histoire, je lui trouve de très bonnes mœurs, & c'est assurément la Providence qui nous l'adresse, il veut être sage, & notre condition lui convient, que dites-vous de lui? Il prévient assez, répondit l'autre; mais nous parlerons de cela quand vous aurez mangé; appellez Catherine, ma sœur, afin qu'elle vous apporte ce qu'il vous faut; Pour vous, mon garçon, allez dans la cuisine, vous y déjeunerez aussi.

A cet ordre, je fis la révérence, & Catherine, qu'on avoit appellée, monta; on la chargea du soin de me rafraîchir.

CATHERINE étoit grande, maigre, mise blanchement, & portant sur sa mine l'air d'une dévotion revêche, en colère & ardente; ce qui lui venoit apparemment de la chaleur que son cerveau contractoit auprès du feu de sa cuisine & de ses fourneaux, sans compter que le cerveau d'une dévote, & d'une dévote Cuisinière, est naturellement sec & brûlé.

JE n'en dirois pas tant de celui d'une pieuse; car il y a bien de la différence entre la véritable piété, & ce qu'on appelle communément dévotion.

LES dévots fâchent le monde, & les gens pieux l'édifient; les premiers n'ont que les

lèvres de dévotes, c'eſt le cœur qui l'eſt dans les autres; les dévots vont à l'Egliſe ſimplement pour y aller, pour avoir le plaiſir de s'y trouver, & les pieux pour y prier Dieu; ces derniers ont de l'humilité, les devots n'en veulent que dans les autres. Les uns ſont de vrais ſerviteurs de Dieu, les autres n'en ont que la contenance; faire Oraiſon pour ſe dire, je la fais; porter à l'Egliſe des Livres de dévotion, pour les manier, les ouvrir & les lire; ſe retirér dans un coin, s'y tapir pour y jouir ſuperbement d'une poſture de médiatifs, s'exciter à des tranſports pieux, afin de croire qu'on a une ame bien diſtinguée, ſi on en attrape; en ſentir en effet quelques-uns que l'ardente vanité d'en avoir a fait naître, & que le diable qui ne les laiſſe manquer de rien pour les tromper, leur donne; revenir de là, tout gonflé de reſpect pour ſoi-même, & d'une orgueilleuſe pitié pour les ames ordinaires; s'imaginer enſuite qu'on a acquis le droit de ſe délaſſer de ſes ſaints exercices par mille petites moleſſes qui ſoûtiennent une ſanté délicate:

Tels ſont ceux que j'appelle des dévots, de la dévotion deſquels le malin eſprit a tout le profit, comme on le voit bien.

A l'égard des perſonnes véritablement pieuſes, elles ſont aimables pour les méchans même qui s'en accommodent bien mieux

que de leurs pareils ; car le plus grand ennemi du méchant, c'eſt celui qui lui reſſemble.

VOILA je penſe de quoi mettre mes penſées ſur les dévots à l'abri de toute cenſure.

REVENONS à Catherine, à l'occaſion de qui j'ai dit tout cela.

CATHERINE donc avoit un trouſſeau de clefs à ſa ceinture, comme une Tourière de Couvent. Apportez des œufs frais à ma ſœur, qui eſt à jeûn à l'heure qu'il eſt ; lui dit Mademoiſelle Haberd, ſœur aînée de celle avec qui j'étois venu ; & menez ce garçon dans votre cuiſine pour lui faire boire un coup. Un coup ? répondit Catherine d'un ton bruſque & pourtant de bonne humeur, il en boira bien deux à cauſe de ſa taille. Et tous les deux à votre ſanté, Madame Catherine, lui-dis-je. Bon, reprit-elle, tant que je me porterai bien, ils ne me feront pas de mal. Allons, venez, vous m'aiderez à faire cuire mes œufs.

EH! non, Catherine, ce n'eſt pas la peine, dit Mademoiſelle Haberd la cadette ; donnez-moi le pot de confiture, ce ſera aſſez. Mais ma ſœur, cela ne nourit point ; dit l'aînée. Les œufs me gonfleroient, dit la cadette, & puis ma ſœur par-ci, ma ſœur par-là. Catherine, d'un geſte ſans appel, décida pour les œufs en s'en allant ; à cauſe, dit-elle, qu'un déjeuné n'étoit pas un deſſert.

POUR moi, je la ſuivis dans ſa cuiſine où elle me mit aux mains avéc un reſte de ragoût de la veille, & des Volailles froides, une bouteille de vin prèſque pleine, & du pain à diſcretion.

AH! le bon pain! je n'en ai jamais mangé de meilleur, de plus blanc, de plus ragoûtant; il faut bien des attentions pour faire un pain comme celui-là; il n'y avoit qu'une main dévote qui pût l'avoir pétri, auſſi étoit-il de la façon de Catherine.

OH! l'excellent repas que je fis! La vuë ſeule de la cuiſine donnoit appétit de manger; tout y ſaiſoit entrer en goût.

MANGEZ, me dit Catherine, en ſe mettant après ſes œufs frais, Dieu veut qu'on vive. Voilà de quoi faire ſa volonté, lui dis-je, & par-deſſus le marché j'ai grande faim. Tant mieux, reprit-elle; mais dites-moi, étes-vous retenu? Reſtez-vous avec nous? Je l'eſpere ainſi, répondis-je, & je ſerois bien fâché que cela ne fût pas; car je m'imagine qu'il fait bon ſous votre direction, Madame Catherine; vous avez l'air ſi avenant, ſi raiſonnable. Eh! Eh! reprit-elle, je fais du mieux que je peux, que le Ciel nous aſſiſte, chacun a ſes fautes, & je n'en chôme pas; & le pis eſt, c'eſt que la vie ſe paſſe, & que plus l'on va, plus on ſe crote; car le diable eſt toujours après nous,

l'Eglise le dit; mais on bataille: au surplus je suis bien aise que nos Demoiselles vous prennent; car vous me paroissez de bonne amitié. Hélas! Tenez, vous ressemblez comme deux goûtes d'eau, à deffunt Baptiste, que j'ai pensé épouser, qui étoit bien le meilleur enfant & beau garçon comme vous; mais ce n'est pas-là ce que j'y regardois, quoique cela fasse toujours plaisir; Dieu nous l'a ôté, il est le maître, il n'y a point à le controller; mais vous avez toute son apparence; vous parlez tout comme lui: Mon Dieu qu'il m'aimoit! Je suis bien changée depuis, sans ce que je changerai encore, je m'apelle toujours Catherine; mais ce n'est plus de même.

MA foi, lui dis-je, si Baptiste n'étoit pas mort, il vous aimeroit encore; car moi, qui lui ressemble! je n'en ferois pas à deux fois. Bon! Bon! me dit-elle, en riant, je suis encore un bel objet; mangez, mon fils, mangez; vous direz mieux quand vous m'aurez regardée de plus prés; je ne vaux plus rien qu'à faire mon salut, & c'est bien de la besogne: Dieu veüille que je l'achève!

EN disant ces mots, elle tira ses œufs; que je voulus porter en haut: Non, non me dit-elle, déjeunez en repos, afin que cela vous profite; je vais voir un peu ce qu'on pense de vous là-haut; je crois que

vous êtes notre fait, & j'en dirai mon avis: nos Demoiselles ordinairement sont dix ans *à savoir* ce qu'elles veulent, & c'est moi *qui* ai la peine de vouloir pour elles. Mais ne vous embarassez pas, j'aurai soin de tout; je me plais à servir mon prochain, & c'est ce qu'on nous recommande au Prône.

JE vous rends mille graces, Madame Catherine, lui dis-je, & sur-tout souvenez-vous que je suis un prochain qui ressemble à Baptiste: Mais mangez donc, me dit-elle, c'est le moyen de lui ressembler longtems en ce monde; j'aime un prochain qui dure, moi: Et je vous assure que votre prochain aime à durer, lui dis-je, en la saluant d'un roupe bord que je bus à sa santé.

CE fût-là le premier essai que je fis du commerce de Madame Catherine, des discours de laquelle, j'ai retranché une centaine de Dieu soit béni, & que le Ciel nous assiste, qui servoient tantôt de refrein, tantôt de véhicule à ses discours.

APPAREMMENT que cela faisoit partie de sa dévotion verbale; mais peu m'importoit; ce qui est de sûr, c'est qui je ne déplus point à la bonne Dame, non plus qu'à ses Maîtresses; sur-tout à Mademoiselle Habard la cadette, comme on le verra dans la suite.

J'ACHEVAI de déjeuner en attendant la

réponse que m'apporteroit Catherine, qui descendit bien-tôt, & qui me dit: allons; notre ami, il ne vous manque plus que votre bonnet de nuit, attendu que votre gîte est ici.

LE bonnet de nuit, nous l'aurons bien-tôt, lui dis-je; pour mes pantoufles, je les porte actuellement. Fort bien, mon gaillard, me dit-elle, allez-donc querir vos hardes afin de revenir dîner; pendant que vous déjeuniez vos gages couroient; c'est moi qui l'ai conclu. Courent-ils en bon nombre, repris-je? Oui-oui, me dit-elle en riant-je t'entends bien, & ils vont un train fort honnéte. Je m'en fie bien à vous, répondis-je, je ne veux pas seulement y regarder; & je vais gager que je suis mieux que je ne mérite, graces à vos bons soins.

AH! le bon Apôtre, me dit-elle, toute réjouië de la franchise que je mettois dans mes louanges! c'est Baptiste tout revenu, il me semble que je l'entends: Alerte, alerte, j'ai mon dîné à faire, ne m'amuse pas, laisse-moi travailler, & cours chercher ton équipage; es tu revenu? Autant vaut, lui dis-je en sortant, j'aurai bien-tôt fait; il ne faut point de mulets pour amener mon bagage. Et cela dit je me rendis à mon Auberge.

JE fis pourtant en chemin quelques réflexions pour savoir si je devois entrer dans

cette maiſon : mais me diſois-je, je ne cours aucun riſque ; il n'y aura qu'à déloger ſi je ne ſuis pas content ; en attendant, le déjeuné m'eſt de bonne augure, il me ſemble que la dévotion de ces gens-ci ne compte pas ſes morceaux, & n'eſt pas entêtée d'abſtinence. D'ailleurs toute la maiſon me fait bonne mine, on n'y hait pas les gros garçons de mon âge, je ſuis déjà dans la faveur de la Cuiſinière ; voilà déjà mes qu'atre repas de ſûrs, & le cœur me dit que tout ira bien ; courage !

Je me trouvai à la porte de mon Auberge en raiſonnant ainſi ; je n'y devois rien que le bon ſoir à mon Hôteſſe, & puis je n'avois qu'à décamper avec mon paquet.

Je fus de retour à la maiſon, au moment qu'on alloit ſe mettre à table. Malepeſte ! le ſucculent petit dîné ! Voilà ce qu'on appelle du potage, ſans parler d'un petit plat de rôt d'une fineſſe, d'une cuiſſon, ſi parfaite... Il falloit avoir l'ame bien à l'épreuve du plaiſir, que peuvent donner les bons morceaux ; pour ne pas donner dans le péché de friandiſe en mangeant de ce rôt-là, & puis de ce ragoût ; car il y en avoit un d'une délicateſſe d'aiſſaiſonnement, que je n'ai jamais rencontré nulle part. Si l'on mangeoit au Ciel, je ne voudrois pas y être mieux ſervi ; Mahomet de ce repas-là en

auroit pû faire une des joyes de son Paradis.

Nos Dames ne mangeoient point de bouilli, il ne faisoit que paroître sur la table, & puis on l'ôtoit, pour le donner aux pauvres.

Catherine à son tour s'en passoit, disoit-elle, par charité pour eux, & je consentis sur le champ à devenir aussi charitable qu'elle. Rien n'est tel que le bon exemple.

Je sus depuis, que mon devancier n'avoit pas eu comme moi part à l'aumône, parcequ'il étoit trop libertin, pour mériter de la faire; & pour être réduit au rôt & au ragoût.

Je ne sai pas au reste comment nos deux sœurs faisoient en mangeant, mais assurément c'étoit jouer des gobelets, que de manger ainsi.

Jamais elles n'avoient d'appétit; du moins on ne voyoit point celui qu'elles avoient; il escamotoit les morceaux; ils disparoissoient, sans qu'il parut prèsque y toucher.

On voyoit ces Dames se servir négligemment de leurs fourchettes, à peine avoient-elles la force d'ouvrir la bouche; elles jettoient des regards indifférens sur ce bon vivre: Je n'ai point de goût aujourd'hui: Ni moi non plus. Je trouve tout fade: Et moi tout trop salé.

Ces discours-là me jettoient de la poudre aux yeux ; de manière que je croyois voir les créatures les plus dégoûtées du monde, & cependant le résultat de tout cela, étoit que les plats se trouvoient si considérablement diminuez, quand on desservoit, que je ne savois les premiers jours, comment ajuster tout cela.

Mais je vis à la fin de quoi j'avois été la duppe. C'étoit de ces airs de dégoûts, que marquoient nos Maîtresses, & qui m'avoient caché la sourde activité de leurs dents.

Et le plus plaisant, c'est qu'elles s'imaginoient elles mêmes, être de tres petites, & de tres sobres mangeuses; & comme il n'étoit pas decent, que des dévotes fussent gourmandes, qu'il faut se nourir pour vivre, & non pas vivre pour manger ; que malgré cette maxime raisonnable & chrétienne, leur appétit glouton ne vouloit rien perdre, elles avoient trouvé le secret de le laisser faire, sans tremper dans sa gloutonnerie; & c'étoit par le moyen de ces apparences de dédain pour les viandes, c'étoit par l'indolence avec laquelle elles y touchoient, qu'elles se persuadoient être sobres, en se conversant le plaisir de ne pas l'être; c'étoit à la faveur de cette singerie, que leur dévotion laissoit innocemment le champ libre à l'intempérance.

IL faut avouër, que le diable eſt bien fin; mais auſſi, que nous ſommes bien ſots.

LE deſſert fût à l'avenant du repas; confitures ſèches & liquides, & ſur le tout de petites liqueurs, pour aider à faire la digeſtion, & pour ravigoter ce goût ſi mortifié.

APRES quoi, Mademoiſelle Haberd l'aînée diſoit à la cadette : Allons, ma ſœur, remercions Dieu. Cela eſt bien juſte, répondoit l'autre avec une plénitude de reconnoiſſance, qu'alors elle auroit aſſurément eu tort de d'iſputer à Dieu.

CELA eſt bien juſte, diſoit-elle donc, & puis les deux ſœurs ſe levant de leurs ſiéges avec un recueillement, qui étoit de la meilleure foi du monde, & qu'elles croyoint auſſi méritoire que légitime; elles joignoient poſément les mains, pour faire une priere commune, où elles ſe répondoient par verſets, l'une à l'autre, avec des tons, que le ſentiment de leur bien-être, rendoit extrémement pathétiques.

ENSUITE on ôtoit le convert; elles ſe laiſſoient aller dans un fauteuil, dont la moleſſe & la profondeur, invitoient au repos; & là on s'entretenoit de quelques réflexions qu'on avoit faites d'après de ſaintes lectures, ou bien d'un ſermon du jour, ou de la veille, dont elles trouvoient le ſujet admirablement convenable, pour Monſieur, ou pour Madame une telle.

CE Sermon-là n'étoit fait que pour eux; l'avarice, l'amour du monde, l'orgueil & d'autres imperfections y avoient si bien été *débatues*.

MAIS, disoit une, comment peut-on assister à la sainte parole de Dieu, & n'en pas revenir avec le dessein de se corriger? Ma sœur, comprenez-vous quelque chose à cela?

MADAME une telle, qui pendant le Carême est venue assiduement au Sermon, comment l'entend-elle? Car je lui vois toujours le même air de coquetterie: & à propos de coquetterie; mon Dieu! que je fus scandalisée l'autre jour de la maniere indécente, dont Mademoiselle ** étoit vêtue. Peut-on venir à l'Eglise en cet état-là? Je vous dirai, qu'elle me donna une distraction, dont je demande pardon à Dieu, & qui m'empêcha de dire mes prieres. En vérité, cela est effroyable.

VOUS avez raison, ma sœur, répondoit l'autre; mais quand je vois de pareilles choses, je baisse les yeux; & la colere que j'en ai, fait que je refuse de les voir, & que je loue Dieu de la grace qu'il m'a faite de m'avoir du moins préservée de ces péchez-là, en le priant de tout mon cœur, de vouloir bien éclairer de sa grace les personnes qui les commettent.

Vous me direz, comment avez-vous sû ces entretiens, où le prochain essuyoit la digestion de ces Dames?

C'etoit en ôtant la table, en rangeant dans la chambre, où elles étoient.

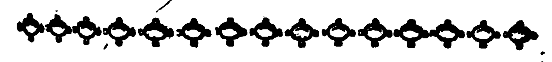
Mademoiselle Haberd la cadette, après que j'eus desservi, m'appella, comme je m'en allois dîner, & me parlant assez bas, à cause d'un leger assoupissement, qui qui commençoit à clore les yeux de sa sœur, me dit ce que vous verrez dans la deuxième Partie de cette Histoire.

Fin de la Primière Partie.



LE PAYSAN PARVENU, OU LES MEMOIRES DE M. ***.

SECONDE PARTIE.



J'AI dit dans la première partie de ma vie, que Mademoiselle Haberd la cadette m'appella pendant que sa Sœur s'endormoit.

MON fils, me dit-elle, nous vous retenons; j'y ai fait consentir ma sœur, & je lui ai répondu de votre sagesse: car je crois que votre physionomie & vos discours ne m'ont point trompée; ils m'ont donné de l'amitié pour vous & j'espere que vous la mériterez. Vous serez avec Catherine, qui est une bonne & vertueuse fille, & qui m'a paru aussi vous voir de bon œil; elle vous dira de quoi nous sommes convenus pour vous; je pense que vous aurez lieu d'être content, & peut être dans les suites, le serez-vous encore davantage: c'est moi qui vous en assure. Allez, mon fils, allez

dîner, soyez toujours aussi honnête garçon que vous le paroissez; comptez que je vous estime, & que je n'oblierai point avec quel bon cœur vous m'avez secourue ce matin dans ma foiblesse.

Il y a des choses dont on ne peut rendre ni l'esprit ni la manière; & je ne saurois donner une idée bien complette, ni de tout ce que signifioit le discours de Mademoiselle Haberd, ni de l'air dont elle me le tint. Ce qui est de sûr, c'est que son visage, ses yeux, son ton disoient encore plus que ses paroles, ou du moins ajoûtoient beaucoup au sens naturel de ses termes; & je crus y remarquer une bonté, une douceur affectueuse, une prèvenance pour moi, qui auroient pû n'y pas être, & qui me surprirent en me rendant curieux de ce qu'elles vouloient dire.

Mais en attendant, je la remerciai presque dans le même goût, & lui répondis avec une abondance de cœur, qui auroit mérité correction, si mes remarques n'avoient pas été justes; & apparemment qu'elles l'étoient, puisque ma façon de répondre ne déplut point. Vous verrez dans les suites où cela nous conduira.

Je faisois ma révérence à Mademoiselle Haberd pour descendre dans la cuisine, quand un Ecclésiastique entra dans la chambre.

C'ETOIT

C'ETOIT le Directeur ordinaire de ces Dames; je dis ordinaire, parcequ'elles étoient amies de plusieurs autres Ecclésiastiques qui leur rendoient visite, & avec qui, par surcroît, elles s'entretenoient aussi des affaires de leur conscience.

POUR celui-ci, il en avoit la direction en chef; c'étoit l'arbitre de leur conduite.

ENCORE une fois, que tout ce que je dis-là, ne scandalise personne, & n'induise pas à penser que je raille indistinctement l'usage où l'on est de donner sa conscience à gouverner à ce qu'on appelle des Directeurs, & de les consulter sur toutes ses actions.

CET usage est sans doute louable & saint en lui-même, c'est bien fait de le suivre, quand on le suit comme il faut, & ce n'est pas de cela dont je badine; mais il y a des minuties dont les Directeurs ne devroient pas se mêler aussi sérieusement qu'ils le font, & je ris de ceux qui portent leur direction jusques-là.

CE Directeur-ci étoit un assez petit homme, mais bien fait dans sa taille un peu ronde; il avoit le teint frais, d'une fraîcheur reposée; l'œil vif, mais de cette vivacité qui n'a rien d'étourdi ni d'ardent.

N'AVEZ-VOUS jamais vû de ces visages qui annocent dans ceux qui les ont, je ne

sai quoi d'accommodant, d'indulgent, & de consolant pour les autres, & qui sont comme les garants d'une ame remplie de douceur & de charité?

C'ÉTOIT-là positivement la mine de nôtre Directeur.

DU reste, imaginez-vous de courts cheveux, dont l'un ne passe pas l'autre, qui siéent on ne peut pas mieux, & qui se relevent en demi-boucles autour des joues par un tour qu'ils prennent naturellement, & qui ne doit rien au soin de celui qui les porte: joignez à cela des lévres assez vermeilles, avec de belles dents, qui ne sont belles & blanches à leur tour, que parcequ'elles se trouvent heureusement ainsi, sans qu'on y tâche.

TELS étoient les agrémens, soit dit innocens, de cet Ecclésiastique, qui dans ses habits n'avoit pas oublié, que la Religion même veut qu'on observe sur soi une proprété modeste, afin de ne choquer les yeux de personne; il excedoit seulement un peu cette proprété de devoir, mais il est difficile d'en trouver le point bien juste, de sorte que notre Ecclésiastique, contre son intention sans doute, avoit été jusqu'à l'ajustement.

MADEMOISELLE Haberd l'aînée, qui s'étoit assoupie, devina plus son arrivée

qu'elle ne l'entendit ; car il ne fit pas grand bruit en entrant ; mais une dévote en pareil cas a l'ouïe bien subtile.

CELLE-ci se réveilla sur le champ, en soûriant de la bonne fortune qui lui venoit en dormant ; j'entends une bonne fortune toute spirituelle.

CET Ecclésiastique, pour qui j'étois un visage nouveau, me regarda avec assez d'attention.

EST-ce-là votre domestique, Mesdames, leur dit-il? Oui, Monsieur ; c'est un garçon que nous avons d'aujourd'hui, répondit l'aînée, & c'est un service qu'il a rendu à ma sœur qui en est cause.

L'A-dessus elle se mit à lui conter ce qui m'étoit arrivé avec sa cadette : & moi ; je jugeai à propos de sortir pendant l'Histoire.

QUAND je fus au milieu de l'escalier, songeant aux regards que ce Directeur avoit jettés sur moi, il me prit envie de savoir ce qu'il en diroit. Catherine m'attendoit pourtant dans sa cuisine ; mais n'importe, je remontai doucement l'escalier. J'avois fermé la porte de la chambre, & j'en approchai mon oreille le plus près qu'il me fût possible.

MON avanture avec Mademoiselle Haberd la cadette fût bientôt racontée ; de tems en tems je regardois à travers la serrure, & de la manière dont le Directeur

étoit placé, je voyois son visage en plein, aussi-bien que celui de la sœur cadette.

JE remarquai qu'il écoutoit le recit qu'on lui faisoit, d'un maintien froid, pensif, & tirant sur l'austère.

CE n'étoit plus cette physionomie si douce, si indulgente qu'il avoit quand il étoit entré dans la chambre; il ne faisoit pas encore la mine, mais je devinois qu'il alloit la faire, & que mon avanture alloit devenir un cas de conscience.

QUAND il eût tout entendu, il baissa les yeux en homme qui va porter un jugement de conséquence, & donner le résultat d'une réflexion profonde.

ET puis: Vous avez été bien vîte, Mesdames, dit-il, en les regardant toutes deux avec des yeux qui rendoient le cas grave & important, & qui disposoient mes Maîtresses à le voir prèsque traiter de crime.

A ces premiers mots qui ne me surprirent point, car je ne m'attendois pas à mieux, la sœur cadette rougit, prit un air embarassé, mais à travers lequel on voyoit du mécontentement.

VOUS avez été bien vîte, reprit-il encore une fois. Eh! quel mal peut-il y avoir là-dedans, reprit cette cadette, d'un ton à demi timide & revolté, si c'est un honnête garçon, comme il y a lieu de le penser? Il

a besoin de condition, je le trouve en chemin, il me rend un service, il me reconduit-ici, il nous manque un domestique, & nous le prenons : quelle offense peut-il y avoir là contre Dieu? J'ai crû faire au contraire une action de charité & de reconnoissance.

Nous le savons bien, ma sœur, répondit l'aînée ; mais n'importe, puisque Monsieur qui est plus éclairé que nous, n'approuve pas ce que nous avons fait, il faut se rendre. A vous dire la vérité, tantôt, quand vous m'avez parlé de garder ce jeune homme, il me semble que j'y ai senti quelque répugnance; j'ai eu un pressentiment que ce ne seroit pas l'avis de Monsieur ; & Dieu sait que j'ai remis le tout à sa décision.

Ce discours ne persuadoit pas la cadette, qui n'y répondoit que par des mines qui disoient toujours, je n'y vois point de mal.

Le Directeur avoit laissé parler l'ainée sans l'interrompre, & sembloit même un peu piqué de l'obstination de l'autre.

Prenant pourtant un air tranquille & benin : ma chere Demoiselle, écoutez moi, dit-il à cette cadette ; vous savez avec quelle affection particuliere je vous donne mes conseils à toutes deux.

Ces derniers paroles, à toutes deux, furent partagées, de façon que la cadette

en avoit pour le moins les trois quarts & demi pour elle, & ce ne fût même que par réflexion subite, qu'il en donna le reste à l'aînée; car dans son premier mouvement, l'Homme saint n'avoit point du tout songé à elle.

VRAIMENT, dit l'aînée, qui sentit cette inégalité de partage, & l'oubli qu'on avoit d'abord fait d'elle, Vraiment, Monsieur, nous savons bien que vous nous considerez toutes deux l'une autant que l'autre, & que votre piété n'admet point de préférence, comme cela est juste.

LE ton de ce discours fût un peu aigre, quoique prononcé en riant, de peur qu'on n'y vît de la jalousie.

HELAS! ma sœur, reprit la cadette un peu vivement; je ne l'entends pas autrement non plus, & quand même Monsieur seroit plus attâché à vous, qu'à moi, je n'y trouverois rien à redire; il vous rendroit justice, il connoît le fond de votre ame, & les graces que Dieu vous fait, & vous êtes assûrément bien plus digne de son attention que moi.

MES cheres sœurs, leur répondit là-dessus cet Ecclésiastique, qui voyoit que ce petit débat venoit par sa faute, ne vous troublez point; vous m'êtes égales devant Dieu, parceque vous l'aimez également

toutes deux, & si mes soins avoient à se fixer plus sur l'une que sur l'autre, ce seroit en faveur de celle que je verrois marcher le plus lentement dans la voye de son salut; sa foiblesse m'y attâcheroit davantage, parcequ'elle auroit plus besoin de secours; mais, graces au Ciel, vous marchez toutes deux du même pas, aucune de vous ne reste en arrière; & ce n'est pas de cela dont il s'agit. Nous parlons du jeune homme que vous avez retenu (cette jeunesse lui tenoit au cœur) vous n'y voyez point de mal, j'en suis persuadé; mais daignez m'entendre.

LA il fit une petite pose comme pour se recueillir.

ET puis continuant; Dieu par sa bonté, ajoûta-t-il, permet souvent que ceux qui nous conduisent ayent des lumieres qu'il nous refuse, & c'est afin de nous montrer qu'il ne faut pas nous en croire, & que nous nous égarerions si nous n'étions pas dociles.

DE quelle conséquence est-il, me direz-vous, d'avoir retenu ce garçon qui paroît sage? D'une tres serieuse conséquence.

PREMIEREMENT, c'est avoir agi contre la prudence humaine; car enfin, vous ne le connoissez que de l'avoir rencontré dans la rue. Sa physionomie vous paroît bonne, & je le veux; chacun a ses yeux là-dessus, & les miens ne lui sont pas tout-à-fait aussi

favorables ; mais je vous paſſe cet article. Eh bien, depuis quand ſur la ſeule phyſionomie fie-t-on ſon bien & ſa vie à des inconnus? Quand je dis ſon bien & ſa vie, je n'exagère pas à votre égard. Vous n'êtes que trois filles toutes ſeules dans une maiſon; que ne riſquez vous pas, ſi cette phyſionomie vous trompe, ſi vous avez affaire à un avanturier, comme cela peut arriver? Qui vous a répondu de ſes mœurs, de ſa religion, de ſon caractère? Un fripon ne peut-il pas avoir la mine d'un honnête homme? A Dieu ne plaiſe que je le ſoupçonne d'être un fripon; la charité veut qu'on penſe à ſon avantage; mais la charité ne doit pas aller juſqu'à l'imprudence, & c'en eſt une que de s'y fier comme vous faites. Ah! ma ſœur, que ce que Monſieur dit eſt ſenſé! s'écria l'aînée à cet endroit. Effectivement ce garçon a d'abord quelque choſe qui previent; mais Monſieur a raiſon pourtant, à preſent que j'y ſonge, il a un je ne ſai quoi dans le regard qui a penſé m'arrêter, moi qui vous parle.

Encore un mot, ajoûta l'Ecclésiaſtique en l'interrompant: Vous approuvez ce que j'ai dit; & ce n'eſt pourtant rien en comparaiſon de ce que j'ai à vous dire.

Ce garçon eſt dans la premiere jeuneſſe, il a l'air hardi & diſſipé, vous n'êtes pas

encore dans un âge à l'abri de la censure; ne craignez-vous point les mauvaises pensées qui peuvent venir là-dessus à ceux qui le verront chez vous ? Ne savez-vous pas que les hommes se scandalisent aisément, & que c'est un malheur terrible que d'induire son prochain au moindre scandale? Ce n'est point moi qui vous le dit, c'est l'Evangile. D'ailleurs, mes cheres sœurs; car il faut tout dire, nous-mêmes ne sommes-nous pas foibles? Que faisons-nous dans la vie, que combattre incessamment contre nous, que tomber, que nous relever? Je dis dans les moindres petites choses; & cela ne doit-il pas nous faire trembler? Ah! croyez-moi, n'allons point dans l'affaire de notre salut, chercher de nouvelles difficultes à vaincre! Ne nous exposons point à de nouveaux sujets de foiblesse! Cet homme-ci est trop jeune; vous vivriez avec lui, vous le verriez prèsque à tout moment; la racine du péché est toujours en nous, & je me défie déjà (je suis obligé de vous le dire en conscience,) je me défie déjà, de la bonne opinion que vous avez de lui, de cette affection obstinée que vous avez déjà prise pour lui; elle est innocente, le sera-t-elle toujours? Encore une fois, je m'en défie. J'ai vû Mademoiselle Haberd, ajoûta-t-il, en regardant la sœur cadette, n'être pas

contente des ſentimens qui j'ai d'abord marqués là-deſſus; d'où vient cet entêtement dans ſon ſens, cet éloignement pour mes idées, elle que je n'ai jamais vu réſiſter un inſtant aux conſeils, que ma conſcience m'a diĉtés pour la ſûreté de la ſienne? Je n'aime point cette diſpoſition d'eſprit-là, elle m'eſt ſuſpeĉte; on diroit que c'eſt un piége que le démon lui tend; & dans cette occurrence, je ſuis obligé de vous exhorter à renvoyer ce jeune homme, dont la mine, au ſurplus ne me revient point autant qu'à vous; & je me charge de vous donner un domeſtique de ma main: c'eſt un peu d'embarras pour moi, mais Dieu m'inſpire de le prendre, & je vous conjure, en ſon nom, de vous laiſſer conduire: Me le promettez-vous?

POUR moi, Monſieur, dit l'aînée avec une entier abandon à ſes volontés, je vous réponds que vous étes le maître, & vous verrez quelle eſt ma ſoûmiſſion; car dès cet inſtant, je m'engage à n'éxiger aucun ſervice du jeune homme en queſtion, & je ne doute pas que ma ſœur ne m'imte.

EN verité, reprit la cadette avec un viſage prèſqu'allumé de colère, je ne ſai comment prendre tout ce que j'entends. Voilà déjà ma ſœur liguée contre moi: la voilà charmée du tort imaginaire qu'on me don-

ne, & ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'elle eſt de cette façon là à mon égard, puiſqu'il faut le dire, & que la maniere dont on me parle m'y force; elle ne doute pas, dit-elle, que je ne me conforme à ſa conduite: Eh! je n'ai jamais fait autre choſe depuis que nous vivons enſemble; il a toujours fallu plier ſous elle pour avoir la paix. Dieu ſait, ſans reproche, combien de fois je lui ai ſacrifié ma volonté, qui n'avoit pourtant point d'autre défaut que de n'être pas la ſienne; & franchement, je commence à me laſſer de cette ſujétion que je ne lui dois point. Oui, ma ſœur, vous ferez, de ce que je vous dis, l'uſage qu'il vous plaira; mais vous avez l'humeur haute, & c'eſt de cette humeur-là dont il ſeroit à propos que Monſieur s'allarmât pour vous, & non pas de l'action que j'ai faite, en amenant ici un pauvre garçon, à qui j'ai peut-être obligation de la vie, & qu'on veut que j'en récompenſe en le chaſſant, après que nous lui avons toutes deux donné parole de le garder. Monſieur m'objecte qu'il n'a point de répondant; mais ce jeune homme m'a dit qu'il en trouveroit, ſi nous en voulions; ainſi cette objection tombe. Quant à moi à qui il a rendu un ſi grand ſervice, je ne lui dirai point de s'en aller, ma ſœur, je ne ſaurois.

Eh bien ma sœur, reprit l'aînée, je me charge, si vous me le permettez, de le congédier pour vous, sans que vous vous en mêliez, avec promesse de ma part, de réparer mes hauteurs passées, par une condescendance entière pour vos avis, quoique vous ne soyez que ma cadette; si vous aviez eû la charité de m'avertir de mes défauts, je m'en serois peut être corrigée avec l'aide de Dieu, & des prières de Monsieur, qui ne m'a pourtant jamais reprise de cette hauteur dont vous parlez; mais comme vous avez plus d'esprit qu'une autre, plus de pénétration, vous ne sauriez vous être trompée, & je suis bien heureuse que vous apperceviez en moi ce qui est échappé à la prudence de Monsieur même.

Je ne suis pas venu ici, dit alors l'Ecclésiastique, en se levant d'un air dépité, pour sêmer la zizanie entre vous, Mademoiselle; & dès que je laisse subsister les défauts de Mademoiselle votre sœur, que je ne suis pas assés eclairé pour les voir; que d'ailleurs mes avis sur votre conduite ne vous paroissent pas justes, je conclus que je vous suis inutile, & qu'il faut que je me retire.

Comment! Monsieur, vous retirer? s'écria l'aînée: Ah! Monsieur, mon salut m'est encore plus cher que ma sœur, je sens bien qu'il n'y a qu'avec un aussi saint hom-

me que vous, que je le puis faire. Vous retirer? Mon Dieu! Non, Monsieur, c'est d'avec ma sœur qu'il faut que je me retire. Nous pouvons vivre séparément l'une de l'autre, elle n'a que faire de moi, ni moi d'elle; qu'elle reste, je lui cede cette maison-ci, & je vais de ce pas m'en chercher une autre, où j'espère de votre piété, que vous voudrez bien me continuer les visites que vous nous rendiez ici; Eh! Juste Ciel! où en sommes nous?

L'Ecclesiastique ne répondit rien à ce dévot & même tendre emportement, qu'on marquoit en sa faveur. Ne conserver que l'aînée, c'étoit perdre beaucoup. Il me sembla qu'il étoit extrêmement embarrassé, & comme la scène menaçoit de devenir bruyante, par les larmes que l'aînée commençoit à répandre, & par les éclats de voix dont elle remplissoit la chambre, je quittai mon poste, & descendis vîte dans la cuisine, où il y avoit près d'un quart d'heure que Catherine m'attendoit pour dîner.

Je n'ai que faire, je pense, d'expliquer pourquoi le Directeur s'obstinoit sans quartier pour ma sortie, il leur avoit dit dans son Sermon, qu'il étoit indécent que je demeurasse avec elles; mais je crois qu'il auroit passé là-dessus; qu'il n'y auroit pas même songé, sans un autre motif que voici;

c'eſt qu'il voyoit la ſœur cadette obſtinée à me garder, cela pouvoit ſignifier qu'elle avoit du goût pour moi, ce goût pour moi auroit pû la dégoûter d'être dévote, & puis d'être ſoûmiſe, & adieu l'autorité du Directeur: & on aime à gouverner les gens, il y a bien de la douceur à les voir obéiſſans & attachés, à être leur Roi, pour ainſi dire, & un Roi ſouvent d'autant plus chéri, qu'il eſt inflexible & rigoureux.

APRES cela, j'étois un gros garçon de bonne mine, & peut-être ſavoit-il que Mademoiſelle Haberd n'avoit point d'antipathie pour les beaux garçons; car enfin, un Directeur ſait bien des choſes: Retournons à notre cuiſine.

VOUS avez été bien long-tems à venir, me dit Catherine qui m'y attendoit en filant, & en faiſant chauffer notre potage: de quoi parliez-vous donc tous ſi haut dans la chambre? J'ai entendu quelqu'un qui crioit comme un Aigle? Hé! tenez, écoutez le beau tintamarre qu'elles font encore? Eſt-ce que nos Demoiſelles ſe querellent?

MA foi, Madame Catherine, je n'en ſai rien, lui dis-je; mais elles ne peuvent pas ſe quereller, car ce ſeroit offenſer Dieu, & elles ne ſont pas capables de cela.

OH! que ſi, reprit-elle; ce ſont les meilleures filles du monde; cela vit comme des Saintes; mais c'eſt juſtement à cauſe de leur

ſainteté, qu'elles ſont mutines entre elles deux; cela fait qu'il ne ſe paſſe pas de jour, qu'elles ne ſe chamaillent ſur le bien, ſur le mal, à cauſe de l'amour de Dieu qui les rend ſcrupuleuſes; & quelquefois j'en ai ma part auſſi moi; mais je me moque de cela; je vous les rembarre qu'il n'y manque rien; je hauſſe le coude & puis je m'en vais, & Dieu par deſſus tout: allons, mangeons, ce ſera autant de fait.

Ce que le Directeur avoit dit de moi, ne m'avoit pas ôté l'appétit: En arrive ce qui pourra; diſois-je en moi-même, mettons toujours ce dîné à l'abri de naufrage.

La-deſſus, je doublois les morceaux, & j'entamois la cuiſſe d'un excellent lapreau, quand le bruit d'enhaut redoubla juſqu'à dégénerer en charivari.

A qui diantre en ont-elles donc? dit Catherine la bouche pleine. On diroit qu'elles s'égorgent.

Le bruit continua. Il faut que j'y monte, dit-elle, je gage que c'eſt quelque cas de conſcience, qui leur tourne la cervelle Bon! lui dis-je, un cas de conſcience: eſt-ce-qu'il n'y a pas un Caſuiſte avec elles? Il peut bien mettre le hola; il doit ſavoir la Bible, & l'Evangile par cœur. Hé! oui me dit-elle en ſe levant, mais cette Bible & cet Evangile ne répondent pas à toutes les

fantaisies musquées des gens, & nos bonnes Maîtresses en ont je ne sai combien de celles-là ; attendez-moi en mangeant, je vais voir ce que c'est, & elle monta.

Pour moi je suivis ses ordres à la lettre, & je continuai de dîner comme elle me l'avoit recommandé, d'autant plus que j'étois bien aise, comme je l'ai déjà dit, de me munir toujours d'un bon repas, dans l'incertitude où j'étois de ce qui pourroit m'arriver de tout ce tapage.

Cependant Catherine ne revenoit point, & j'avois achevé de dîner, jentendois quelquefois sa voix primer sur celles des autres ; elle étoit reconnoissable par un ton brusque & décisif; le bruit continuoit & même augmentoit.

Je regardois mon paquet que j'avois apporté le même jour dans cette maison, & qui étoit resté dans un coin de la cuisine : j'ai bien la mine de te reporter, disois-je en moi-même, & j'ai bien peur que ceci n'arrête tout court les bons gages qu'on m'a promis, & qui courent de ce matin.

Cetoit-là les pensées dont je m'entretenois, quand il me sembla que le tintamarre baissoit.

Un moment après, la porte de la chambre s'ouvrit, & quelqu'un descendit l'escalier. Je me mis à l'entrée de la cuisine

pour

pour voir qui sortoit : c'étoit notre Directeur.

Il avoit l'air d'un homme dont l'ame est en peine ; il descendoit d'un pas mal assuré.

Je voulus repousser la porte de la cuisine, pour m'épargner le coup de chapeau qu'il auroit fallu lui donner, en me montrant, mais je n'y gagnai rien, car il la rouvrit, & entra.

Mon garçon, me dit-il, en rappellant à lui toutes les ressources de son art, je veux dire de ces tons dévots & pathétiques, qui font sentir que c'est un homme de bien qui vous parle.

Mon garçon, vous êtes ici la cause d'un grand trouble. Moi ! Monsieur, lui répondis-je. Hé ! je ne dis mot ; je n'ai pas prononcé quatre paroles là-haut, depuis que je suis dans la maison.

N'importe, mon enfant, repartit-il, je ne vous dis pas que ce soit vous qui fassiez le trouble, mais c'est vous qui en êtes le sujet, & Dieu ne vous demande pas ici, puisque vous en bannissez la paix, sans y contribuer que de votre présence.

Une de ces Demoiselles vous souffre volontiers, mais l'autre ne veut point de vous : ainsi vous metrez la division entre elles, & ces filles pieuses, qui, avant que vous fussiez ici, ne disputoient que de dou-

ceur, de complaisance, & d'humilité l'une avec l'autre, les voilà qui vont se séparer pour l'amour de vous; vous êtes la pierre de scandale pour elles; vous devez vous regarder comme l'instrument du Démon; c'est de vous dont il se sert pour les désunir, pour leur enlever la paix dans laquelle elles vivoient, en s'édifiant réciproquement. A mon égard, j'en ai le cœur saisi, & je vous déclare de la part de Dieu, qu'il vous arrivera quelque grand malheur, si vous ne prenez pas votre parti. Je suis bien aise de vous avoir rencontré en m'en allant; car si j'en juge par votre physionomie, vous êtes un garçon sage & de bonnes mœurs, & vous ne résisterez pas aux conseils que je vous donne pour votre bien, & pour celui de tout le monde ici.

Moi! Monsieur, un garçon de bonnes mœurs? lui dis-je, après l'avoir écouté d'un air distrait & peu touché de son exhortation. Vous dites que vous voyez à ma physionomie que je suis sage. Non, Monsieur, vous vous méprenez, vous ne songez pas à ce que vous dites; je vous soutiens que vous ne voyez point cela sur ma mine; au contraire, vous me trouvez l'air d'un fripon qui n'aura pas les mains engourdies pour emporter l'argent d'une maison; il ne faut pas se fier à moi, je pourrois fort bien

couper *la* gorge aux gens pour avoir leur bourse : Voi-là ce qui vous en semble.

Eh ! qui est ce qui vous dit cela, mon enfant ? me répondit-il en rougissant. Oh ! repris je, je parle d'après un habile homme qui m'a bien envisagé. Dieu lui inspire que je ne vaux rien. Vous faites le discret ; mais je sai bien votre pensée. Cet honnête homme a dit aussi ; que je suis trop jeune, & que, si ces Demoiselles me gardoient, cela feroit venir de mauvaises pensées aux voisins. Sans compter que le Diable est un éveillé qui pourroit bien tenter mes Maîtresses de moi ; car je suis un vaurien de bonne mine. N'est-ce pas Monsieur le Directeur? Je ne sai ce que cela signifie, me dit-il, en baissant les yeux.

Oh ! que si, lui répondis-je. Ne trouvez-vous pas encore que Mademoiselle Haberd la cadette m'affectionne déjà trop à cause du service que je lui ai rendu ? Il n'y a rien à craindre pour l'ainée ; elle est bien obéissante celle-là ; je pourrois rester s'il n'y avoit qu'elle ; ma mine ne la dérange point ; car elle veut bien qu'on me chasse ; mais cette cadette fait l'opiniatre, c'est mauvais signe, elle me voudroit trop de bien, & il faut qu'elle n'ait de l'amitié qu'envers son Directeur pour le salut de sa conscience, & pour le contentement de la vôtre. Prenez-

y garde pourtant ; car, à propos de conscience, sans la bonté de la votre, la paix de Dieu seroit encore ici, vous le savez bien, Monsieur le Directeur.

QU'EST ce que c'est donc que ce langage, dit-il alors? Tant y a, lui répondis-je, que Dieu ne veut pas qu'on cherche midi à quatorze-heures? Rêvez à cela: quand vous prêchiez ces Demoiselles, je n'étois pas loin de la Chaire. Pour ce qui est de moi, je n'y entends point finesse; je ne saurois gagner ma vie à gouverner les filles, je ne suis pas si aise, & je la gagne à faire le tracas des maisons; que chacun dans son mêtier aille aussi droit que moi. Il m'est avis que le vôtre est encore plus casuel que le mien, & je ne suis pas aussi friand de ma condition que vous l'êtes de la vôtre. Je ne ferai jamais donner congé à personne, de peur d'avoir le mien.

NOTRE homme à ce discours me tourna le dos, sans me répondre, & se retira.

IL y a de petites vérités contre lesquelles on n'est point en garde. Sa confusion ne lui donna pas le tems d'ajuster sa réplique, & le plus cour étoit de se sauver.

CEPENDANT Catherine ne revenoit point, & je fus bien encore un quart-d'heure à l'attendre; enfin, elle descendit, & je la vis entrer en levant les mains au

Ciel, & en s'écriant : Hé! mon bon Dieu! Qu'est-ce-que c'est que tout cela?

Quoi! lui dis-je, Madame Catherine, s'est on battu là haut? quelqu'un est il mort? C'est notre ménage qui se meurt, mon pauvre garçon, me dit-elle: le voilà qui s'en va.

He! qui est-ce-qui l'a tué, lui dis-je? Helas! reprit-elle, c'est le scrupule qui s'est mis après, par le moyen d'une prédication de Monsieur le Directeur. Il y a long-tems que j'ai dit que cet homme-là lanternoit trop après les consciences.

Mais encore, de quoi s'agit-il, lui dis-je? Que tout est chut, reprit-elle, & que nos Demoiselles ne peuvent plus gagner le Ciel ensemble; conclusion, que c'est une affaire faite; notre Demoiselle la cadette va louer une autre maison, & elle m'a dit que tu l'attendes, pour aller avec elle, & vous n'avez qu'à m'attendre tous deux; cette aînée est une pigrièche; moi, j'ai la tête près du bonnet, jamais les Prêtres n'ont pû me guèrir de cela, car je suis Picarde; cela vient du terroir, & comme deux têtes ne valent rien dans une maison, il faudra que j'aille porter la mienne avec la cadette qui n'en a point.

A peine Catherine achevoit-elle ce discours, que cette cadette parut.

Mon enfant, me dit-elle, en entrant,

ma sœur ne veut pas que vous restiez ici, mais moi je vous garde. Elle & l'Ecclesiastique qui sort, viennent de me dire là-dessus des choses qui m'y engagent, & vous profiterez de l'imprudence choquante avec laquelle on m'a parlé. C'est moi qui vous ai produit ici, je vous ai d'ailleurs obligation: ainsi vous me suivrez. Je vais de ce pas chercher un appartement: venez m'aider à marcher, car je ne suis pas encore trop forte.

ALLONS Mademoiselle, lui dis-je, il n'y a que vous qui étes maîtresse, ici, & vous serez contente de mon service assurément.

MADEMOISELLE, dit alors Catherine, nous ne nous quitterons pas non plus, entendez-vous? Je vous ferai ailleurs d'aussi bonnes fricassées qu'ici. Que notre aînée s'accommode, je commençois à en être bien lasse; ce n'est jamais fini avec elle, tantôt il y a trop de ci, tantôt il a trop de çà: pardi, allez, sans vous il y auroit longtems que j'aurois planté là sa cuisine; mais vous êtes douce, on est Chrétienne, & on prend patience, & puis je vous aime.

JE vous remercie de ce sentiment-là, dit Mademoiselle Haberd, & nous verrons comment nous ferons, quand j'aurai arrêté une maison. J'ai beaucoup de meubles ici,

je n'en puis sortir que dans deux ou trois jours, & nous aurons le tems de nous ajuster: Allons, Jacob, partons. C'étoit le nom que j'avois pris, & dont cette Demoiselle se souvint alors.

SA réponse, à ce qu'il me parut, déconcerta un peu Dame Catherine, & toute prompte qu'elle étoit ordinairement à la repartie, elle n'en trouva point alors, & demeura muette.

POUR moi, je vis tres bien que Mademoiselle Haberd n'avoit pas dessein qu'elle fût des nôtres; & à dire la vérité, il n'y avoit pas grande perte; car quoiqu'elle bredouillât plus de prières en un jour qu'il n'en eût fallu pour un mois, si elles avoient été conditionnées de l'attention nécessaire, ce devoit être ordinairement la plus revêche & la plus brutale créature dont on pût se servir. Quand elle vous disoit une douceur, c'étoit du ton dont les autres querellent.

MAIS laissons la bouder de la réponse que Mademoiselle Haberd lui avoit faite.

NOUS partimes elle & moi, elle me prit sous le bras, & de ma vie je n'ai aidé quelqu'un à marcher d'aussi bon cœur que je le fis alors. Le procédé de cette bonne Demoiselle m'avoit gagné. Y a-t-il rien de si doux que d'être sûr de l'amitié de quelqu'un, & j'étois sûr de la sienne, absolument sur:

& même cette amitié, dont je ne doutois pas, je ne saurois dire comment je la comprenois; mais dans mon esprit, je la faisois d'une espèce très flateuse; elle me touchoit plus que n'auroit dû faire une bienveillance ordinaire. Je lui trouvois des agrémens que cette dernière n'a pas, & j'en témoignois ma reconnoissance d'une manière assez particulière à mon tour; car il s'y mêloit quelque chose de caressant.

QUAND cette Demoiselle me regardoit, je prenois garde à moi, j'ajustois mes yeux; tous mes regards étoient prèsque autant de complimens, & cependant je n'aurois pû moi même rendre aucune raison de tout cela; car ce n'étoit que par instinct que j'en agissois ainsi, & l'instinct ne débrouille rien.

NOUS étions déjà à cinquante pas de la maison, & nous n'avions pas encore dit une parole; mais nous marchions de bon cœur. Je la soutenois avec joye, & le soutien lui faisoit plaisir: Voilà du moins ce que je sentois, & je ne me trompois pas.

PENDANT que nous avancions sans parler, ce qui venoit, je crois, de ne savoir par où commencer pour entamer la conversation, j'apperçus un écriteau qui annonçoit à peu près ce qu'il falloit d'appartemens à Mademoiselle Haberd, & je saisis ce pré-

texte pour rompre un silence, dont, suivant toute apparence, nous étions tous deux embarassés.

MADEMOISELLE lui dis-je, voulez-vous voir ce que c'est que cette maison-ci? Non, mon enfant, me répondit-elle, je serois trop voisine de ma sœur; allons plus loin, voyons dans un autre quartier.

EH! mon Dieu, repris-je, Mademoiselle: Comment est-ce donc que cette sœur a fait pour se brouiller avec vous, vous qui êtes si douce, car on vous aimeroit quand on seroit un Turc? Moi, par exemple, qui ne vous ai vue que d'aujourd'hui, je n'ai jamais eû le cœur si content.

TOUT de bon, Jacob, me dit-elle! Oh! pardi, Mademoiselle, lui dis-je, cela est aisé à connoître, il n'y a qu'à me voir. Tant mieux, me dit-elle, & tu fais bien; car tu m'as plus d'obligation que tu ne penses.

Tant mieux aussi, lui dis-je; car il n'y a rien qui fasse tant de plaisir, que d'avoir obligation aux personnes qui vous ont gagné l'ame.

EH bien, me dit-elle, apprens, Jacob, que je ne me sépare d'avec ma sœur qu'à cause de toi. Je te le répète encore; tu m'as secouru tantôt avec tant d'empressement, que j'en ai été sérieusement touchée.

QUEL bonheur pour moi! repris-je,

avec un geste qui me fit un peu serrer le bras que je lui tenois. Dieu soit loué d'avoir adressé mon chemin sur le Pont-Neuf! Pour ce qui est du secours que je vous ai donné, il n'y a pas tant à se récrier, Mademoiselle; car qui est-ce-qui pourroit voir une personne comme vous se trouver mal, sans en être en peine? J'en ai été tout en frayeur. Tenez, ma Maîtresse, je vous demande pardon de mes paroles; mais il y a des gens qui ont une mine qui rend tous les paissans leurs bons amis, & de ces mines-là, votre mere, de sa grace, vous en a donné une.

Tu t'expliques plaisamment, me dit-elle; mais si naïvement que tu plais. Dis-moi, Jacob, que font tes parens à la campagne? Helas! Mademoiselle, lui dis-je, ils ne sont pas riches; mais pour honorables, oh! c'est la crême de notre Paroisse; il n'y a pas à dire non. Pour ce qui est de la Profession. Mon pere est le Vigneron & le Fermier du Seigneur de notre Village. Mais je dis mal, je ne sai plus ce qu'il est, il n'y a plus ni vignes ni ferme; car notre Seigneur est mort, & c'est de son logis de Paris que je sors. Pour ce qui est de mes autres parens; ce n'est pas du fretin non plus, on les appelle Monsieur & Madame. Hors une tante que j'ai, qui ne s'appelle

que Mademoiselle, faute d'avoir été mariée au Chirurgien de notre Pays, qui ne pût achever la nôce à cause qu'il mourut; & par dépit de cette mort, ma tante s'est mise à être Maîtresse d'Ecole de notre Village; on la salue, il faut voir! Outre cela, j'ai deux oncles, dont l'un est Curé, qui a toujours de bon vin chez lui, & l'autre a pensé l'être plus de trois fois; mais il va toujours son train de Vicaire en attendant mieux. Le Tabellion de chez nous est aussi notre cousin pour le moins, & même on dit par le pays, que nous avons eu une grand-mere qui étoit la fille d'un Gentilhomme: il est vrai, pour ne pas mentir, que c'étoit du côté gauche; mais le côté droit n'en est pas loin; on arrive en ce monde du côté qu'on peut, & c'est toujours de la Noblesse à gauche. Au reste, ce sont tous de braves gens; & voilà au juste tout le compte de la parenté, sinon que j'oublie un petit marmot de cousin qui ne sait encore rien que d'être au maillot.

Eh bien, reprit Mademoiselle Haberd, on peut appeller cela une bonne famille de campagne, & il y a bien des gens qui font figure dans le monde, & qui n'ont pas une si honnête origine. Nous autres, par exemple, nous en avons une comme la vôtre, & je ne m'en tiens pas déshonorée. Notre

pere étoit le fils d'un gros fermier dans la Beauce, qui lui laissa dequoi faire un grand négoce, & nous sommes restées ma sœur & moi fort à notre aise.

CELA se connoît fort bien, lui dis-je, au bon ménage que vous tenez, Mademoiselle, & j'en suis ravi pour l'amour de vous qui mériteriez d'avoir toutes les métairies de la Ville & Fauxbourgs de Paris ; mais cela me fait songer que c'est grand dommage que vous ne laissiez personne de votre race ; il y a tant de mauvaise graine dans le monde, que c'est pécher de n'en pas porter de bonne quand on le peut, l'une raccommode l'autre, & les galants ne vous auroient non plus manqué que l'eau à la rivière.

PEUT-être bien, me dit-elle en riant ; mais il n'est plus tems ; ils me manqueroient aujourd'hui, mon pauvre Jacob.

ILS vous manqueroient ? m'écriai-je. Oh ! que nenni, Mademoiselle ; il faudroit donc pour cet effet que vous missiez un crêpe sur votre visage ? car tant qu'on le verra c'est du miel qui fera venir les mouches. Jerni de ma vie, qui est-ce qui ne voudroit pas marier sa mine avec la vôtre, quand même ce ne seroit pas pardevant Notaire ? Si j'étois aussi-bien le fils d'un pere qui eût été l'enfant d'un gros fermier de la

Beauce, & qui eût pu faire le négoce: Ah pardi! nous verrions un peu, si ce minois-là passeroit son chemin sans avoir affaire à moi.

MADEMOISELLE Haberd ne répondoit à mes discours, qu'en riant prèsque de toute sa force, & c'étoit d'un rire qui venoit moins de mes plaisanteries, que des éloges qu'elles contenoient. On voyoit que son cœur savoit bon gré au mien de ses dispositions.

PLUS elle rioit, plus je poursuivois. Petit-à-petit, mes discours augmentoient de force; d'obligeans, il étoient déja devenus flateurs, & puis quelque chose de plus vif encore, & puis ils approchoient du tendre; & puis ma foi, c'étoit de l'amour, au mot près que je n'avanturois point, parce que je le trouvois trop gros à prononcer; mais je lui en donnois bien la valeur, & de reste.

ELLE ne faisoit pas semblant d'y prendre garde, & laissoit tout passer, sous prétexte du plaisir innocent qu'elle prenoit à ma naïveté.

JE profitai fort bien de son hypocrite façon de m'entendre. J'ouvris alors les yeux sur ma bonne fortune, & je conclus sur le champ, qu'il falloit qu'elle eût du penchant pour moi, puisqu'elle n'arrêtoit pas des discours aussi tendres que les miens.

RIEN ne rend si aimable que de se croire aimé ; & comme j'étois naturellement vif, que d'ailleurs ma vivacité m'emportoit ; & que j'ignorois l'art des détours ; qu'enfin, je ne mettois pas d'autre frein à mes pensées, qu'un peu de retenue mal-adroite, que l'impunité diminuoit à tout moment, je laissois échaper des tendresses étonnantes, & cela avec un courage, avec une ardeur qui persuadoit du moins que je disois vrai, & ce vrai-là plait toujours, même de la part de ceux qu'on n'aime point.

NOTRE conversation nous intéressa tant tous deux ; que nous en avions oublié la maison qu'elle vouloit louer.

A la fin pourtant, l'embarras que nous trouvâmes dans une rue, nous força de nous interrompre, & je remarquai que Mademoiselle Haberd avoit les yeux bien plus gais qu'à l'ordinaire.

PENDANT cet embarras de rue ; elle vit à son tour un écriteau. J'aime assez ce quartier-ci, me dit-elle, (c'étoit du côté de Saint Gervais) voici une maison à louer ; allons voir ce que c'est. Nous y entrâmes effectivement, & nous demandâmes à voir l'appartement qui étoit à louer.

LA Propriétaire de cette maison y avoit son logement, elle vint à nous.

C'ETOIT la veuve d'un Procureur qui

lui avoit laissé assez abondamment de quoi vivre, & qui vivoit à proportion de son bien. Femme avenante au reste, à peu près de l'âge de Mademoiselle Haberd, aussi fraîche, & plus grasse qu'elle; un peu commère par le babil, mais commère d'un bon esprit, qui vous prenoit d'abord en amitié; qui vous ouvroit son cœur, vous contoit ses affaires, vous demandoit les vôtres, & puis revenoit aux siennes, & puis à vous: vous parloit de sa fille, car elle en avoit une; vous apprenoit qu'elle avoit dix-huit ans; vous racontoit les accidens de son bas âge; ses maladies; tomboit ensuite sur le chapitre de défunt son mari, en prenoit l'histoire du tems qu'il étoit garçon, & puis venoit à leurs amours, disoit ce qu'ils avoient duré, passoit de-là à leur mariage, ensuite au récit de la vie qu'ils avoient menée ensemble; c'étoit le meilleur homme du monde, tres appliqué à son Etude; aussi avoit-il gagné du bien par sa sagesse & par son œconomie, un peu jaloux de son naturel; & aussi, parce qu'il l'aimoit beaucoup, sujet à la gravelle; Dieu sait ce qu'il avoit souffert, les soins qu'elle avoit eus de lui: enfin, il étoit mort bien chrétiennement. Ce qui se disoit en s'essuyant les yeux qui en effet larmoyoient, à cause que la tristesse du récit le vouloit, & non pas à cause de

la chose même; car de-là, on alloit à un accident de ménage qui demandoit d'être dit en riant, & on rioit.

Pour faire ce portrait-là au reste, il ne m'en a couté que de me ressouvenir de tous les discours que nous tint cette bonne Veuve, qui, après que nous eûmes vû l'appartement en question, & en attendant que nous convinssions du prix sur lequel il y avoit dispute, nous fit entrer dans une chambre où étoit sa fille, nous fit asseoir amicalement, se mit devant nous, & là, nous accabla, si cela se peut dire, de ce déluge de confiance & de recits que je vous rapporte ici.

Son babil m'ennuya beaucoup moi, mais il n'empêcha pas que son caractère ne me plût, parce qu'on sentoit qu'elle ne la soit tant, que parcequ'elle avoit l'innocente foiblesse d'aimer à parler, & comme qui diroit, une bonté de cœur babillarde.

Elle nous offrit la collation, la fit venir quoique nous la refusassions, nous fit manger sans que nous en eussions envie, & nous dit qu'elle ne nous laisseroit pas sortir que nous ne fussions d'accord. Je dis nous; car on se rappellera que j'avois un habit uni & sans livrée que m'avoit fait faire la femme du Seigneur de notre Village; & dans cet équipage dont j'avois l'assortiment, avec la

physio-

phyſionomie que je portois, on pouvoit me prendre ou pour un garçon de boutique, ou pour un parent de Mademoiſelle *Haberd*. Et la manière ſimple, quoiqu'honnête dont elle étoit elle-même vêtue, permettoit qu'on me fit cet honneur-là, d'autant plus que dans la converſation, cette Demoiſelle ſe tournoit ſouvent de mon côté, d'un air amical & familier; & moi je m'y conformois, comme ſi elle m'avoit donné le mot.

POUR en agir ainſi, elle avoit ſes raiſons que je ne pénétrois pas encore, mais ſans m'en embaraſſer, je prenois toujours & j'étois charmé de ſon procédé.

LA ſéance dura bien deux bonnes heures, un peu par la faute de Mademoiſelle Haberd qui ne haïſſoit pas les entretiens diffus, & qui y perdoit ſon tems aſſez volontiers. Il faut bien ſe ſentir de ce qu'on eſt: toute femme a du caquet, ou s'amuſe avec plaiſir de celui des autres; l'amour du babil eſt un tribut qu'elle paye à ſon ſexe. Il y a pourtant des femmes ſilencieuſes, mais je crois que ce n'eſt point par caractère qu'elles le ſont; c'eſt l'expérience ou l'éducation qui leur ont appris à le devenir.

ENFIN, Mademoiſelle Haberd ſe reſſouvint que nous avions du chemin à faire pour nous en retourner; elle ſe leva.

ON parla encore assez long-tems debout, après quoi elle s'approcha de la porte, où se fit une autre station, qui enfin termina l'entretien, & pendant laquelle Mademoiselle Haberd caressée, flattée sur son air doux & modeste, sur l'opinion qu'on avoit de ses bonnes qualités morales & chrétiennes, de son aimable caractère, conclut aussi le marché de l'appartement.

IL fut arrêté qu'elle y viendroit loger trois jours après, on ne demanda ni avec qui, ni combien elle avoit de personnes qui la suivroient, c'est une question qu'on oublia dans le nombre des choses qui furent dites. Ce qui fût fort heureux; car on verra que Mademoiselle Haberd auroit été très embarrassée s'il avoit fallu répondre sur le champ là-dessus.

NOUS voilà donc en chemin pour nous en retourner; je passe une infinité de choses que nous dîmes encore Mademoiselle Haberd & moi. Nous parlâmes de l'hôtesse chez qui nous devions loger.

J'AIME cette femme-là, me dit-elle, il y a apparence que nous serons bien chez elle, & il me tarde déjà d'y être: il ne s'agit plus que de trouver une Cuisinière; car je t'avoue, Jacob, que je ne veux point de Catherine; elle a l'esprit rude & difficile, elle seroit toujours en commerce avec ma

sœur, qui est naturellement curieuse, sans compter que toutes les dévotes le sont; elles se dédommagent des péchés qu'elles ne *font* pas, par le plaisir de savoir les péchés des autres, c'est toujours autant de pris; & c'est moi qui fais cette réflexion-là, ce n'est pas Mademoiselle Haberd qui, continuant à me parler de sa sœur, me dit: Puisque nous nous séparons, il faut que la chose soit sans retour, voilà qui est fini, mais tu ne sais pas faire la cuisine, & quand tu la saurois faire, mon intention n'est pas de t'employer à cela.

Vous m'employerez à tout ce qui vous plaira, lui dis-je: mais puisque nous discourons sur ce sujet, est-ce que vous songez pour moi à quelqu'autre ouvrage?

Ce n'est pas ici le lieu de te dire mes pensées, reprit-elle, mais en attendant, tu as dû remarquer que je n'ai rien dit chez notre Hôtesse qui pût te faire connoître pour un domestique; elle n'aura pas non plus deviné sur ton habit que tu en es un; ainsi je te recommande quand nous irons chez elle, de régler tes manières sur les miennes. Ne m'en demande pas aujourd'hui davantage, c'est là tout l'éclaircissement que je puis te donner à présent.

Que le Ciel benisse les volontés que vous

avez, répondis-je, enchanté de ce petit discours qui me parut d'un bon pronostic: mais écoutez, Mademoiselle, il faut encore ajuster une autre affaire; on pourra s'enquêter à moi de ma personne, & me dire: Qui êtes-vous? Qui n'êtes vous pas? Or, à votre avis; qui voulez-vous que je sois? Voilà que vous me faites un Monsieur; mais ce Monsieur, qui sera-ce? Monsieur Jacob? Cela va-t-il bien? Jacob est mon nom de baptême, il est beau & bon ce nom-là; il n'y a qu'à le laisser comme il est, sans le changer contre un autre qui ne vaudroit pas mieux; ainsi je m'y tiens; mais j'en ai besoin d'un autre; on appelle notre pere le bon homme la Vallée, & je serai Monsieur de la Vallée son fils, si cela vous convient.

Tu as raison, me dit-elle en riant, tu as raison Monsieur de la Vallée, appelle-toi ainsi: il n'y a pas encore là tout, lui dis-je; si on me dit, Monsieur de la Vallée, que faites-vous chez Mademoiselle Haberd? Que faut-il que je reparte?

He bien! me répondit-elle, la difficulté n'est pas grande; je ne laisserai pas longtems les choses indécises; & dans l'appartement que je viens de prendre, il y a une chambre très éloignée de l'endroit que j'habiterai, tu seras-là à part, & décemment sous le titre d'un parent qui vit avec moi, &

qui me secourt dans mes affaires; d'ailleurs, comme je te dis, nous nous mettrons bientôt tout-à-fait à notre aise sur cet article-là; quelques jours suffiront pour me déterminer à ce que je médite, & il faut se hâter; car les circonstances ne permettent pas que je diffère. Ne parle de rien au logis de ma sœur, & vis á ton ordinaire durant le peu de tems que nous y serons; retourne dès demain chez notre Hôtesse, elle me paroît obligeante; tu la prieras de vouloir bien nous chercher une Cuisinière, & si elle te fait des questions qui te regardent, réponds-y suivant ce que nous venons de dire; prends le nom de la Vallée, & sois mon parent; tu as assez bonne mine pour cela.

VERTUBLEU! que je suis aise de toute cette manigance, m'écriai-je! Que j'ai de joye qui me trote dans le cœur sans savoir pourquoi; je serai donc votre cousin? Pourtant, ma couisine, si on me mettoit à même de prendre mes qualités, ce ne seroit pas votre parent que je voudrois être, non, j'aurois bien meilleur appétit que cela; la parenté me fait bien de l'honneur néanmoins; mais quelquefois l'honneur & le plaisir vont de compagnie, n'est-ce pas?

NOUS approchions du logis pendant que je parlois ainsi; & je sentis sur le champ qu'elle ralentissoit sa marche pour avoir le

tems de me répondre, & de me faire expliquer.

Je ne vous entends pas bien, Monsieur de la Vallée, me dit-elle, d'un ton de bonne humeur, & je ne sais pas ce que c'est que cette qualité que vous voudriez.

Ho! malepeste! cousine, lui dis-je, je ne saurois m'avancer plus avant, & je ne suis pas homme à perdre le respect envers vous, toute ma parente que vous êtes; mais si par hazard, quelque jour vous aviez envie de prendre un camarade de ménage; là, de ces garçons qu'on n'envoye point dans une chambre à part, & qui sont assez hardis pour dormir côte-a-côte du monde; comment appelle-t-on la profession de ces gens-là? On dit chez nous que ce sont des maris: Est-ce ici de même? Hé bien, cette qualité par exemple, le camarade qui l'aura, & que vous prendrez, la voudroit-il troquer contre la qualité de parent que j'ai de vôtre grace. Repondez en conscience? Voilà mon énigme, devinez-là?

Je t'en dirai le mot une autre fois, me dit-elle en se retournant de mon côté avec bienveillance; mais ton énigme est jolie: Oui-dà, cousine, repliquai-je, on en pourroit faire quelque chose de bon, si on vouloit s'entendre.

Paix, me dit-elle alors, il n'est pas quef-

tion ici d'un pareil badinage ; & dans l'instant qu'elle m'arrêta, nous étions à la porte du logis, où nous arrivâmes à l'entrée de la nuit.

CATHERINE vint au-devant de nous, toujours fort intriguée des intentions de Mademoiselle Haberd sur son chapitre.

JE ne dirai rien des façons empressées qu'elle eut pour nous, ni de dégoût qu'elle disoit avoir pour le service de la sœur aînée, & ce dégoût-là étoit alors sincère, parce que la retraite de la sœur cadette alloit la laisser seule avec l'autre : mais aussi, pendant que leur union avoit duré, Dame Catherine n'avoit jamais fait sa Cour qu'à l'aînée, dont l'esprit impérieux & tracassier lui en imposoit davantage, & qui d'ailleurs, avoit toujours gouverné la maison.

MAIS la société des deux sœurs finissant cela changeoit la thèse, & il étoit bien plus doux de passer au service de la cadette, dont elle auroit été la maîtresse.

CATHERINE nous apprit que l'aînée étoit sortie, & qu'elle devoit coucher chez une dévote de ses amies, de peur que Dieu ne fût offensé, si les deux sœurs se revoyoient dans la conjoncture présente : Et tant mieux qu'elle soit partie, dit Catherine, nous en souperons de meilleur cœur, n'est-ce pas, Mademoiselle ? Aussurément, reprit Mademoiselle Haberd, ma

sœur a fait prudemment, & elle est la maîtresse de ses actions, comme je le suis des miennes.

A cela succédèrent plusieurs petites questions de la part de la caressante Cuisinière: Mais vous avez été bien long-tems à revenir. Avez vous retenu une maison? Est-elle en beau quartier? Y a-t-il loin d'ici? Serons nous près des marchés? La cuisine est-elle commode? Aurai-je une chambre?

ELLE obtint d'abord quelques réponses laconiques; j'eus aussi ma part de ses cajoleries, à quoi je repartis avec ma gaillardise ordinaire, sans lui en apprendre plus que ne faisoit Mademoiselle Haberd sur qui je me réglois.

NOUS parlerons de tout cela une autre fois, Catherine, dit celle-ci pour abréger; je suis trop lasse à présent, faites-moi souper de bonne heure afin que je me couche.

ET là-dessus elle monta à sa chambre, & j'aillai mettre le couvert pour me soustraire aux importunes interrogations de Catherine, dont je m'attendois bien d'être persécuté quand nous serions ensemble.

JE fus long dans mon service. Mademoiselle Haberd étoit revenue dans la chambre où je mettois le couvert, & je plaisantai avec elle de l'inquiétude de Catherine; si nous la menions avec nous, lui disois-je,

nous ne pourrions plus être parens, il n'y auroit plus de Monsieur de la Vallée.

Je l'amusois de pareils discours, pendant qu'elle faisoit un petit mémoire des meubles qui lui appartenoient, & qu'elle devoit emporter de chez sa sœur; car sur l'éloignement que celle ci témoignoit pour elle en s'absentant de la maison, elle avoit dessein, s'il étoit possible, de coucher le lendemain dans son nouvel appartement.

Monsieur de la Vallée, me dit-elle en badinant, va demain le plus matin que tu pourras, me chercher un Tapissier pour détendre mon cabinet, & ma chambre, & dis lui qu'il se charche aussi des voitures nécessaires pour emporter tous mes meubles; une journée suffira pour transporter tout, si on veut aller un peu vîte.

Je voudrois que cela fût déjà fait; lui disje, tant j'ai hâte que nous buvions ensemble, car là-bas, il faudra bien que mon assiette soit vis-à-vis la vôtre, attendu qu'un parent prend ses repas avec sa parente; ainsi faites votre compte que dès demain tout sera détallé dès sept heures du matin.

Ce qui fût conclu, fût exécuté. Mademoiselle Haberd soupa. Devenu hardi avec elle, je l'invitai à boire à la santé du cousin le dernier coup que je lui versai, pendant que Catherine, qui de tems en tems mon-

toit pour la servir, étoit allée dans sa cuisine.

La santé du cousin fût buë, il fit raison sur le champ; car dès quelle eut vuide sa tasse (& c'en étoit une) je la remplis d'une rasade de vin pur; & puis, à votre santé cousine. Après quoi je descendis pour souper à mon tour.

Je mangeai beaucoup, mais je mâchai peu pour avoir plutôt fait; j'aimai mieux courir les risques d'une indigestion que de demeurer long-tems avec Catherine dont l'inquiètte curiosité me tracassa beaucoup, &, sous le pretexte d'avoir à me lever matin le lendemain, je me retirai vîte en la laissant tristement ébahie de tout ce qu'elle voyoit, aussi-bien que de la précipitation avec laquelle j'avois entassé mes morceaux, sans lui avoir répondu que des monosyllabes.

Mais Jacob, dis-moi donc ceci? Conte moi donc cela? Ma foi, Dame Catherine, Mademoiselle Haberd a loué une maison' je lui ai donné le bras dans les chemins, nous étions allés, nous sommes revenus; voilà tout ce que je sai, bon soir. Ah! qu'elle m'eût de bon cœur dit des injures; mais elle espéroit encore, & la brutale n'osoit faire du bruit.

Il me tarde d'en venir à de plus grands évenemens; ainsi passons vîte à notre nouvelle maison.

LE Tapissier est venu le lendemain, nos meubles sont partis, nous avons dîné debout, remettant de manger mieux & plus à notre aise au soupé dans notre nouveau gîte. Catherine convaincue enfin qu'elle ne nous suivra pas, nous a traités à l'avenant de notre indifférence pour elle, & comme le méritoit la banqueroute que nous lui faisions; elle a disputé la propriété de je ne sai combien de nippes à Mademoiselle Haberd, & soutenu qu'elles étoient à sa sœur aînée; elle lui a fait mille chicanes, elle m'a voulu battre, moi, qui ressemble à ce défunt Baptiste qu'elle m'a dit qu'elle avoit tant aimé. Mademoiselle Haberd a écrit un petit billet qu'elle a laissé sur la table pour sa sœur, & par lequel elle l'avertit que dans sept ou huit-jours, elle viendra pour s'arranger avec elle, & régler quelques petits intérêts qu'elles ont à vuider ensemble. Un Fiacre est venu nous prendre, nous nous y sommes emballés sans façon la couisine & moi, & puis fouette cocher.

NOUS voilà à l'autre maison; & c'est d'ici qu'on va voir mes avantures devenir plus nobles & plus importantes; c'est ici où ma fortune commence; serviteur au nom de Jacob : il ne sera plus question que de Monsieur de Vallée; nom que j'ai porté pendant quelque tems, & qui étoit effecti-

vement celui de mon pere; mais à celui-là on en joignoit un autre qui servoit à le distinguer d'un de ses freres, & c'est sous cet autre nom qu'on me connoit dans le monde: c'est celui-ci qu'il n'est pas nécessaire que je dise, & que je ne pris qu'aprés la mort de Mademoiselle Haberd, non pas que je ne fusse content de l'autre; mais parceque les gens de mon pays s'obstinèrent à ne m'appeller que de ce nom-là. Passons à l'autre maison.

NOTRE hôtesse nous reçût comme ses amis les plus intimes. La chambre où devoit coucher Mademoiselle Haberd étoit déjà rangée; & j'avois un petit lit de camp tout prêt, dans l'endroit qui m'étoit réservé, & dont j'ai déjà fait mention.

IL ne s'agissoit plus que d'avoir de quoi souper, & le Rotisseur qui étoit à notre porte, nous eût fourni ce qu'il falloit; mais notre obligeante hôtesse à qui j'avois dit que nous arriverions le soir même, y avoit pourvu, & voulut absolument que nous soupassions chez elle.

ELLE nous fit bonne chère, & notre appétit y fit honneur.

MADEMOISELLE Haberd commença d'abord par établir ma qualité de cousin, à quoi je ripostai sans façons par le nom de cousine; & comme il me restoit encore un petit accent, & même quelques expressions

de village, on remedia à cela par dire que j'arrivois de la campagne, & que je n'étois à Paris que depuis deux ou trois mois.

Jusqu'ici donc mes discours avoient toujours eû une petite tournure champêtre; mais il y avoit plus d'un mois que je m'en corrigeois assez bien quand je voulois y prendre garde, & je n'avois conservé cette tournure avec Mademoiselle Haberd, qu'à cause que je m'étois apperçu qu'elle me réussissoit auprès d'elle, & que je lui avois dit tout ce qui m'avoit plû à la faveur de ce langage rustique; mais il est certain que je parlois meilleur François quand je voulois. J'avois déjà acquis assez d'usage pour cela, & je crus devoir m'appliquer à parler mieux qu'à l'ordinaire.

Notre repas fût le plus gai du monde; & j'y fus plus gai que personne.

Ma situation me paroissoit assez douce; il y avoit grande apparence que Mademoiselle Haberd m'aimoit, elle étoit encore assez aimable, elle étoit riche pour moi, elle jouissoit bien de quatre-mille-livres de rente & au-delà, & j'appercevois un avenir très riant & très prochain; ce qui devoit réjouir l'ame d'un Paysan de mon âge, qui presqu'au sortir de la charue pouvoit sauter tout d'un coup au rang honorable de bon Bourgeois de Paris; en un mot j'étois à la veille

d'avoir pignon ſur rue, & de vivre de mes rentes, chéri d'une femme que je ne haïſſois, pas, & que mon cœur payoit du moins d'une reconnoiſſance qui reſſembloit ſi bien à de l'amour, que je ne m'embarraſſois pas d'en examiner la différence.

NATURELLEMENT j'avois l'humeur gaillarde, on a pû s'en appercevoir dans les recits que j'ai fait de ma vie ; & quand à cette humeur naturellement gaillarde, il ſe joint encore de nouveaux motifs de gaillardiſe, Dieu ſait comme on pétille! Auſſi faiſois je : mettez avec cela un peu d'eſprit, car je n'en manquois pas ; aſſaiſonnez-le tout d'une phyſionomie agréable, n'a-t-on pas de quoi plaire à table avèc tous ces agrémens-là ? N'y remplit-on pas bien ſa place ?

SANS doute que j'y vallois quelque choſe ; car notre hôteſſe qui étoit amie de la joye, à la vérité plus capable de la goûter quand elle la trouvoit, que de la faire naître ; car ſa converſation étoit trop diffuſe pour être picquante, & à table il ne faut que des mots & point de récits.

NOTRE hôteſſe donc, ne ſavoit quel compliment me faire qui fut digne du plaiſir que lui donnoit ma compagnie, diſoit-elle ; elle s'attendriſſoit ingenuement en me regardent, je lui gagnois le cœur, &

elle le disoit bonnement, elle ne s'en cachoit pas.

SA fille qui avoit, comme je l'ai dit, dix-sept ou dix-huit ans, je ne sai plus combien, & dont le cœur étoit plus discret & plus mâtois, me regardoit du coin de l'œil, & prenant un extérieur plus dissimulé que modeste, ne temoignoit que la motié du goût qu'elle prenoit à ce que je disois.

MADEMOISELLE Haberd, d'une autre part, me paroissoit stupefaite de toute la vivacité que je montrois; je voyois à sa mine, qu'elle m'avoit bien cru de l'esprit, mais non pas tant que j'en avois.

JE pris garde en même tems qu'elle augmentoit d'estime & de penchant pour moi; mais que cette augmentation de sentimens n'alloit pas sans inquiétude.

LES éloges de ma naïve hôtesse l'intriguoient, les regards fins & dérobés que la jeune fille me lançoit de côté, ne lui échapoient pas. Quand on aime, on a l'œil à tout, & son ame se partageoit entre le souci de me voir si aimé, & la satisfaction de me voir si aimable.

JE m'en apperçus à merveilles; & ce talent de lire dans l'esprit des gens, & de débrouiller leurs sentimens secrets, est un don que j'ai toujours eu, & qui m'a quelquefois bien servi.

JE fus charmé d'abord de voir Mademoiselle Haberd dans ces dispositions-là; c'étoit bon signe pour mes espérances, cela me confirmoit son inclination pour moi, & devoit hâter ses bons desseins, d'autant plus que les regards de la jeune personne & les douceurs que me disoit la mere, me mettoient comme à l'enchère.

JE redoublai donc d'agrémens, le plus qu'il me fût possible, pour entretenir Mademoiselle Haberd dans les allarmes qu'elle en prenoit; mais comme il falloit qu'elle eût peur du goût qu'on avoit pour moi, & non pas de celui qu'elle m'auroit senti pour quelqu'une de ces deux personnes, je me ménagea de façon que je ne devois lui paroître coupable de rien, & qu'elle pouvoit juger que je n'avois point d'autre intention que de me divertir & non pas de plaire; & que si j'étois aimable, je n'en voulois profiter que dans son cœur & n'on dans celui d'aucune de ces deux femmes.

POUR preuve de cela, j'avois soin de la regarder très souvent avec des yeux qui demandoient son approbation pour tout ce que je disois; desorte que j'eus l'art de la rendre contente de moi, de lui laisser ses inquiétudes qui pouvoient m'être utiles, & de continuer de plaire à nos deux hôtesses, à qui je trouvai aussi le secret de persuader

qu'el-

qu'elles me plaisoient, afin de les exciter à me plaire à leur tour, & de les maintenir dans ce penchant qu'elles marquoient pour moi, & dont j'avois besoin pour presser Mademoiselle Haberd de s'expliquer; & s'il faut tout dire, peut-être aussi voulois-je voir ce qui arriveroit de cette avanture & tirer parti de tout; on est bien-aise d'avoir, comme on dit, plus d'une corde à son arc.

Mais j'oubliois une chose, c'est le portrait de la jeune fille, & il est nécessaire que je le fasse.

J'ai dit son âge. Agathe, (c'étoit son nom), dans son éducation bourgeoise, avoit bien plus d'esprit que sa mere, dont les épanchemens de cœur & la naïveté babillarde lui paroissoient ridicules; ce que je connoissois par certains petits sourires malins qu'elle faisoit de tems en tems, & dont la signification passoit la mere qui étoit trop bonne & trop franche pour-être si intelligente.

Agathe n'étoit pas belle, mais elle avoit beaucoup de délicatesse dans les traits, avec des yeux vifs & pleins de feu; mais d'un feu que la petite personne retenoit & ne laissoit éclater qu'en sournoise: ce qui tout ensemble lui faisoit une physionomie piquante & spirituelle, mais friponne, & (

laquelle on se méfioit d'abord, à cause de ce je ne sai quoi de rusé qui brochoit sur le tout, & qui ne la rendoit pas bien sûre.

AGATHE, à vuë de pays, avoit du penchant à l'amour, on lui sentoit plus de disposition à être amoureuse que tendre, plus d'hypocrisie que de mœurs, plus d'attention pour ce qu'on diroit d'elle, que pour ce qu'elle seroit dans le fond; c'étoit la plus intrépide menteuse que j'aye connûe; je n'ai jamais vû son esprit en défaut sur les expédiens; vous l'auriez crue timide, il n'y avoit point d'ame plus ferme, plus résolue, point de tête qui se démontât moins; il n'y avoit personne qui se souciât moins dans le cœur d'avoir fait une faute de quelque nature qu'elle fût; personne en même tems qui se souciât tant de la couvrir ou de l'excuser; personne qui en craignît moins le reproche quand elle ne pouvoit l'éviter; & alors, vous parliez à une coupable si tranquille, que sa faute ne vous paroissoit plus rien.

CE ne fût pas sur le champ que je démêlai tout ce caractère que je developpe ici, je ne le sentis qu'à force de voir Agathe.

IL est certain qu'elle me trouva à son gré aussi bien que sa mere à qui je plus beaucoup, & qui étoit une bonne femme dont on pouvoit mener le cœur bien loin; ainsi,

dès deux côtés, je voyois une aſſez belle carrière ouvèrte à mes galanteries ſi j'en avois voulu tenter le ſuccès.

MAIS Mademoiſelle Haberd étoit plus ſûre que tout cela; elle ne répondoit de ſes actions à perſonne; & ſes deſſeins, s'ils m'étoient favorables, n'étoient ſujets à aucune contradiction. D'ailleurs, je lui devois de la reconnoiſſance, & c'étoit-là une dette que j'ai toujours bien payée à tout le monde.

AINSI, malgré la faveur que j'acquis, dès ce jour, dans la maiſon, malgré toutes les apparences qu'il y avoit que je ſerois en état de me faire valoir, je réſolus de m'en tenir au cœur le plus prêt & le plus maître de ſe déterminer.

IL étoit minuit quand nous ſortimes de table; on conduiſit Mademoiſelle Haberd à ſa chambre, & dans l'eſpace du peu de chemin qu'il falloit faire pour cela, Agathe trouva plus de dix-fois le moment de jouer de la prunelle ſur moi, d'une manière très flateuſe, & toujours ſournoiſe, à quoi je ne pus m'empêcher de répondre à mon tour & le tout ſi rapidement de part & d'autre, qu'il n'y avoit que nous qui puſſions ſaiſir ces éclairs-là.

QUANT à moi, je ne répondois à Agathe, ce me ſemble, que pour ne pas mor-

tifier son amour propre; car il est dur de faire le cruel avec de beaux yeux qui cherchent les vôtres.

La mere m'avoit pris sous le bras, & ne se lassoit point de dire: Allez, vous êtes un plaisant garçon, on ne s'ennuiera pas avec vous.

Je ne l'ai jamais vû si gaillard, repartoit à cela la cousine, d'un ton qui me disoit; vous l'êtes trop.

Ma foi, Mesdames, disois-je, mon humeur est de l'être toujours; mais avec de bon vin, bonne chere, & bonne compagnie, on l'est encore davantage qu'à son ordinaire; n'est-il pas vrai cousine, ajoutai-je, en lui serrant le bras que je tenois aussi?

Ce fût en tenant de pareils discours que nous arrivâmes à l'appartement de Mademoiselle Haberd.

Je crois que je dormirai bien, dit-elle, quand nous y fûmes, en affectant une lassitude qu'elle n'avoit pas, & qu'elle feignoit, pour engager notre hôtesse à prendre congé d'elle.

Mais notre hôtesse n'étoit pas expéditive dans ses politesses; & par abondance d'amitié pour nous, il n'y eut point de petites commodités dans cet appartement, qu'elle ne se piquât de nous faire remarquer.

ELLE proposa ensuite de me mêner à ma chambre; mais je compris, à l'air de la cousine, que cet excès de civilité n'étoit pas de son goût, & je la refusai le plus honnêtement qu'il me fût possible.

ENFIN, nos Dames s'en allèrent, chassées par les baillemens de Mademoiselle Haberd, qui en fit à la fin de tres vrais, peut-être pour en avoir fait de faux.

ET moi je sortois avec nos hôtesses pour me retirer décemment chez moi, quand la cousine me rappella.

MONSIEUR de la Vallée, cria-t-elle, attendez un instant; j'ai une commission à vous donner pour demain; & là-dessus je rentrai en souhaitant le bon soir à la mere & à la fille, honoré moi-même de leur révérence, & sur-tout de celle d'Agathe qui ne confondit pas la sienne avec celle de sa mere; qui la fit à part afin que je la distinguasse, & que je prisse garde à tout ce qu'elle y mit d'expressif & d'obligeant pour moi.

QUAND je fus rentré chez Mademoiselle Haberd, & que nous fûmes seuls, je présumai qu'il alloit être question de quelque réflexion chagrine sur nos avantures de table, & sur l'avantage que j'avois eu d'y paroître si amusant.

CEPENDANT, je me trompai; mais non

pas sur les intentions, car ce qu'elle me dit marquoit que ce n'étoit que partie remise :

NOTRE joyeux cousin, me dit-elle, j'ai à vous parler; mais il est trop tard & heure indue, ainsi, différons la conversation jusqu'a demain; je me leverai plus matin qu'à l'ordinaire pour ranger quelques hardes qui sont dans ces paquets, & je vous attendrai entre huit & neuf dans ma chambre, afin de voir quelles mesures nous devons prendre sur mille choses que j'ai dans l'esprit, entendez-vous? n'y manquez pas; car notre hôtesse à tout l'air de venir demain savoir des nouvelles de ma santé, & peut-être de la vôtre, & nous n'aurions pas le tems de nous entretenir, si nous ne prévenions pas la fureur de ses politesses.

Ce petit discours, comme vous voyez, étoit un prélude d'humeur jalouse, ou du moins inquiète; ainsi, je ne doutai pas un instant du sujet d'entretien que nous traiterions le lendemain.

JE ne manquai pas au rendez-vous; j'y fus même un peu plûtôt qu'elle ne me l'avoit dit, pour lui témoigner une impatience qui ne pouvoit que lui être agréable: aussi m'apperçus-je qu'elle m'en sût bon gré.

AH! voilà qui est bien, dit-elle, en me voyant; vous êtes exact, Monsieur de la

Vallée, n'avez-vous encore vû aucune de nos hôteſſes depuis que vous êtes levé?

Bon! lui dis-je, je n'ai pas ſeulement ſongé ſi elles étoient au monde: Eſt-ce que nous avons à faire enſemble? J'avois ma foi bien autre choſe dans la tête!

Eh! qu'eſt-ce donc qui vous a occupé? reprit-elle. Notre rendez-vous, lui dis-je, que j'ai eu toute la nuit dans la penſée.

Je n'ai pas laiſſé que d'y réver auſſi, me dit-elle; car ce que j'ai à te dire, la Vallée, eſt de conſéquence pour moi. Eh! mardi, ma chere couſine, repartis-je là deſſus, faites donc vîte, vous me rendez malade d'inquiétude. Dès que le ſujet regarde votre perſonne, je ne ſaurois plus durer ſans le ſavoir; Eſt-ce qu'il y a quelque choſe qui vous fait peine? Y a-t-il du remède? N'y en a-t-il pas? Me voilà comme un troublé ſi vous ne parlez vîte.

Ne t'inquiètes pas, me dit-elle, il ne s'agit de rien de fâcheux. Dame, rêpondis-je, c'eſt qu'il faut compter que j'ai un cœur qui n'entend envers vous, pas plus de raiſon qu'un enfant & ce n'eſt pas ma faute. Pourquoi m'avez vous été ſi bonne? je n'ai pû y tenir.

Mais mon garçon, me dit-elle alors en me regardant avec une attention qui me conjuroit d'être vrai! n'exagères-tu point

ton attachement pour moi & me dis-tu ce que tu penſes? puis-je te croire?

COMMENT! repris-je en faiſant un pas en arrière, vous doutez de moi, Mademoiſelle, pendant que je mettrois ma vie en gage, & une centaine avec, ſi je les avois, pour acheter la ſanté de la vôtre & ſa continuation, vous doutez de moi? Helas! il n'y aura donc plus de joye en moi; car je n'ai vaillant que mon pauvre cœur; & dès que vous ne le connoiſſez pas, c'eſt tout comme ſi je n'avois plus rien: voilà qui eſt fini; après toutes les graces que j'ai reçues d'une maîtreſſe qui m'a donné ſa parenté pour rien; ſi vous me dites: M'aime-tu couſin? Que je vous diſe, Eh! pardi oui, couſine; & que vous repartiez, peut-être que non, couſin: Votre parent eſt donc pis qu'un ours; il n'y a point dans les bois, d'animal qui ſoit ſon pareil, ni ſi dénaturé que lui. N'eſt-ce pas là un beau bijou que vous avez mis dans votre famille? Allez, que Dieu vous le pardonne, Mademoiſelle, car il n'y a plus de couſine, j'aurois trop de confuſion de proférer ce nom-là, après la barbarie que vous me croyez dans l'ame; allez, Mademoiſelle, j'aimerois mieux ne vous avoir jamais vue ni apperçue, que de m'entendre accuſer de la ſorte par une perſonne qui a été le ſujet de

la premiere affection que j'ai eue dans le cœur, hormis pere & mere que je ne comptepas, parcequ'on est leur race, & que l'amitié qu'on a pour eux n'ôte point la part des autres: mais j'avois une grande consolation à croire que vous saviez le fond de ma pensée; que le Ciel me soit en aide, & à vous aussi. Hélas! de gaillard que j'étois, me voilà bien triste!

Je me ressouviens bien qu'en lui parlant ainsi, je ne sentois rien en moi qui démentît mon discours. J'avoue pourtant que je tâchai d'avoir l'air & le ton touchant; le ton d'un homme qui pleure, & que je voulus orner un peu la vérité; & ce qui est de singulier, c'est que mon intention me gagna tout le premier. Je fis si bien que j'en fus la duppe moi-même, & je n'eus plus qu'à me laisser aller sans m'embarrassér de rien ajoûter à ce que je sentois; c'étoit alors l'affaire du sentiment qui m'avoit pris, & qui en fait plus que tout l'art du monde.

Aussi ne manquai-je pas mon coup; je convainquis, je persuadai si bien Mademoiselle Haberd, qu'elle me crut jusqu'à en pleurer d'attendrissement, jusqu'à me consoler de la douleur que je témoignois, & jusqu'à me demander excuse d'avoir douté.

Je ne m'appaisai portant pas d'abord; j'eus le cœur gros encore quelque tems, le

ſentiment me menoit ainſi, & il me menoit bien; car quand on eſt une fois en train de ſe plaindre des gens, ſurtout en fait de tendreſſe, les reproches ont toujours une certaine durée; & on ſe plaint encore d'eux, même après leur avoir pardonné; c'eſt comme un mouvement qu'on a donné à quelque choſe, il ne ceſſe pas tout d'un coup, il diminue, & puis finit.

MES tendres reproches finirent donc, & je me rendis enſuite à tout ce qu'elle me dit d'obligeant pour m'appaiſer.

RIEN n'attendrit tant de part & d'autre que ces ſcènes-là, ſur-tout dans un commencement de paſſion: cela fait faire à l'amour un progrès infini, il n'y a plus dans le cœur de diſcrétion qui tienne; il dit en un quart d'heure ce que, ſuivant la bienſéance, il n'auroit oſé dire qu'en un mois, & le dit ſans paroître aller trop vîte; c'eſt que tout lui échape.

VOILA du moins ce qui arriva alors à Mademoiſelle Haberd. Je ſuis perſuadé qu'elle n'avoit pas deſſein de s'avancer tant qu'elle le fit, & qu'elle ne m'eût annoncé ma bonne fortune qu'à pluſieurs repriſes; mais elle ne fût pas maîtreſſe d'obſerver cette œconomie-là: Son cœur s'épancha, j'en tirai tout ce qu'il méditoit pour moi; & peut-être qu'à ſon tour, elle tira du mien

plus de tendresse qu'il n'en avoit à lui rendre; car je me trouvai moi-même étonné de l'aimer tant, & je n'y perdis rien comme on le va voir dans la suite de notre conversation qu'il est nécessaire que je rapporte, parceque c'est celle où Mademoiselle Haberd se déclare.

MON enfant, me dit-elle; apres m'avoir vingt fois répété, je te crois, voilà qui est fait; mon enfant, me dit-elle donc, je pense qu'à présent tu vois bien de quoi il s'agit: Hélas! lui dis-je ma gracieuse parente, il me paroît que je vois quelque chose; mais l'appréhension de m'abuser, me rend la vuë trouble, & les choses que je vois me confondent à cause de mon petit mérite. Est-ce qu'il se pourroit, Dieu me pardonne, que ma personne ne seroit pas déplaisante à la vôtre? Est ce qu'un bonheur, comme celui-là, seroit la part d'un pauvre garçon qui sort du Village? Car voilà ce qui m'en semble, & si j'en étois bien certain, il faudroit donc mourir de joye?

OUI, Jacob, me répondit-elle alors, puisque tu m'entends, & que cela te fait tant de plaisir, rejouis-t-en en toute sûreté.

DOUCEMENT donc, lui dis-je, car j'en pâmerai d'aise! Il n'y a qu'une raison qui me chicane à tout ceci, ajoutai-je. Hé! laquelle? me dit-elle. C'est, lui repartis-

je, que vous me direz, tu n'as rien à louer, tout à acheter, rien à vendre ; point d'autre gîte que la maison du prochain, ou bien la ruë; pas seulement du pain pour attrapper le bout du mois: après cela, mon petit Monsieur, n'êtes-vous pas bien fatigué de vous réjouir tant de ce que je vous aime? Ne faudra t-il pas encore vous remercier de la peine que vous prenez d'en être si ravi? Voilà, ma précieuse cousine, ce qui vous est loisible de répartir au contentement que je témoigne de votre affection: mais Dieu le sait, ma parente, ce n'est point pour l'amour de toutes ces provisions-là que mon cœur se transporte.

J'EN suis persuadée, me dit-elle, & tu ne penserois pas à m'en assurer, si cela n'étoit pas vrai, mon cher enfant.

TENEZ, cousine, ajoûtai-je, je ne songe non plus à pain, à vin, ni à gîte, que s'il n'y avoit ni bled, ni vigne, ni logis dans le monde ; je les prendrai pourtant quand ils viendront; mais seulement parcequ'ils seront-là. Pour à de l'argent, j'y rêve comme au Mogol; mon cœur n'est pas une marchandise, on ne l'auroit pas quand on m'en offriroit mille écus plus qu'il ne vaut; mais on l'a pour rien, quand il y prend goût, & c'est-ce qu'il a fait avec vous sans rien demander en retour. Que ce cœur

vous plaise ou vous fâche, n'importe, il a pris sa secousse, il est à vous. Je confesse bonnement néanmoins que vous pouvez me faire du bien, parceque vous en avez; mais je ne rêvois pas à cette arithmetique-là quand je me suis rendu à votre mérite, à votre jolie mine, à vos douces façons; & je m'attendois à votre amitié, comme à voir un Samedy arriver Dimanche. La mienne est une affaire qui a commencé sur le Pont-Neuf; de-là jusqu'á votre maison, elle a pris vigueur & croissance, sa perfection est venue chez vous, & deux heures après, il n'y avoit plus rien à y mettre; en voilà le récit bien véritable.

Quoi! me répondit-elle, si tu avois été plus riche & en situation de me dire, je vous aime, Mademoiselle, tu me l'aurois dit, Jacob?

Qui! moi? m'écriai-je. He! Merci de ma vie, je vous l'aurois dit avant que de parler, tout ainsi que je l'ai fait, ne vous en déplaise; & si j'avois été digne que vous m'eussiez envisagé à bon escient, vous auriez bien vû que mes yeux vous disoient des paroles que je n'osois pas prononcer; jamais ils ne vous ont regardée qu'ils ne vous ayent tenu les mêmes discours que je vous tiens: Et toujours je vous aime; & quoi encore? je vous aime; je n'avois que

ces mots-là dans l'œil. Hé bien, mon enfant, me répondit-elle, en jettant un soupir qui partoit d'une abondance de tendresse; tu viens de m'ouvrir ton cœur; il faut que je t'ouvre le mien.

QUAND tu m'as rencontrée, il y avoit long-tems que l'humeur difficile de ma sœur m'avoit rebutée de son commerce; d'un autre côté, je ne savois quel parti prendre, ni à quel genre de vie je devois me destiner, en me separant d'avec elle; j'avois quelquefois envie de me mettre en pension, mais cette façon de vivre a ses désagrémens, il faut le plus souvent sacrifier ce qu'on veut à ce que veulent les autres, & cela m'en dégoûtoit. Je songeois quelquefois au mariage; je ne suis pas encore en âge d'y renoncer, me disois-je; je puis apporter un assez beau bien à celui qui m'épousera; & si je rencontre un honnête homme, un esprit doux, un bon caractère, voilà du repos pour le reste de mes jours. Mais cet honnête homme, où le trouver? Je voyois bien des gens qui me jettoient des discours à la dérobée pour m'attirer à eux. Il y en avoit de riches, mais ils ne me plaisoient point; les uns étoient d'une profession que je n'aimois pas; j'apprenois que les autres n'avoient point de conduite; celui-ci aimoit le vin; celui-

là le jeu, un autre les femmes; car il y a si peu de personnes dans le monde qui vivent dans la crainte de Dieu, si peu qui se marient pour remplir les devoirs de leur état! Parmi ceux qui n'avoient point ces vices-là, l'un étoit un étourdi, l'autre étoit sombre & mélancolique; & je cherchois quelqu'un d'un caractère ouvert & gai, qui eût le cœur bon & sensible, & qui répondit à la tendresse que j'aurois pour lui. Peu m'importoit qu'il fût riche ou pauvre, qu'il eût quelque rang, ou qu'il n'en eût pas. Je n'étois pas délicate non plus sur l'origine, pourvû qu'elle fût honnête, c'est-à-dire, pourvû qu'elle ne fût qu'obscure, & non pas vile & méprisable, & j'avois raison de penser modestement là dessus; car je ne suis née moi-même que de parens honorables, & non pas connus. J'attendois donc que la Providence, à qui je remettois le tout, me fit trouver l'homme que je cherchois; & ce fût dans ce tems-là que je te rencontrai sur le Pont-Neuf.

JE l'interrompis à cet endroit de son discours.

JE veux, lui dis-je, acheter une Tablette pour écrire l'année, le jour, l'heure & le moment, avec le mois, la semaine, & le tems qu'il faisoit, le jour de cette heureuse rencontre.

LA Tablette est toute achetée, mon fils, me dit-elle, & je te la donnerai, laisse-moi achever.

J'ETOIS extrêmement foible, quand nous nous rencontrâmes, & il faut avouer que tu me secourus avec beaucoup de zèle.

LORSQUE par tes soins, je fus revenue à moi, je te regardai avec beaucoup d'attention, & tu me parus d'une physionomie tout-a-fait prévenante.

GRAND merci à Dieu qui a permis que je la porte, m'écriai-je encore à ces mots. Oui, dit-elle, tu me plus d'abord; & le penchant que j'eus pour toi, me parut être si subit & si naturel, que je ne pus m'empêcher d'y faire quelque réflexion. Qu'est-ce que c'est que ceci, me dis-je? je me sens comme obligée d'aimer ce jeune homme! Là-dessus, je me recommandai à Dieu qui dispose de tout, & le priai de vouloir bien, dans les suites, me manifester sa sainte volonté sur une avanture qui m'étonnoit moi-même.

HE bien, Cousine, lui dis-je alors; ce jour-là, nos prières partirent donc l'une quant, & quant l'autre; car pendant que vous faisiez la vôtre, je fis aussi ma petite oraison à part. Mon Dieu! disois-je, qui avez mené Jacob sur ce Pont-Neuf, mon Dieu, que vous seriez clément envers moi, si

si vous mettiez dans la fantaisie de cette honnête Demoiselle de me garder toute sa vie, ou seulement toute la mienne, à son aimable service !

Est-il bien possible, me répondit Mademoiselle Haberd, que cette idée-là te soit venue, mon garçon ?

Par ma foi oui, lui dis-je, & je ne la sentis point venir, je la trouvai tout arrivée.

Que cela est particulier ! reprit-elle. Quoiqu'il en soit, tu m'aidas à revenir chez moi ; & durant le chemin, nous nous entretinmes de ta situation. Je te fis plusieurs questions ; & je ne saurois t'exprimer combien je fus contente de tes réponses, & des mœurs que tu montrois. Je te voyois une simplicité, une candeur qui me charmoient, & j'en revenois toujours à ce penchant que je ne pouvois m'empêcher de sentir pour toi. Toujours je demandois à Dieu qu'il daignât m'éclairer là-dessus, & me manifester ce qu'il vouloit que cela devint. Si sa volonté est que j'épouse ce garçon-là, disois-je, il arrivera des choses qui me le prouveront pendant qu'il demeurera chez nous.

Et je raisonnois fort bien : Dieu ne m'a pas laissé long-tems dans l'incertitude. Le même jour, cet Ecclésiastique de nos amis

vint nous voir, & je t'ai dit la querelle que nous eûmes ensemble.

Ah! ma cousine, la bonne querelle, m'écriai-je, & que ce bon Directeur a bien fait d'être si fantasque! Comme tout cela s'arrange! Une ruë où l'on se rencontre, une prière d'un côté, une oraison d'un autre, un Prêtre qui arrive, & qui vous réprimande; votre sœur qui me chasse; vous qui me dites, Arrêtes; une division entre deux filles pour un garçon que Dieu envoye; que cela est admirable! & puis vous me demandez si je vous aime? Eh! Mais cela se peut-il autrement? Ne voyez-vous pas bien que mon affection se trouve-là par Prophétie divine, & que cela étoit décidé avant nous? Il n'y a rien de si visible.

En vérité, tu dis à merveilles, me répondit-elle, & il semble que Dieu te fournisse de quoi achever de me convaincre. Allons, mon fils, je n'en doute pas, tu es celui à qui Dieu veut, que je m'attache; tu es l'homme que je cherchois, avec qui je dois vivre, & je me donnerai à toi.

Et moi, lui dis-je, je m'humilie devant ce bienheureux don, ce béni mariage que je ne mérite point, sinon que c'est Dieu qui vous l'ordonne, & que vous étes trop bonne chrétienne pour aller-là contre.

Tout le profit en est à moi, & toute la charité à vous.

Je m'étois jetté à genoux pour lui parler ainsi, & je lui baisai la main qu'elle crut dévotement devoir abandonner aux transports de ma reconnoissance.

Leve-toi, la Vallée. Oui, me dit-elle après, oui, je t'épouserai; & comme on ne peut se mettre trop tôt dans l'état où la Providence nous demande; que d'ailleurs, malgré notre parenté établie, on pourroit trouver indécent de nous voir loger ensemble, il faut hâter notre mariage.

Il est matin, répondis-je; en se trémoussant le reste de la journée, en allant & venant, est-ce qu'on ne pourroit pas faire ensorte avec le Notaire & le Prêtre de nous bénir après minuit? Je ne sai pas comment cela se pratique.

Non, me dit-elle, mon enfant, les choses ne sauroient aller si vite; il faut d'abord que tu écrives à ton pere de t'envoyer son consentement.

Bon! répartis-je, mon pere n'est pas dégoûté; il consentiroit, quand il seroit mort, tant il seroit aise de ma rencontre.

Je n'en doute pas, dit-elle, mais commence par faire ta lettre ce matin, il nous faudra des témoins, je les veux discrets; mon dessein est de cacher d'abord notre

mariage, à cause de ma sœur, & je ne sai qui prendre.

PRENONS notre hôtesse, lui dis-je, & quelqu'un de ses amis; c'est une bonne femme qui ne dira mot.

J'Y consens, dit-elle; d'autant plus que cela fera cesser toutes ces petites amitiés qu'elle te fit hier, & qu'elle continueroit peut-être encore, aussi-bien que sa fille qui est une jeune étourdie assez mal élevée à ce qu'il m'a paru, & avec qui je te prie de battre froid.

NOUS en étions-là, quand nous entendimes du bruit; c'étoit notre hôtesse escortée de sa cuisinière qui nous apportoit du caffé.

ETES-vous levée ma voisine, s'écria-t-elle à la porte? Il y a long-tems, dit Mademoiselle Haberd, en allant lui ouvrir; entrez, Madame. Ah! Bonjour, lui dit l'autre. Comment vous portez-vous? Avez-vous bien reposé? Monsieur de la Vallée, je vous salue. Je passe tous nos complimens, & la conversation qui se fit en prenant du caffé.

QUAND la cuisinière eût remporté les tasses: Madame, lui dit Mademoiselle Haberd; vous me paroissez la meilleure personne du monde, & j'ai une confidence à vous faire sur une chose où j'ai même besoin de votre secours.

EH! Mon Dieu, ma chere Demoiselle, quel service puis-je vous rendre? répondit l'Hôtesse avec une effusion de zèle & de bonté qui étoit sincère. Parlez: mais, non, ajoûta-t-elle tout de suite, attendez que j'aille fermer les portes; dès que c'est un sécret, il faut que personne ne nous entende.

ELLE se leva en disant ceci, sortit, & puis, du haut de l'escalier, appella la cuisinière. Javote, lui cria-t-elle, si quelqu'un vient me demander, dites que je suis sortie; empêchez aussi qu'on ne monte chez Mademoiselle: & sur tout, que ma fille n'y entre pas, parce que nous avons à parler en sécret ensemble: entendez-vous? Et après ces mesures si discrétement prises contre les importuns, la voilà qui revient à nous, en fermant portes & verroux; de sorte que par respect pour la confidence qu'on devoit lui faire, elle débuta par avertir toute la maison qu'on devoit lui en faire une: son zèle & sa bonté n'en savoient pas davantage; & c'est assez-là le caractère des meilleures gens du monde. Les ames excéssivement bonnes sont volontiers imprudentes par excès de bonté même, & d'un autre côté, les ames prudentes sont assez rarement bonnes.

EH! Madame, lui dit Mademoiselle Haberd, vous ne deviez point dire à votre

cuisinière que nous avions à nous entretenit en sécret; je ne voulois point qu'on sût que j'ai quelque chose à vous confier.

OH! n'importe, dit-elle, ne vous embarrassez pas. Si je n'avois pas averti, on seroit venu nous troubler; & n'y eût-il que ma fille, la précaution étoit nécessaire. Allons, Mademoiselle, voyons de quoi il s'agit; je vous défie de trouver quelqu'un qui vous veuille tant de bien que moi, sans compter que je suis la confidente de tous ceux qui me connoissent: Quand on m'a dit un secret, tenez, j'ai la bouche cousue; j'ai perdu la parole. Hier encore, Madame une telle, qui a un mari qui lui mange tout, m'apporta mille francs qu'elle me pria de lui cacher, & qu'il lui mangeroit aussi s'il le savoit; mais je les lui garde. Ah ça; dites.

TOUTES ces preuves de la discrétion de notre bonne Hôtèsse n'encourageoient point Mademoiselle Haberd: mais après lui avoir promis un sécret, il étoit peut-être encore pis de le lui refuser que de le lui dire; ainsi il fallut parler.

J'AURAI fait en deux mots, dit Mademoiselle Haberd; c'est que nous allons nous marier, Monsieur de la Vallée que vous voyez, & moi.

ENSEMBLE, dit l'hôtèsse, avec un air

de surprise? Oui, reprit Mademoiselle Haberd, je l'épouse.

OH, oh! dit-elle; eh bien, il est jeune, il durera long-tems. Je voudrois en trouver un comme lui, moi, j'en ferois de même. Y a-t-il long-tems que vous vous aimez? Non, dit Mademoiselle Haberd, en rougissant. Eh bien, c'est encore mieux, mes enfans, vous avez raison. Pour faire l'amour, il n'y à rien de tel que d'être mari & femme: mais n'avez-vous pas vos dispenses? car vous êtes cousins.

NOUS n'en avons pas besoin, dis-je alors: nous n'étions parens que par prudence, que par honnêteté pour les discours du monde.

HA, ha! Cela est plaisant, dit-elle. Eh, mais, vous m'apprenez-là des choses que je n'aurois jamais devinées. C'est donc de votre nôce que vous me priez?

CE n'est pas-là tout, dit Mademoiselle Haberd, nous voulons tenir notre mariage sécret à cause de ma sœur qui feroit du bruit peut être.

EH! Pourquoi du bruit? A cause de votre âge, reprit notre hôtesse? Eh! pardi, voilà bien de quoi! La semaine passée, n'y eût-il pas une femme de soixante & dix ans pour le moins, qu'on fiança dans notre Paroisse avec un cadet de vingt ans? l'Age n'y

fait rien que pour ceux & celles qui l'ont; c'est leur affaire.

Je ne suis pas si âgée, dit Mademoiselle Haberd, d'un air un peu déconcerté qui ne l'avoit pas quitté. Eh! pardi non, dit l'hôtesse; vous êtes en âge d'épouser, ou jamais: après tout, on aime ce qu'on aime; il se trouve que le futur est jeune: Hé bien, vous le prenez jeune. S'il n'a que vingt ans, ce n'est pas votre faute non plus que la sienne. Tant mieux qu'il soit jeune, ma voisine, il aura de la jeunesse pour vous deux. Dix ans de plus, dix ans de moins; quand ce seroit vingt: quand ce seroit trente, il y a encore quarante par dessus; & l'un n'offense pas plus Dieu que l'autre. Qu'est-ce que vous voulez qu'on dise? Que vous seriez sa mere? Eh bien, le pis aller de tout cela, c'est qu'il seroit votre fils. Si vous en aviez un, il n'auroit peut-être pas si bonne mine, & il vous auroit déjà coûté davantage: moquez vous du caquet des gens & achevez de me conter votre affaire.

Vous voulez cacher votre mariage, n'est-ce pas? Hé cela vous sera aisé; car de marmot, il n'y en a point à craindre, vous en voilà quitte, & il n'y a que cela qui trahisse: Après.

Si vous faites toujours vos réfléxions aussi longues sur chaque article, dit alors

Mademoiselle Haberd, excedée de ses discours sur cette matière, je n'aurai pas le tems de vous mettre au fait. A l'égard de l'âge, je suis bien aise de vous dire, Madame, que je n'ai pas lieu de craindre tant les caquets; & qu'à quarante-cinq ans que j'ai...

QUARANTE-cinq ans! s'écria l'autre, en l'interrompant: Eh, ce n'est rien que cela: ce n'est que vingt-cinq de plus qu'il n'a; pardi, je vous en croyois cinquante pour le moins; c'est sa mine qui m'a trompée en comparaison de la vôtre: Rien que quarante-cinq ans! ma voisine, oh! votre fils pourra bien vous en donner un autre. Vis-a-vis de nous, il y a une Dame qui accoucha le mois passé à quarante-quatre & qui n'y renonce pas à quarante-cinq & si son mari en a plus de soixante & douze, Oh! nous voilà bien. Vous, qui êtes appétissante, & lui qui est jeune; il y aura famille. Eh! dites-moi donc? Est-ce un Notaire pour le contrat que vous voulez que je vous enseigne? Je vous mênerai tantôt, chez le mien, ou bien je vais dire à Javotte d'aller le prier de passer ici.

EH! non, Madame, dit Mademoiselle, Haberd, ne vous souvenez-vous plus que je veux tenir mon mariage sécret? Ah! Oui à propos, dit-elle; nous irons donc

chez lui en cachètte. Ah! çà, il y a les bans à cette heure?

C'EST touchant tout cela, lui dis-je alors, que Mademoiselle Haberd souhaitoit que vous l'aidassiez, soit pour des témoins, soit pour parler aux Prêtres de la Paroisse.

LAISSEZ-m'en le soin, dit-elle; c'est après demain Dimanche, il faut faire publier un ban; tantôt nous sortirons pour arranger le tout. Je connois un Prêtre qui nous mênera bon train; ne vous inquiétez pas, je lui parlerai ce matin. Je vais m'habiller; sans adieu, voisine. A quarante-cinq ans, apprehender qu'on ne cause d'un mariage! Eh, vous n'y songez pas, voisine. Adieu, adieu, ma bonne amie: votre servante, Monsieur de la Vallée. A propos, vous me parlâtes hier d'une cuisiniè-re, vous en aurez une tantôt. Javotte me l'a dit, elle a été l'avertir ce matin de venir, elle est de sa connoissance, elles sont toutes deux du même pays: ce sont des Champenoises & moi aussi; c'est déjà trois, & cela fera quatre avec vous: car je vous crois de Champagne, n'est-ce pas? ajouta-t-elle en riant. Non, c'est moi, lui dis-je, vous vous êtes méprise, Madame. Eh bien, oui, dit-elle, je savois bien qu'il y en avoit un de vous deux du pays; n'importe qui. Bon jour, jusqu'au revoir.

Quand elle fut partie: Voilà une sotte femme, me dit Mademoiselle Haberd, avec son âge, & sa mere, & son fils; je suis bien fâchée de lui avoir déclaré nos affaires. Jacob, si je suis aussi vieille à tes yeux que je le suis aux siens, je ne te conseille pas de m'épouser.

Eh! Ne voyez vous pas; lui dis-je, que c'est un peu par rancune. Tenez, entre nous, ma parente, je crois qu'elle me prendroit si vous me laissiez-là, en cas que je le voulusse, & je ne le voudrois pas: il n'y a point de femme qui me fût quelque chose après vous. Mais, attendez, je m'en vais vous montrer votre vieillesse: & je courus en disant ces mots, détacher un petit miroir qui étoit acroché à la tapisserie. Tenez, lui dis-je, regardez vos quarante-cinq ans, pour voir s'ils ne ressemblent pas à trente, & gageons qu'ils en approchent plus que vous ne dites.

Non, mon cher enfant, reprit-elle, j'ai l'âge que je viens de dire; & il est vrai que presque personne ne me le donne. Ce n'est pas que je me vante d'être ni fraîche, ni jolie, quoiqu'il n'ait tenu qu'à moi d'être bien cajolée: mais je n'ai jamais pris garde à ce qu'on m'a dit là-dessus.

Nous n'eûmes pas le tems d'en dire davantage, car Agathe arriva.

HELAS! Mademoiſelle, s'écria-t-elle en entrant à Mademoiſelle Haberd; vous me prenez donc pour une cauſeuſe, puiſque vous n'avez pas voulu que je ſuſſe ce que vous avez dit à ma mere? Elle dit qu'elle s'en va pour vous chez ſon Notaire, & puis de-là à la Paroiſſe; Eſt-ce pour un mariage?

A ce mot de mariage, Mademoiſelle Haberd rougit, ſans ſavoir que répondre. C'eſt pour un Contrat, dis-je en prenant la parole, & il faut même à cauſe de cela, que j'écrive tout-à-l'heure une lettre qui preſſe: ce que je dis exprès, afin que la petite fille nous laiſſat en repos; car je ſentois que ſa préſence peſoit à Mademoiſelle Haberd, qui ne pouvoit revenir de la ſurpriſe où la jettoit la conduite étourdie de la mere.

ET ſur le champ je cherchai du papier, & me mis en effet à écrire à mon pere: Mademoiſelle Haberd faiſoit ſemblant de me dicter tout bas ce que j'écrivois; de façon qu'Agathe ſortit.

TOUTE indiſcrètte qu'étoit la mere, elle nous ſervit pourtant à merveilles. En un mot, toutes les meſures furent priſes, nous eûmes le ſur-lendemain un ban de publié. L'après-midi du même jour nous allâmes chez le Notaire, où le contrat fut dréſſé; Mademoiſelle Haberd m'y donna tout ce qu'elle avoit, pour en jouir pendant ma vie,

Le consentement de mon pere arriva quatre jours après, & nous étions à la veille de nos nôces sécrètes, quand pour je ne sai quoi, dont je ne me ressouviens plus, nous fûmes obligez d'aller parler à ce Prêtre de la connoissance de notre Hôtesse. C'étoit lui qui devoit nous marier le lendemain, c'est-à-dire, pendant la nuit, & qui s'étoit même chargé d'une quantité de petits détails, par considèration pour notre Hôtésse à qui il avoit quelque obligation.

Ce fût Mademoiselle Haberd, qui donna, le soir, à souper à celle-ci, à sa fille, & à quatre témoins. On étoit convenu qu'on sortiroit de table à onze heures; que la mere & la fille se retiroient dans leur appartement; qu'on laisseroit coucher Agathe, & qu'à deux heures après minuit, nous partirions notre Hôtèsse, les quatre témoins de ses amis, Mademoiselle Haberd & moi, pour aller à l'Eglise.

Nous nous rendîmens donc sur les six heures du soir à la Paroisse, où devoit se trouver cet Ecclésiastique à qui nous avions à parler; il étoit averti que nous viendrions, mais il n'avoit pû nous attendre, & un de ses confrères nous dit de sa part, qu'il se rendroit dans une heure ou deux chez notre Hôtèsse.

Nous nous en retournâmes, & nous é-

tions prêts de nous mettre à table, quand on nous annonça l'Ecclésiastique en question, qu'on ne nous avoit pas nommé, & à qui on n'avoit pas dit notre nom non plus.

Il entre. Figurez-vous notre étonnement! quand au lieu d'un homme que nous pensions ne pas connoître, nous vîmes ce Directeur qui chez Mesdemoiselles Haberd avoit décidé pour ma sortie de chez elles.

Ma prétendue fit un cri en le voyant, cri assez imprudent, mais ce sont de ces mouvemens qui vont plus vîte que la réfléxion. Moi j'étois en train de lui tirer une révérence que je laissai à moitié faite; il avoit la bouche ouverte pour parler, & il demeura sans mot dire. Notre Hôtesse marchoit à lui, & s'arrêta avec des yeux stupefaits de nous voir tous immobiles; un des témoins ami de l'Hôtesse, qui s'étoit avancé vers l'Ecclésiastique pour l'embarasser, étoit résté les bras tendus; & nous composions tous le spectacle le plus singulier du monde. C'étoit autant de statues à peindre.

Notre silence dura bien deux minuttes. A la fin, le Directeur le rompit; & s'adressant à l'Hôtesse: Madame, lui dit-il, est-ce que les personnes en question ne sont pas ici? (car il ne s'imagina pas que nous fussions les sujets de sa mission présente, c'est-

à-dire, ceux qu'il devoit marier, cinq ou six heures après) Hé, pardi, répondit-elle, les voilà toutes deux, Mademoiselle Haberd & Monsieur de la Vallée.

A peine pût-il le croire: & effectivement il étoit fort singulier, que ce fût nous. C'étoit de ces nouvelles qu'on peut apprendre, & dont on ne se doute point.

Quoi dit-il, apprès avoir, un instant ou deux, promené ses regards étonnez sur nous, vous nommez ce jeune homme Monsieur de la Vallée, & c'est lui qui épouse cette nuit Mademoiselle Haberd?

Lui-même répondit l'Hôtèsse je n'en sache pas d'autre, & apparemment que Mademoiselle n'en épouse pas deux.

Ma future ni moi nous ne répondions rien; je tenois mon chapeau à la main de l'air le plus dégagé qu'il m'étoit possible; je souriois même en regardant le Directeur pendant qu'il interrogeoit notre Hôtèsse: mais je ne souriois que par contenance, & non pas tout de bon; & je suis persuadé, que ma façon dégagée n'empêchoit pas que je n'eusse l'air assez sot. Il faudroit avoir un furieux fond d'effronterie, pour tenir bon contre de certaines choses, & je n'étois né que hardi, & point effronté.

A l'égard de ma future, sa contenance étoit d'avoir les yeux baissés, avec une mi-

ne qu'il seroit assez difficile de définir. Il y avoit de tout, du chagrin, de la confusion, de la timidité, qui venoient d'un reste de respect dévot pour ce Directeur; & sur le tout, un air pensif comme d'une personne, qui a envie de dire, je me moque de cela; mais qui est encore trop étourdie, pour être si résolue.

CET Ecclésiastique, après avoir jetté les yeux sur nous: Madame, dit-il en s'adressant à notre Hôtesse, cette affaire-ci mérite un peu de réfléxion: voulez-vous bien, que je vous dise un mot en particulier. Passons un moment chez vous, je vous prie; notre entretien ne sera que d'un instant.

OUI-da, Monsieur, répondit-elle, charmée de se trouver de toute manière un personnage si important dans l'avanture: Mademoiselle, ne vous impatientez pas, cria-t-elle à Mademoiselle Haberd en partant; Monsieur dit que nous aurons bien-tôt fait.

LA-dessus elle prend un flambeau, sort avec l'Ecclésiastique, & nous laisse ma future, ceux qui devoient nous servir de témoins, & qui ne témoignerent rien, Agathe, à qui on avoit tout caché, & moi dans la chambre.

MONSIEUR de la Valée, me dit alors un de nos témoins, qu'est-ce que cela signifie? Est-ce que Monsieur Doucin, parlant du Prêtre, vous connoît? Oui, lui dis-je, nous nous sommes rencontrés chez Mademoiselle.

HA, ha! vous vous mariez donc, dit Agathe à son tour? Hé mais, pas encore, comme vous voyez, répondis-je.

ET jusques-là pas un mot de la part de Mademoiselle Haberd: mais pendant son silence, sa confusion se passoit, l'amour reprenoit le dessus, & la débarrassoit de tous ces petits mouvemens qui l'avoient d'abord déconcertée: Et il n'en sera ni plus, ni moins, dit-elle, en s'asseyant courageusement.

SAVEZ-vous, lui dit un de nos témoins, l'ami de l'Hôtèsse, ce que Monsieur Doucin va dire à Madame Dalain? (c'étoit le nom de notre Hôtèsse.) Oui, Monsieur, lui répondit-elle, je m'en doute, mais je ne m'en soucie guères.

C'EST un fort honnête homme, un saint homme, que Monsieur Doucin au moins, dit la malicieuse Agathe; c'est le Confesseur de ma tante. Hé bien, Mademoiselle, je le connois mieux que vous, dit ma future, mais il n'est pas question de sa sainteté; on le canonisera, s'il est si saint. Qu'est-ce que cela fait ici?

OH! ce que j'en dis, reprit la petite friponne, n'est que pour montrer l'estime que nous avons pour lui; car du reste, je n'en parle pas, ce ne sont point mes affaires. Je suis fachée de ce qu'il ne se comporte pas à votre fantaisie: mais il faut croire, que c'est apparemment pour votre bien; car il est si prudent!

A ces mots, la mere rentra. Vous revenez sans Monsieur Doucin, dit notre témoin, je pensois qu'il souperoit avec nous.

OUI souper! répondit, Madame Dalain; vraiment, il est bien question de cela: Allons allons, il n'y aura point de mariage cette nuit non plus; & s'il n'y en a point du tout, ce sera encore mieux: Soupons, puisque nous y voilà. C'est un bon cœur que ce Monsieur Doucin, & vous lui avez bien obligation, Mademoiselle, dit-elle à ma future; on ne sauroit croire combien il vous aime toutes deux votre bonne sœur & vous: le pauvre homme! Il s'en va presque la larme à l'œil, & j'ai pleuré moi-même en le quittant, je ne fais que d'essuyer mes yeux. Quelle nouvelle pour cette sœur! Mon Dieu! Qu'est ce que c'est que Nous?

A qui en avez-vous donc, Madame, avec vos exclamations, lui dit Mademoiselle Haberd? Oh! rien, reprit-elle; mais

me voilà bien ébaubie? Passe pour se quitter toutes deux, on n'est pas obligé de vivre ensemble, & vous serez aussi bien ici: mais se marier en cachette; & puis ce Pont-Neuf où l'on se rencontre; un mari sur le Pont-Neuf! Vous qui êtes si pieuse, si raisonnable, qui êtes de famille, qui êtes riche; Oh! Pour cela, vous n'y songez pas: je n'en veux pas dire d'avantage, car on m'a recommandé de ne vous parler qu'en sécret; c'est une affaire qu'il ne faut pas que tout le monde sache. Et que vous apprenez pourtant à tout le monde, lui répondit Mademoiselle Haberd, d'un ton de dépit.

NON, non, reprit la discrette Dalain, je ne parle que de rencontre sur le Pont-Neuf, & personne ne sait ce que c'est; demandez plutôt à ma fille; & à Monsieur, ajoûta-t-elle en montrant notre témoin, s'ils y comprennent quelque chose? Il n'y a que vous & ce garçon qui y étoit avec vous, qui m'entendez.

OH! Pour moi, je n'y entends rien, dit Agathe, sinon que c'est sur le Pont-Neuf que s'est fait la connoissance de Monsieur de la Vallée & de vous, & voilà tout.

ENCORE n'y a-t-il que six jours, reprit la mere, & c'est de quoi je ne dis mot. Six jours! s'écria le témoin: Oui six jours, mon voisin: mais n'en parlons plus, car aussi-

bien vous ne ſaurez rien de moi; il eſt inutile de m'interroger, il ſuffit que nous en cauſerons, Mademoiſelle Haberd & moi. Mettons-nous à table, & que Monſieur de la Vallée s'y mette auſſi, puiſque Monſieur de la Vallée y a. Ce n'eſt pas que je mépriſe perſonne aſſurément; il eſt bon garçon & de bonne mine, & il n'y a point de bien que je ne lui ſouhaite: s'il n'eſt pas encore un Monſieur, peut-être qu'il le ſera un jour; aujourd'hui ſerviteur, demain Maître, il y en a bien d'autres que lui qui ont été aux gages des gens, & puis qui ont eu des gens à leurs gages.

MONSIEUR de la Vallée aux gages des gens! s'écria Agathe. Taiſez-vous, petite fille, lui dit la mere; dequoi vous mêlez-vous?

ETOIT-CE aux gages de Mademoiſelle qui eſt préſente? dit alors notre témoin. Eh! Qu'importe, répondit-elle, laiſſons tout cela, mon compère, à bon entendeur; ſalut: C'eſt aujourd'hui, Monſieur de la Vallée, on vous le donne pour cela, prenez le de même & mangeons.

COMME vous voudrez, reprit-il; mais c'eſt qu'on aime à être avec les gens de ſa ſorte. Au ſurplus, je ferai comme vous, Commère; on ne ſauroit faillir en vous imitant.

Ce petit dialogue au reste, alla si vîte qu'à peine eûmes-nous le tems de nous reconnoître Mademoiselle Haberd, & moi; chaque détail nous assommoit, & le tems se passe à rougir en pareille occasion. Imaginez-vous ce que c'est que de voir toute notre histoire racontée article par article, par cette femme qui ne devoit en parler qu'à Mademoiselle Haberd; qui se tue de dire, je ne dirai mot, & qui conte tout, en disant toujours qu'elle ne contera rien.

Pour moi j'en fus terrassé, je restai muet, rien ne me vint, & ma future ne sût que se mettre à pleurer en se renversant dans le fauteuil où elle étoit assise.

Je me remis pourtant au discours que tint notre témoin, quand il dit qu'on aimoit à être avec les gens de sa sorte.

Cet honnête convive n'avoit pas une mine fort imposante, malgré un habit de drap neuf qu'il avoit pris, malgré une cravatte bien blanche, bien longue, bien empesée & bien roide, avec une perruque toute neuve aussi, qu'on voyoit que sa tête portoit avec respect & dont elle étoit plus embarassée que couverte, parcequ'apparemment elle n'y étoit pas encore familiarisée, & que cette perruque n'avoit peut-être servi que deux ou trois Dimanches.

Le bon homme, Epicier du coin, com-

me je le fus après, s'étoit mis dans cet équipage-là pour honorer notre mariage, & la fonction de témoin qu'il y devoit faire; je ne dis rien de ses manchettes, qui avoient leur gravité particulière, je n'en vis jamais de si droites.

Eh! Mais vous, Monsieur, qui parlez des gens de votre sorte, lui dis-je, de quelle sorte êtes-vous donc? car le cœur me dit que je vous vaux bien, hormis que j'ai mes cheveux, & vous ceux des autres. Ah! Oui, dit-il, nous nous valons bien, l'un pour demander à boire, & l'autre pour en apporter: mais ne bougez, je n'ai pas soif. Bon soir, Madame Dalain: je vous souhaite une bonne nuit Mademoiselle. Et puis voilà notre témoin sorti.

Fin de la deuxième Partie.



LE PAYSAN PARVENU, OU LES MEMOIRES DE M. ***.

TROISIÈMEE PARTIE.



Jusques-là nos autres témoins n'avoient rien dit, & seroient volontiers restés, je pense, n'eusse été que pour faire bonne chère; car il n'est pas indifférent à de certaines gens d'être convives, un bon repas est quelque chose pour eux.

Mais ce témoin qui sortoit étoit leur ami & leur camarade; & comme il avoit la fierté de ne pas manger avec moi, ils crurent devoir suivre son exemple, & se montrer aussi délicats que lui.

Puisque Monsieur un tel..... (parlant de l'autre) s'en va, nous ne pouvons plus vous être utiles, dit à Mademoiselle Haberd l'un des trois qui étoit gros & court; ainsi Mademoiselle, je crois qu'il est à propos que nous prenions congé de la compagnie.

Discours qu'il tint d'un air prèsque aussi triste que sérieux; il sembloit qu'il di-

ſoit, c'eſt bien à regret que nous nous retirons, mais nous ne ſaurions faire autrement.

En ce qui rendoit leur retraite encore plus difficile, c'eſt que pendant que leur Orateur avoit parlé, on avoit apporté les premiers plats de notre ſoupé, qu'ils trouvoient de fort bonne mine; je le voyois bien à leur façon de les regarder.

MESSIEURS, leur dit Mademoiſelle Haberd d'un ton aſſez ſec, je ſerois fachée de vous gêner, vous-êtes les maîtres.

EH! pourquoi s'en aller? dit Madame d'Alain, qui aimoit les Aſſemblées nombreuſes & bruyantes, & qui ſe voyoit enlever l'eſpoir d'une ſoirée où elle auroit fait la commère à diſcrétion. Eh pardi puiſque voilà le ſoupé ſervi, il n'y a qu'à ſe mettre à table.

NOUS ſommes bien mortifiés, mais cela ne ſe peut pas, répondit le témoin gros & court, cela ne ſe peut pas, notre voiſine.

SES confrères qui étoient rangés à côté de lui, n'opinoient qu'en baiſſant la tête, & ſe laiſſoient conduire ſans avoir la force de prononcer un mot; ces viandes qu'on venoit de ſervir leur ôtoient la parole; il ſalua, ils ſaluerent, il ſortit le premier, & ils le ſuivirent.

IL ne nous reſta donc que Madame Dalain & ſa fille.

VOILA ce que c'eſt, dit la mere, en me regardant bruſquement, voilà ce que c'eſt que de répondre aux gens mal à propos; ſi vous n'aviez rien dit, ils ſeroient encore *là*, & ne s'en iroient pas mécontens.

POURQUOI leur camarade a-t-il mal parlé, répondis-je, que veut-il dire avec les gens de ſa ſorte? Il me mépriſe, & je ne dirois mot?

MAIS entre nous, Monſieur de la Vallée, reprit-elle, a-t-il tant de tort? Voyons, c'eſt un Marchand, un Bourgeois de Paris, un homme bien établi; de bonne foi êtes-vous ſon pareil, un homme qui eſt Marguillier de ſa Paroiſſe?

QU'APPELLEZ-VOUS, Madame, Marguillier de ſa Paroiſſe? lui dis-je. Eſt-ce que mon pere ne l'a pas été de la ſienne? Eſt-ce que je pouvois manquer à l'être auſſi moi, ſi j'avois reſté dans notre Village, au lieu de venir ici?

AH! oui, dit-elle, mais il y a Paroiſſe & Paroiſſe, Monſieur de Vallée. Eh pardi, lui dis-je, je penſe que notre Saint eſt autant que le vôtre, Madame Dalain; Saint Jacques vaut bien Saint Gervais.

ENFIN ils ſont partis, dit-elle d'un ton plus doux, car elle n'étoit point opiniâtre; ce n'eſt pas la peine de diſputer, cela ne les fera pas revenir; pour moi je ne ſuis point

glorieuse, & je ne refuse pas de souper. A l'égard de votre mariage, il en sera ce qui plaira à Dieu; je n'en ai dit mon avis que par amitié, & je n'ai envie de fâcher personne.

Vous m'avez pourtant bien fâchée, dit alors Mademoiselle Haberd en sanglottant, & sans la crainte d'offenser Dieu, je ne vous pardonnerois jamais le procédé que vous avez eu ici. Venir dire toutes mes affaires devant des gens que je ne connois pas, insulter un jeune-homme qne vous savez que je considere, en parler comme d'un misérable le traiter comme un valet, pendant qu'il ne l'a été qu'un moment par hazard, & encore parcequ'il n'étoit pas riche, & puis citer un Pont-Neuf, me faire passer pour une folle, pour une fille sans cœur, sans conduite; & répéter tous les discours d'un Prêtre qui n'en a pas agi selon Dieu dans cette occasion-ci; car d'où vient est-ce qu'il vous a fait tous ces contes-là? Qu'il parle en conscience est ce par religion, est-ce à cause qu'il est en peine de moi & de mes actions? s'il a tant d'amitié pour moi, s'il s'intérèsse si chrétiènnement à ce qui me regarde, pourquoi donc m'a-t-il toujours laissé maltraiter par ma sœur, pendant que nous demeurions toutes deux ensemble? Y avoit-il moyen de vivre avec elle? Pouvois-

je y résister ? il sait bien que non ; je me marie aujourd'hui : Eh bien il auroit falu me marier demain, & je n'aurois peut-être pas trouvé un si honnête homme. Monsieur de la Vallée ma sauvé la vie ; sans lui je serois peut-être morte ; il est d'aussi bonne famille que moi ; que veut-on dire ? à qui en a Monsieur Doucin ? vraiment l'intérêt est une belle chose ; parceque je le quitte, & qu'il n'aura plus de moi les présens que je lui faisois tous les jours, il faut qu'il me persécute sous prétèxte qu'il prend part à ce qui me regarde ; il faut qu'une personne chez qui je demeure, & à qui je me suis confiée, me fasse essuyer la plus cruelle avanie du monde ; car y a-t-il rien de plus mortifiant que ce qui m'arrive ?

La les pleurs, les sanglots, les soupirs, & tous les accens d'une douleur amère étouffèrent la voix de Mademoiselle Haberd, & l'empêchèrent de continuer.

Je pleurai moi-même, au lieu de lui dire, consolez vous ; je lui rendis les larmes qu'elle versoit pour moi ; elle en pleura encore davantage pour me récompenser de ce que je pleurois ; & comme Madame Dalain étoit une si bonne femme, que tout ce qui pleuroit avoit raison avec elle, nous la gagnâmes sur le champ, & ce fût le Prêtre qui eut tort.

EH doucement donc, ma chere amie, dit-elle à Mademoiselle Haberd en allant à elle! Eh mon Dieu que jê suis mortifiée de n'avoir pas sû tout ce que vous me dites; allons, Monsieur de la Vallée, bon courage, mon enfant; venez m'aider à consoler cette chere Demoiselle qui se tourmente pour deux mots que j'ai véritablement lachés à la legère; mais que voulez-vous, je ne dévinois pas; on entend un Prêtre qui parle, & que dit que c'est dommage qu'on se marie à vous; dame je l'ai crû, moi; on ne va pas s'imaginer qu'il a ses petites raisons pour être si scandalisé. Pour ce qui est d'aimer qu'on lui donne, oh je n'en doute pas; c'est de la bougie, c'est du caffé c'est du sucre. Oui, oui, j'ai une de mes amies qui est dans la grande dévotion, & qui lui envoye de tout cela; je m'en ressouviens à cette heure que vous en touchez un mot; vous lui en donniez aussi, & voilà ce qui en est; faites comme moi, je parle de Dieu tant qu'on veut, mais je ne donne rien; ils sont trois ou quatre de sa robbe qui fréquentent ici, je les reçois bien: bonjour, Monsieur; bonjour Madame; on prend du thé, quelquefois on dîne, la reprise de quadrille ensuite, un petit mot d'édification par-ci par-là, & puis je suis votre servante; aussi que me je marie vingt-fois au lieu d'une,

je n'ai pas peur qu'ils s'en mettent en peine; au surplus, ma chere amie, consolez-vous, vous n'êtes pas mineure, & c'est bien fait d'épouser Monsieur de la Vallée, & si ce n'est pas cette nuit ce sera l'autre, & ce n'est qu'une nuit de perdue. Je vous soutiendrai moi, laissez-moi faire. Comment donc, un homme sans qui vous seriez morte! Eh pardi il n'y auroit pas de conscience! Oh il sera votre mari; je serois la première à vous blâmer, s'il ne l'étoit pas.

Elle en étoit là, quand nous entendîmes monter la cuisiniere de Mademoiselle Haberd (car celle de Madame Dalain nous en avoit procuré une) & j'avois oublié de vous le dire.

Allons, ma mie, ajoûta-t-elle, en caréssant Maeemoiselle Haberd, mettons-nous à table, essuyez vos yeux & ne pleurez plus; approchez son fauteuil, Monsieur de la Vallée, & tenez-vous gaillard; soupons: mettez-vous là petite fille.

C'etoit à Agathe à qui elle parloit, laquelle Agathe n'avoit dit mot depuis que sa mere étoit rentrée.

Notre situation ne l'avoit pas attendrie, & plaindre son prochain, n'étoit pas sa foiblèsse; elle n'avoit gardé le silence que pour nous observer en curieuse, & pour s'amuser de la mine que nous faisions en pleu-

rant. Je vis à la ſienne que tout ce petit déſordre la divertiſſoit, & qu'elle joüiſſoit de notre peine, en affectant pourtant un air de triſteſſe.

Il y a dans le monde bien des gens de ce caractère-là qui aiment mieux leurs amis dans la douleur que dans la joye; ce n'eſt que par compliment qu'ils vous félicitent d'un bien, c'eſt avec goût qu'ils vous conſolent d'un mal.

A la fin pourtant Agathe, en ſe mettant à table, fit une petite exclamation en notre faveur, & une exclamation digne de la part hypocrite qu'elle prenoit à notre chagrin; on ſe peint en tout; & la petite perſonne, au lieu de nous dire ce n'eſt rien que cela, s'écria, ah, que ceci eſt fâcheux! & voilà toujours dans quel goût les ames malignes s'y prennent en pareil cas; c'eſt là leur ſtyle.

La cuiſinière entra, Mademoiſelle Haberd ſêcha ſes pleurs, nous ſervit, Madame Dalain, ſa fille, & moi; & nous mangeâmes tous d'aſſez bon appétit; le mien étoit grand; j'en cachai pourtant une partie, de peur de ſcandaliſer ma future elle qui ſoupoit très ſobrement, & qui m'auroit peut-être accuſé d'être peu touché, ſi j'avois eu le courage de manger tant. On ne doit pas avoir faim quand on eſt affligé.

JE me retenois donc par décence, ou du moins j'eus l'adresse de me faire dire plusieurs fois, mangez donc; Mademoiselle Haberd m'en pria elle-même, & de prieres en prieres, j'eus la complaisance de prendre une refection fort honnête; sans qu'on y pût trouver à redire.

NOTRE entretien pendant le repas n'eut rien d'intéressant; Madame Dalain à son ordinaire s'y répandit en propos inutiles à répéter, nous y parla de notre avanture d'une manière qu'elle croyoit tres énigmatique, & qui étoit fort claire, remarqua que celle qui nous servoit prêtoit l'oreille à ses discours, & lui dit qu'il ne falloit pas qu'une servante écoutât ce que disoient les Maîtres.

ENFIN Madame Dalain en agit toujours avec sa discrétion accoutumée. Le repas fini, elle embrassa Mademoiselle Haberd, lui promit son amitié, son secours, presque sa protection, & nous laissa sinon consolés, du moin plus tranquiles que nous ne l'aurions été sans ses assurances de service. Demain, dit-elle, au défaut de Monsieur Doucin, nous trouverons bien un Prêtre qui vous mariera. Nous la remerciâmes de son zèle, & elle partit avec Agathe, qui ce soir-là ne mit rien pour moi dans la révérence qu'elle nous fit.

PENDANT que Cathos nous desservoit:

(c'étoit le nom de notre cuisinière) Monsieur de la Vallée, me dit tout bas Mademoiselle Haberd, il faut que tu te retires, il ne convient pas que cette fille nous laisse ensemble.

MAIS ne sais-tu personne qui puisse te protéger ici, car je crains que ma sœur ne nous inquiète; je gage que M. Doucin aura été l'avertir. & je la connois, je ne m'attends pas qu'elle nous laisse en repos.

PARDY cousine, lui dis-je, pourvû que vous me souteniez, que peut-elle faire? si j'ai votre cœur, qu'ai-je besoin d'autre chose? je suis honnête garçon une fois, fils de braves gens; mon pere consent, vous consentez, je consens aussi? voilà le principal.

SOURTOUT, me dit-elle, ne te laisse point intimider, quelque chose qui arrive; je te le recommande; car ma sœur a bien des amis, & peut-être emploiera-t-on la menace contre toi; tu n'as point d'expérience, la peur te prendra, & tu me quitteras faute de résolution.

VOUS quitter, lui-dis-je; oui quand je serai mort, il n'y aura que cela qui me donnera mon congé; mais tant que mon ame & moi serons ensemble, nous vous suivrons partout l'un portant l'autre, entendez-vous, cousine? Je ne suis pas peureux de mon naturel; qui vit bien ne craint rien : laissez-

les

les venir; je vous aime, vous étes aimable, il n'y aura personne qui dise que non; l'amour est pour tout le monde, vous en avez, j'en ai, qui est-ce qui n'en a pas? Quand on en a on se marie, les honnêtes gens le pratiquent, nous le pratiquons, voilà tout.

TU as raison, me dit-elle, & ta fermeté me rassure; je vois bien que c'est Dieu qui te la donne; c'est lui qui conduit tout ceci; je me ferois un scrupule d'en douter; va, mon enfant, mettons toute notre confiance en lui, remercions-le du soin visible qu'il a de nous: mon Dieu, bénissez une union qui est votre ouvrage. Adieu la Vallée, plus il vient d'obstacles, & plus tu m'és cher.

ADIEU, cousine, plus on nous chicane & plus je vous aime, lui dis-je à mon tour; helas! que je voudrois être à demain, pour avoir à moi cette main que je tiens; je croyois l'avoir tantôt avec toute la personne; quel tort il me fait, ce Prêtre, ajoûtai-je en lui pressant la main, pendant qu'elle me regardoit avec des yeux qui me répétoient le plus chrétiénnement que cela se pouvoit, vû l'amour dont ils étoient pleins, & vû la difficulté d'ajuster tant d'amour avec la modestie.

VA-t-en, me dit-elle, toujours tout bas, & ajoûtant un soupir à ces mots, va-t-en, il ne nous est pas encore permis de nous at-

tendrir tant; il eſt vrai que nous devions être mariés cette nuit, mais nous ne le ferons pas, la Vallée, ce n'eſt que pour demain, va-t-en donc.

CATHOS alors avoit le dos tourné, & je profitai de ce moment pour lui baiſer la main; galanterie que j'avois déjà vû faire, & qu'on apprend aiſément; la mienne me valut encore un ſoupir de ſa part, & puis je me levai & lui donnai le bon ſoir.

ELLE m'avoit recommandé de prier Dieu, & je n'y manquai pas, je le priai même plus qu'à l'ordinaire, car on aime tant Dieu, quand on a beſoin de lui.

JE me couchai fort content de ma dévotion, & perſuadé qu'elle étoit très méritoire. Je ne me réveillai le lendemain qu'à huit-heures du matin.

IL en étoit près de neuf quand j'entrai dans la chambre de Mademoiſelle Haberd qui s'étoit levée auſſi plus tard que de coutume; & j'avois eu à peine le tems de lui donner le bon jour, quand Cathos vint me dire que quelqu'un demandoit à me parler.

CELA me ſurprit, je n'avois d'affaire avec perſonne. Eſt-ce quelqu'un de la maiſon? dit Mademoiſelle Haberd, encore plus intriguée que moi.

NON, Mademoiſelle, répondit Cathos, c'eſt un homme qui vient d'arriver tout-à-

l'heure; je voulus aller voir qui c'étoit: attendez, dit Mademoiselle Haberd, je ne veux pas que vous sortiez, qu'il vienne vous parler ici, il n'y a qu'à le faire entrer.

CATHOS nous l'amêna; c'étoit un homme assez bien mis, une manière de Valet de chambre qui avoit l'épée au côté.

N'EST-ce pas vous qui vous appellez Monsieur de la Vallée, me dit-il? Oui Monsieur, répondis-je, qu'est-ce, qu'y a-t-il pour votre service?

JE viens ici de la part de Monsieur le Président.... (c'étoit un des premiers Ma-Magistrats de Paris) qui souhaiteroit vous parler, me dit-il.

A moi? m'écriai-je, cela ne se peut pas: il faut que ce soit un autre Monsieur de la Vallée, car je ne connois pas ce Monsieur le Président, je ne l'ai de ma vie ni vû ni apperçu.

NON non, reprit il, c'est vous-même qu'il demande, c'est l'amant d'une nommée Mademoiselle Haberd; j'ai là bas un Fiacre qui nous attend, & vous ne pouvez pas vous dispenser de venir, car on vous y obligeroit: ainsi ce n'est pas la peine de refuser; d'ailleurs on ne veut vous faire aucun mal, on ne veut que vous parler.

J'AI fort l'honneur de connoître une pa-

rente de Monſieur le Préſident, qui loge chez lui, dit alors Mademoiſelle Haberd; & comme je ſoupçonne que c'eſt une affaire qui me regarde auſſi, je vous ſuivrai, Meſſieurs; ne vous inquiétez point Monſieur de la Vallée, nous y allons enſemble; tout ceci vient de mon aînée; c'eſt elle qui cherche à nous traverſer, nous la trouverons chez Monſieur le Préſident, j'en ſuis ſûre, & peut-être Monſieur Doucin avec elle. Allons, allons voir de quoi il s'agit, vous n'attendrez pas, Monſieur, je n'ai qu'à changer de robbe.

NON, Mademoiſelle, dit le Valet de chambre: (car c'en étoit un) j'ai préciſément ordre de n'amêner que Monſieur de la Vallée; il faut qu'on ait prévû que vous voudriez venir, puiſqu'on m'a donné cet ordre poſitif, ainſi vous ne ſauriez nous ſuivre, je vous demande pardon du refus que je vous fais, mais il faut que j'obéiſſe.

VOILA de grandes précautions, d'étranges meſures, dit-elle; hé bien, Monſieur de la Vallée, partez, allez devant, préſentez-vous hardiment, j'y ſerai prèſque auſſi-tout que vous, car je vais envoyer chercher une voiture.

JE ne vous le conſeille pas, Mademoiſelle, dit le Valet de chambre, car j'ai encore charge de vous dire, qu'en ce cas vous ne parleriez à perſonne.

A personne, s'écria-t-elle, eh! qu'est-ce que cela signifie? Monsieur le Président passe pour un si honnête homme; on le dit si homme de bien; comment se peut-il qu'il en use ainsi? où est donc sa religion? Ne tient-il qu'à être Président pour envoyer chercher un homme qui n'a que faire à lui? C'est comme un criminel qu'on envoye prendre; en vérité je n'y comprens rien. Dieu n'approuve pas ce qu'il fait-là; je suis d'avis qu'on n'y aille pas. Je m'intéresse à Monsieur de la Vallée, je le déclare; il n'a ni charge, ni emploi, j'en conviens; mais c'est un sujet du Roy comme un autre, & il n'est pas permis de maltraiter les sujets du Roy, ni de les faire marcher comme cela, sous prètexte qu'on est Président, & qu'ils ne sont rien; mon sentiment est qu'il reste.

NON, Mademoiselle, lui dis-je alors, je ne crains rien, (& cela étoit vrai) ne regardons pas si c'est bien ou mal fait de m'envoyer dire que je viènne; qu'est-ce que je suis pour être glorieux, ne faut-il pas se mesurer à son aune? Quand je serai Bourgeois de Paris, encore passe; mais à présent que je suis si petit, il faut bien en porter la peine, & aller suivant ma taille: aux petits, les corvées, dit on. Monsieur le Président me mande, trouvons que je suis bien mandé; Monsieur le Président me verra, sa Prési-

dence me dira ses raisons, je lui dirai les miènnes, nous sommes en pays de Chrétiens, je lui porte une bonne conscience, & Dieu par-dessus tout, marchons, Monsieur, je suis tout prêt.

Eh bien, j'y consens, dit Mademoiselle Haberd; car en effet, qu'en peut-il être? mais avant que vous partiez, venez que je vous dise un petit mot dans ce cabinet; Monsieur de la Vallée.

Elle y entra, je la suivis; elle ouvrit une armoire, mit sa main dans un sac, & en tira une somme en or qu'elle me dit de prendre. Je soupçonne, ajoûta-t-elle, que tu n'as pas beaucoup d'argent, mon enfant, à tout hazard mets toujours cela dans ta poche. Va, Monsieur de la Vallée, que Dieu soit avec toi, q'uil te conduise & te ramêne; ne tarde point à revenir, dès que tu le pourras, & souviens-toi que je t'attends avec impatience.

Oui cousine, oui maîtresse, oui charmante future, & tout ce qui m'est le plus cher dans le monde, oui, je retourne aussitôt; je ne ferai de bon sang qu'à mon arrivée; je ne vivrai point que je ne vous revoye, lui dis-je, en me jettant sur cette main généreuse qu'elle avoit vuidée dans mon chapeau. Helas! quand on auroit un cœur de rocher, ce feroit bien-tôt un cœur de chair

avec vous & vos chères manières. Quelle bonté dame! mon Dieu, la charmante fille, que j'e l'aimerai quand je ſerai ſon homme! la ſeule penſée m'en fait mourir d'aiſe: viennent tous les Préſidens du monde, & tous les Gréffiers du pays, voilà ce que je leur dirai; fuſſent ils mille avec autant d'Avocats. Adieu la Reine de mon ame, adieu perſonne chérie; j'ai tant d'amour que je n'en ſaurois plus parler ſans notre mariage, il me faut cela pour dire le reſte.

Pour toute réſponſe, elle ſe laiſſa tomber dans un fauteuil en pleurant, & je partis avec ce Valet de chambre qui m'attendoit, & qui me parut honnête homme.

Ne vous allarmez point, me dit-il en chemin, ce n'eſt pas un crime que d'être aimé d'une fille; & ce n'eſt que par complaiſance que Monſieur le Préſident vous envoye chercher, on l'en a prié dans l'éſpérance qu'il vous intimideroit; mais c'eſt un Magiſtrat plein de raiſon & d'équité; ainſi ſoyez en repos, défendez-vous honnêtement, & tenez bon.

Aussi ferai-je, mon cher Monſieur, lui dis-je; je vous remercie du conſeil, quelque jour je vous le revaudrai, ſi je puis, mais je vous dirai que je vais là auſſi gaillard qu'à ma nôce.

Ce fût en tenant de pareils diſcours que

nous arrivâmes chez ſon Maître. Apparemment que mon hiſtoire avoit éclaté dans la maiſon; car j'y trouvai tous les domeſtiques aſſemblés qui me reçûrent en haye ſur l'eſcalier.

JE ne me démontai point; chacun diſoit ſon mot ſur ma figure, & heureuſement de tous ces mots, il n'y en avoit pas un dont je puſſe être choqué; il y en eut même de fort obligeans de la part des femmes. Il n'a pas l'air ſot, diſoit l'une; mais vrayement la dévote a fort bien choiſi, il eſt beau garçon, diſoit l'autre.

A droite, c'étoit, je ſuis bien aiſe de ſa bonne fortune; à gauche, j'aime ſa phyſionomie: qu'il m'en viènne un de cette mine-là, je m'y tiens, entendois-je dire ici; vous n'êtes pas dégoutée, diſoit-on là.

ENFIN, je puis dire que mon chemin fut ſemé de complimens; & ſi c'étoit-là paſſer par les baguettes, du moins étoient-elles les plus douces du monde, & j'aurois eu lieu d'être bien content; ſans une vieille Gouvernante qui gâta tout, que je rencontrai au haut de l'eſcalier, & qui ſe fâcha ſans doute de me voir ſi jeune pendant qu'elle étoit ſi vieille, & ſi éloignée de la bonne fortune de Mademoiſelle Haberd.

OH! le coup de baguette de celle-là ne fut pas doux; car me regardant d'un œil

hagard, & levant les épaules ſur moi ; hum! qu'eſt-ce que c'eſt que cela, dit-elle, quelle bégueule à ſon âge de vouloir épouſer ce godelureau? Il faut qu'elle ait perdu l'eſprit.

Tout doucement, ma bonne mere, vous le perdriez bien au même prix, lui répondis-je, enhardi par tout ce que les autres m'avoient dit de flateur.

Ma réponſe réuſſit, ce fût un éclat de rire général, tout l'eſcalier en retentit, & nous entrâmes le Valet de chambre & moi dans l'appartement, en laiſſant une querelle bien établie entre la Gouvernante & le reſte de la maiſon qui la ſiffloit en ma faveur.

Je ne ſai pas comment la vieille s'en tira; mais comme vous voyez, mon début étoit aſſez plaiſant.

La compagnie étoit chez Madame; on m'y attendoit, & ce fût auſſi chez elle que me mêna mon guide.

Modestie & courage, voilà avec quoi j'y entrai. J'y trouvai Mademoiſelle Haberd l'aînée par qui je commence, parceque c'eſt contre elle que je vais plaider.

Monsieur le Préſident, homme entre deux âges.

Madame la Préſidente, dont la ſeule phyſionomie m'auroit raſſuré ſi j'avois eu peur; il n'en faut qu'une, comme celle-là, dans une compagnie pour vous faire aimer

toutes les autres; non pas que Madame la Préſidente fût belle, il s'en falloit bien; je ne vous dirai pas non-plus qu'elle fût laide, je n'oſerois; car ſi la bonté, ſi la franchiſe, ſi toutes les qualités qui font une ame aimable prenoient une phyſionomie en commun, elles n'en prendroient point d'autre que celle de cette Préſidente.

J'ENTENDIS qu'elle diſoit au Préſident d'un ton aſſez-bas; mon Dieu! Monſieur, il me ſemble que ce pauvre garçon tremble; allez-y doucement, je vous prie, & puis elle me regarda tout de ſuite d'un air qui me diſoit, ne vous troublez point.

CE ſont de ces choſes ſi ſenſibles qu'on ne ſauroit s'y méprendre.

MAIS ce que je dis-là m'a écarté. Je comptois les aſſiſtans, en voilà déja trois de nommés, venons aux autres.

IL y avoit un Abbé d'une mine fine, & mis avec toute la galanterie que pouvoit comporter ſon habit, geſticulant décemment, mais avec grace; c'étoit un petit-maître d'Egliſe, je n'en dirai pas de lui davantage, car je ne l'ai jamais revû.

IL y avoit encore une Dame parente du Préſident, celle que Mademoiſelle Haberd avoit dit connoître, & qui occupoit une partie de la maiſon; veuve d'environ cinquante-ans, grande perſonne, bien faite, &

dont je ferai le portrait dans un moment; voilà tout.

Il eſt bon d'avertir que cette Dame dont je promets le portrait, étoit une dévote auſſi: voilà bien des dévotes, dira-t-on, mais je ne ſaurois qu'y faire; c'étoit par là que Mademoiſelle Haberd l'aînée la conoiſſoit, & qu'elle avoit ſu l'intéreſſer dans l'affaire dont il s'agiſſoit; elles alloient toutes deux au même confeſſionnal.

Et à propos de dévotes; ce fût bien dans cette occaſion où j'aurois pû dire (tant de fiel entre-t-il dans l'ame des dévots?) je n'ai jamais vû de viſage ſi furibond que celui de la Mademoiſelle Haberd préſente; cela la changeoit au point que je penſai la méconnoître.

En vérité il n'y a de mouvemens violens que chez ces perſonnes-là, il n'appartient qu'à elles d'être paſſionées; peut-être qu'elles croyent être aſſez bien avec Dieu pour pouvoir prendre ces licences-là ſans conſéquence, & qu'elles s'imaginent que ce qui eſt peché pour nous autres profanes, change de nom, & ſe purifie en paſſant par leur ame. Enfin je ne ſai pas comment elles l'entendent, mais il eſt ſûr que la colère des dévots eſt terrible.

Apparemment qu'on fait bien de la bile dans ce métier-la; je ne parle jamais que

des dévots, je mets toujours les pieux à part; ceux-ci n'ont point de bile, la piété les en purge.

Je ne m'embarrassai guères de la fureur avec laquelle me regardoit Mademoiselle Haberd; je jettai les yeux sur elle aussi indifféremment que sur le reste de la compagnie, & je m'avançai en saluant Monsieur le Président.

C'est donc toi, me dit-il, que la sœur de Mademoiselle veut épouser.

Oui, Monsieur, du moins me le dit elle, & assurément je ne l'en empêcherai pas; car cela me fait beaucoup d'honneur & de plaisir, lui répondis-je d'un air simple, mais ferme & tranquile; je m'observai un peu sur le langage, soit dit en passant.

T'épouser toi, reprit le Président? Toi, es-tu fait pour être son mari? Oublie-tu que tu n'es que son domestique?

Je n'aurois pas de peine à l'oublier, lui dis-je, car je ne l'ai été qu'un moment par rencontre.

Voyez l'effronté comme il vous répond, Monsieur le Président, dit alors Mademoiselle Haberd.

Ha! point du tout, Mademoiselle: c'est que vous êtes fâchée, dit sur le champ la Présidente d'un ton de voix si bien assorti avec cette physionomie dont j'ai parlé;

Monsieur le Président l'interroge, il faut bien qu'il réponde, il n'y a pas de mal à cela, écoutons-le.

*L'*ABBE à ce dialogue soûrioit sous sa main d'un air spirituel & railleur; Monsieur le Président baissoit les yeux de l'air d'un homme qui veut rester grave, & qui retient une envie de rire.

L'AUTRE Dame parente de la maison, faisoit des nœuds, je pense, & la tête baissée, se contentoit par intervalle de lever sourdement les yeux sur moi; je la voyois qui me mesuroit depuis les pieds jusqu'à la tête.

POURQUOI, reprit le Président, me dis-tu que tu n'as été qu'un moment son domestique, puisque tu es actuellement à son service?

OUI, Monsieur, à son service comme au vôtre, je suis fort son serviteur, son ami, & son prétendu, & puis c'est tout.

MAIS, petit fripon que vous êtes, s'écria là-dessus ma future belle-sœur, qui ne trouvoit pas que le Président me parlât à sa fantaisie, mais pouvez-vous à votre âge mentir aussi impudemment que vous le faites? Là, mettez la main sur la conscience, songez que vous êtes devant Dieu, & qu'il nous écoute. Est-ce que ma folle de sœur ne vous a pas rencontré dans la rue? n'é-

tiez-vous pas ſur le pavé ſans ſavoir où aller quand elle vous a pris? Que ſeriez-vous devenu ſans elle? Ne ſeriez-vous pas réduit à tendre la main aux paſſans, ſi elle n'avoit pas eu la charité de vous mêner au logis? Helas! la pauvre fille, il valoit bien mieux qu'elle n'eût pas pitié de vous; il faut bien que ſa charité n'ait pas été agréable à Dieu, puiſqu'il s'en eſt ſuivi un ſi grand malheur pour elle. Quel égarement! Monſieur le Préſident. Que les jugemens de Dieu ſont terribles! Elle paſſe un matin ſur le Pont-Neuf, elle rencontre ce petit libertin, elle me l'amêne, il ne me revient pas, elle veut le garder à toute force, malgré mon conſeil & l'inſpiration d'un ſaint homme qui tâche de l'en diſſuader; elle ſe brouille avec lui, ſe ſépare d'avec moi, prend une maiſon ailleurs, y va loger avec ce miſérable (Dieu me pardonne de l'appeller ainſi) ſe coëffe de lui, & veut être ſa femme, la femme d'un valet, à près de cinquante ans qu'elle a.

OH! l'âge ne fait rien à cela, dit ſans lever la tête la Dame dévote, à qui cet article des cinquante-ans ne plut pas, parcequ'elle avoit ſa cinquantaine, & qu'elle craignoit que ce diſcours ne fît ſonger à elle. Et d'ailleurs dit-elle en continuant, eſt-elle ſi âgée, Mademoiſelle votre ſœur? Vous

êtes en colere, & il me ſemble lui avoir entendu dire qu'elle étoit de mon âge, & ſur ce pied-là elle ſeroit à peu près de cinq-ans plus jeune.

Je vis le Préſident ſoûrire à ce calcul: apparemment qu'il ne lui paroiſſoit pas exact.

Eh! Madame, reprit Mademoiſelle Haberd l'aînée d'un ton piqué, je ſai l'âge de ma ſœur, je ſuis ſon ainée, & j'ai près de deux-ans plus qu'elle; oui Madame, elle a cinquante-ans moins deux mois, & je penſe qu'à cet âge-là on peut paſſer pour vieille; pour moi je vous avoue que je me regarde comme telle; tout le monde ne ſe ſoutient pas comme vous, Madame.

Autre ſotiſe qui lui échappa, ou par faute d'attention, ou par rancune.

Comme moi, Mademoiſelle Haberd, répondit la Dame en rougiſſant? Eh! où allez-vous? eſt-ce qu'il eſt queſtion de moi ici? je me ſoutiens, dites-vous, je le crois bien, & Dieu ſait ſi je m'en ſoucie, mais il n'y a pas grand miracle qu'on ſe ſoutiènne encore à mon âge.

Il eſt vrai, dit le Préſident en badinant, que Mademoiſelle Haberd rend le bel âge bien court, & que la vieillèſſe ne vient pas de ſi bonne-heure; mais laiſſons-là la diſcuſſion des âges.

Oui, Monſieur le Préſident, répondit

notre aînée, ce n'eſt pas les années que je regarde à cela, c'eſt l'état du mari qu'elle prend, c'eſt la baſſeſſe de ſon choix; voyez quel affront ce ſera pour la famille. Je ſai bien que nous ſommes tous égaux devant Dieu, mais devant les hommes ce n'eſt pas de même, & Dieu veut qu'on ait égard aux coutumes établies parmi eux, il nous défend de nous déshonorer, & les hommes diront que ma ſœur aura épouſé un gredin; voilà comment ils appelleront ce petit garçon-*là*, & je demande qu'on empêche une pauvre égarée de nous couvrir de tant de honte; ce ſera même travailler pour ſon bien, il faut avoir pitié d'elle, je l'ai déjà recommandée aux prières d'une ſainte Communauté; Monſieur Doucin m'a promis les ſiènnes; Madame auſſi, ajoûta-t-elle, en regardant la Dame dévote, qui ne parut pas alors goûter beaucoup cet apoſtrophe; voilà Madame la Préſidente & Monſieur l'Abbé que je n'ai pas l'honneur de connoître, qui ne nous refuſeront pas les leurs. (Les prieres de M. l'Abbé étoient quelque choſe d'impayable en cette occaſion-ci; on penſa en éclater de rire, & auſſi remercia-t-il de l'invitation, d'un air qui mettoit ſes prières au prix qu'elles valoient); & vous aurez part à une bonne œuvre, dit-elle encore au Pré-
ſident,

ſident, ſi vous voulez bien nous ſecourir de votre crédit làdedans.

ALLEZ, Mademoiſelle, ne vous inquiétez point, dit le Préſident, votre ſœur ne l'épouſera pas; il n'oſeroit porter la choſe juſques-là, & s'il avoit envie d'aller plus loin, nous l'en empêcherions bien, mais il ne nous en donnera pas la peine, & pour le dédommager de ce qu'on lui ôte, je veux avoir ſoin de lui, moi.

IL y avoit long-tems que je me taiſois, parceque je voulois dire mes raiſons tout de ſuite, & je n'avois pas perdu mon tems pendant mon ſilence; j'avois jetté de fréquens regards ſur la Dame dévote qui y avoit pris garde, & qui m'en avoit même rendu quelques-uns à la ſourdine; & pourquoi m'étois-je aviſé de la regarder? c'eſt que je m'étois apperçû par-ci par-là qu'elle m'avoit regardé elle-même, & que cela m'avoit fait ſonger que j'étois beau garçon; ces choſes là ſe lièrent dans mon eſprit; on agit en mille momens en conſéquence d'idées confuſes qui viennent je ne ſai comment, qui vous mênent, & qu'on ne réfléchit point.

JE n'avois pas négligé non plus de regarder la Préſidente, mais celle-là d'une manière humble & ſuppliante; j'avois dit des yeux à l'une: il y a plaiſir à vous voir, & elle m'avoit crû; à l'autre, protégez-moi, & el-

le me l'avoit promis, car il me ſemble qu'elles m'avoient entendu toutes deux, & répondu ce que je vous dis là.

MONSIEUR l'Abbé même avoit eu quelque part à mes attentions; quelques regards extrèmement honnêtes l'avoient auſſi diſpoſé en ma faveur; de ſorte que j'avois déjà les deux tiers de mes Juges pour moi quand je commençai à parler.

D'ABORD je fis faire ſilence, car de la manière dont je m'y pris cela vouloit dire, écoutez-moi.

MONSIEUR le Préſident, dis-je donc, j'ai laiſſé parler Mademoiſelle à ſon aiſe, je l'ai laiſſé m'injurier tant qu'il lui a plû; quand elle feroit encore un diſcours d'une heure, elle n'en diroit pas plus qu'elle en a dit; c'eſt donc à moi à parler à préſent; chacun à ſon tour, ce n'eſt pas trop.

VOUS dites, Monſieur le Préſident, que, ſi je veux épouſer Mademoiſelle Haberd la cadettte, on m'en empêchera bien; a quoi je vous réponds que, ſi on m'en empêche, il me ſera bien force de la laiſſer-là, à l'impoſſible nul n'eſt tenu; mais que ſi on ne m'en empêche pas je l'épouſerai, cela eſt ſûr, & tout le monde en feroit autant à ma place.

VENONS à cette heure aux injures qu'on

me dit; je ne ſai pas ſi la dévotion les permet; en tout cas je les mets ſur la conſcience de Mademoiſelle qui les a proférées. Elle dit que Dieu nous écoute, & tant pis pour elle, car ce n'eſt pas là de trop belles paroles qu'elle lui a fait entendre; bref à ſon compte, je ſuis un miſérable, un gredin, ſa ſœur une folle, une pauvre vieille égarée; à tout cela il n'y a que le prochain de foulé, qu'il s'accommode, parlons de moi. Voilà, par exemple, Mademoiſelle Haberd l'ainée; Monſieur le Préſident, ſi vous lui diſiez comme à moi, toi par-ci, toi par-là, qui es-tu, qui n'es-tu pas? Elle ne manqueroit pas de trouver cela bien étrange; elle diroit, Monſieur, vous me traitez mal, & vous penſeriez en vous-même, elle a raiſon; c'eſt Mademoiſelle là; toujours honnêtement Mademoiſelle, & à moi toujours tu & toi. Ce n'eſt pas que je m'en plaigne, Monſieur le Préſident, il n'y a rien à dire, c'eſt la coutume de vous autres grands Meſſieurs; toi, c'eſt ma part & celle-là du pauvre monde; voilà comme on le mêne: pourquoi pauvre monde eſt-il? Ce n'eſt pas votre faute, & ce que j'en dis n'eſt que pour faire une comparaiſon. C'eſt que Mademoiſelle à qui ce ſeroit mal fait de dire, que veux-tu, n'eſt prèſque pourtant pas plus Mademoiſelle que je ſuis

Monſieur, c'eſt ma foi le même choſe.

Comment donc, petit impertinent, la même choſe? s'écria-t-elle.

Eh pardi oui, répondis je; mais je n'ai pas fait, l'aiſſez-moi me reprendre.

Est-ce que Monſieur Haberd votre pere, & devant Dieu ſoit ſon ame, étoit un gredin, Mademoiſelle? Il étoit fils d'un bon Fermier de Beauce, moi fils d'un bon Fermier de Champagne; c'eſt déjà Fèrme pour Fèrme; nous voilà déjà Monſieur votre pere & moi auſſi gredins l'un que l'autre; il ſe fit Marchand, n'eſt-ce pas? Je le ſerai peut-être; ce ſera encore boutique pour boutique Vous autres Demoiſelles qui êtes ſes filles, ce n'eſt donc que d'une boutique que vous valez mieux que moi; mais cette boutique, ſi je la prends, mon fils dira, mon pere l'avoit, & par-là mon fils ſera au niveau de vous. Aujourd'hui vous allez de la Boutique à la Fèrme, & moi j'irai de la Fèrme à la Boutique; il n'y a pas là grande différence; ce n'eſt qu'un étage que vous avez de plus que moi; eſt-ce qu'on eſt miſérable à cauſe d'un étage de moins? Eſt-ce que les gens qui ſervent Dieu comme vous, qui s'adonnent à l'humilité comme vous, comptent les étages; ſurtout quand il n'y en a qu'un à redire?

Pour ce qui eſt de cette rue où vous di-

tes que votre ſœur m'a rencontré; eh bien cette rue, c'eſt que tout le monde y paſſe; j'y paſſois, elle y paſſoit, & il vaut autant ſe rencontrer là qu'ailleurs, quand on a à ſe rencontrer quelque part. J'allois être mendiant ſans elle, helas! non pas le même jour, mais un peu plus tard, il auroit bien fallu en venir là ou s'en retourner à la Fèrme; je le confeſſe franchement, car je n'y entends point finèſſe; c'eſt bien un plaiſir que d'être riche, mais ce n'eſt pas une gloire hormis pour les ſots; & puis y a t-il ſi grande merveille à mon fait; on eſt jeune, on a pere & mere, on ſort de chez eux pour faire quelque choſe: quelle richeſſe voulez-vous qu'on ayt? On a peu, mais on cherche: & je cherchois; là-deſſus votre ſœur vient; qui étes-vous, me dit-elle? je le lui récite; voulez-vous venir chez nous? nous ſommes deux filles craignant Dieu, dit-elle. Oui-dà, lui-dis-je, & en attendant mieux je la ſuis. Nous cauſons par les chemins, je lui apprends mon nom, mon ſurnom, mes moyens, je lui détaille ma famille: elle me dit, la nôtre eſt de même étoffe; moi je m'en réjouis; elle dit qu'elle en eſt bien aiſe; je lui répars, elle me répart; je la loue, elle me le rend; vous me paroiſſez bon garçon, vous Mademoiſelle, la meilleure fille de Paris; je ſuis con-

tent, lui dis-je, moi contente, & puis nous arrivons chez vous, & puis vous la querellez à cause de moi; vous dites que vous la quitterez, elle vous quitte la première; elle m'emmène; la voilà seule; l'ennui la prend, la pensée du mariage lui vient, nous en devisons, je me trouve-là tout porté, elle m'estime, je la revère; je suis fils de Fermier, elle petite-fille, elle ne chicane pas sur un cran de plus, sur un cran de moins, sur une boutique en deçà, sur une boutique en delà; elle a du bien pour nous deux, moi de l'amitié pour quatre; on appelle un Notaire; j'écris en Champagne, on me récrit, tout est prêt, & je demande à Monsieur le Président qui sait la Justice par cœur, à Madame la Présidente qui nous écoute, à Madame qui a si bon esprit, à Monsieur l'Abbé qui a de la conscience; je demande à tout Paris, comme s'il étoit là, où est ce grand affront que je vous fais?

A ces mots la compagnie se tut, personne ne répondit. Notre aînée, qui s'attendoit que Monsieur le Président parleroit, le regardoit étonnée de ce qu'il ne disoit rien; quoi! Monsieur, lui dit-elle, est-ce que vous m'abandonnez!

J'AUROIS fort envie de vous servir, Mademoiselle, lui dit-il, mais que voulez vous que je fasse en pareil cas? je croyois l'affai-

re bien différente, & si tout ce qu'il dit est vrai, il ne seroit ni juste ni possible de s'opposer à un mariage qui n'a point d'autre défaut que d'être ridicule à cause de la disproportion des âges.

SANS compter, dit la Dame parente; qu'on en voit tous les jours de bien plus grandes de ces disproportions, & que celleci ne sera sensible que dans quelques années, car votre sœur est encore fraîche.

ET d'ailleurs, dit la Présidente, d'un air conciliant, elle est sa maîtresse, cette fille; & ce jeune homme n'a contre lui que sa jeunesse dans le fond.

ET il n'est pas défendu d'avoir un mari jeune, dit l'Abbé d'un ton goguenard.

MAIS n'est-ce pas une folie qu'elle fait, dit Mademoiselle Haberd, dont toutes ces généalogies avoient mis la tête en désordre; & n'y a-t-il pas de la charité à l'en empêcher? Vous, Madame, qui m'avez tant promis d'engager Monsieur le Président à me prêter son secours, ajoûta-t-elle en parlant à cette Dame dévote, est-ce que vous ne le presserez pas d'agir? je comptois tant sur vous.

MAIS, ma bonne Demoiselle Haberd, reprit la Dame, il faut entendre raison. Vous m'avez parlé de ce jeune homme comme du dernier des malheureux, n'appartenant à

personne, & j'ai pris feu là-dessus, mais point du tout, ce n'est point cela, c'est le fils d'honnêtes gens d'une bonne famille de Champagne, d'ailleurs un garçon raisonnable; & je vous avoue que je me ferois un scrupule de nuire à sa petite fortune.

A ce discours le garçon raisonable salua la scrupuleuse; ma révérence partit sur le champ.

MON Dieu! qu'est-ce que c'est que le monde, s'écria ma belle-sœur future? Pour avoir dit à Madame qu'elle se soutenoit bien à l'âge qu'a ma sœur, voilà que j'ai perdu ses bonnes graces; qui est-ce qui dévineroit qu'on est encore une Nymphe, à cinquantenans? Adieu, Madame; Monsieur le Président, je suis votre servante.

CELA dit, elle salua le reste de la compagnie, pendant que la Dame dévote la regardoit de côté d'un air méprisant, sans daigner lui répondre.

ALLEZ, mon enfant, me dit-elle, quand l'autre fut partie, mariez-vous, il n'y a pas le mot à vous dire.

JE lui conseille même de se hâter, dit la Présidente, car cette sœur-là est bien mal intentionnée. De quelque façon qu'elle s'y prènne, ses mauvaises intentions n'aboutiront à rien, dit froidement le Président, & je ne vois pas ce qu'elle pourroit faire.

LA-dessus on annonça quelqu'un. Venez, me dit en se levant la Nymphe de cinquante ans, je vais vous donner un petit billet pour Mademoiselle Haberd, c'est une fort bonne fille, je l'ai toujours mieux aimée que l'autre, & je suis bien aise de lui apapprendre comment ceci s'est passé. Monsieur le Président, permettez-moi de passer un moment dans votre cabinet pour écrire, & tout de suite elle part, & je la suis très content de mon ambassade.

QUAND nous fûmes dans ce cabinet; franchement mon garçon, me dit-elle, en prenant une feuille de papier, & en essayant quelques plumes, j'ai d'abord été contre vous; cette emportée qui sort nous avoit si fort parlé à votre désavantage; que votre mariage paroissoit la chose du monde la plus extraordinaire; mais j'ai changé d'avis dès que je vous ai vû; je vous ai trouvé une physionomie qui détruisoit tout le mal qu'elle avoit dit, effectivement vous l'avez belle, & même heureuse; Mademoiselle Haberd la cadètte a raison.

JE suis bien obligé, Madame, à la bonne opinion que vous avez de moi, lui répondis-je, & je tâcherai de la mériter.

OUI, me dit-elle, je pense très bien de vous, extrêmement bien, je suis charmée de votre avanture; & si cette fâcheuse sœur

vous faisoit encore quelque chicanne, vous pouvez compter que je vous servirai contre elle.

C'ETOIT toujours en essayant différentes plumes, qu'elle me tenoit ces discours, & elle ne pouvoit pas en trouver des bonnes.

VOILA de mauvaises plumes, dit-elle, en tâchant d'en tailler; ou plutôt d'en raccommoder une; quel âge avez-vous? Bientôt vingt-ans, Madame, lui dis-je en gros; c'est le véritable âge de faire fortune, réprit-elle; vous n'avez besoin que d'amis qui vous poussent, & je veux vous en donner; car j'aime votre Mademoiselle Haberd, & je lui sai bon gré de ce qu'elle fait pour vous; elle a du discèrnement, mais est-il vrai qu'il n'y a que quatre ou cinq mois que vous arrivez de campagne, on ne le croiroit point à vous voir; vous n'êtes point hallé, vous n'avez point l'air campagnard, il a le plus beau teint du monde.

A ce compliment les roses du beau teint augmentèrent; je rougis un peu par pudeur, mais bien plus par je ne sai quel sentiment de plaisir qui me vint de me voir loué sur ce ton-là par une femme de cette considération.

ON se sent bien fort & bien à son aise quand c'est par la figure qu'on plaît, car

c'eſt un mérite qu'on n'a point de peine à ſoutenir ni à faire durer ; cette figure ne change point, elle eſt toujours là, vos agrémens y tiennent ; & comme c'eſt à eux qu'on en veut, vous ne craignez point que les gens ſe détrompent ſur votre chapitre & cela vous donne de la confiance.

JE crois que je plais par ma perſonne, diſois je donc en moi-même, & je ſentois en même tems l'agréable & le commode de cette façon de plaire ; ce qui faiſoit que j'avois l'air aſſez aiſé.

CEPENDANT les plumes alloient toujours mal ; on eſſayoit de les tailler, on ne pouvoit en venir à bout, & tout en ſe dépitant, on continoit la converſation.

JE ne ſaurois écrire avec cela, me dit-elle, ne pourriez-vous pas m'en tailler une ?

OUI-dà, Madame, lui dis-je, je vais y tâcher ; j'en prends donc une, & je la taille.

VOUS mariez-vous cette nuit, reprit-elle, pendant que j'étois après cette plume ? je crois qu'oui, Madame.

EH dites moi, ajoûta-t-elle en ſoûriant, Mademoiſelle Haberd vous aime beaucoup, mon garçon, je n'en doute pas, & je n'en ſuis point ſurpriſe ; mais entre nous, l'aimez-vous un peu auſſi ? avez-vous de l'amour pour elle ? là, ce que l'on appelle de

l'amour, ce n'eſt pas de l'amitié que j'entends, car pour cela elle en mérite beaucoup de votre part, & vous n'êtes pas obligé au rèſte, mais a-t-elle quelques charmes à vos yeux toute âgée qu'elle eſt.

CES derniers mots furent prononcés d'un ton badin qui me dictoit ma réponſe, qui ſembloit m'exciter à dire que non, & à plaiſanter de ces charmes. Je ſentis que je lui ferois plaiſir de n'être pas impatient de les poſſéder; & ma foi je n'eus pas la force de lui refuſer ce qu'elle demandoit.

EN fait d'amour, tout engagé qu'on eſt déjà, la vanité de plaire ailleurs nous rend l'ame ſi infidèlle, & nous donne en pareille occaſion de ſi lâches complaiſances.

J'EUS donc la foibléſſe de manquer d'honneur & de ſincérité ici; car j'aimois Mademoiſelle Haberd, du moins je le croyois, & cela revient au même pour la friponnerie que je fis alors; & quand je ne l'aurois pas aimée, les circonſtances où je me trouvois avec elle, les obligations que je lui avois & que j'allois lui avoir, tout n'éxigeoit-il pas que je diſſe ſans héſiter, oui, je l'aime, & de tout mon cœur.

JE n'en fis pourtant rien, parceque cette Dame ne vouloit pas que je l'aimaſſe, & que j'étois flatté de ce qu'elle ne le vouloit pas.

Mais comme je n'étois pas de caractère à être un effronté fripon, que je n'étois même tout au plus capable d'un procedé faux que dans un cas de cette nature, je pris un milieu que je m'imaginai en être un, & ce fût de me contenter de sourire sans rien répondre, & de mettre une mine à la place du mot qu'on me demandoit.

Oui, oui, je vous entends, dit la Dame, vous ête plus reconnoissant qu'amoureux, je m'en doutois bien; cette fille-là n'a pourtant pas été désagréable autrefois.

Pendant qu'elle parloit, j'essayois la plume que j'avois taillée; elle n'alloit pas à ma fantaisie, & j'y retouchois pour allonger un entretien qui m'amusoit beaucoup, & dont je voulois voir la fin.

Oui, elle est fort passée mais je pense qu'elle a été assez jolie, dit encore la Dame en continuant, & comme dit sa sœur, elle a bien cinquante-ans. Il n'a pas tenu à moi tantôt qu'elle ne fût de beaucoup plus jeune, car je la faisois de mon âge pour la rendre plus excusable. Si j'avois pris le parti de sa sœur aînée, je vous aurois nui auprès du Président, mais je n'ai eu garde.

J'ai bien remarqué, lui dis-je, la protection que vous m'accordiez, Madame; il est vrai, réprit-elle, que je me suis assez ouvèrtement déclarée; cette pauvre

cadette, je me mets à sa place, elle auroit eu trop de chagrin de vous pèrdre, toute vieille qu'elle est, & d'ailleurs je vous veux du bien.

HELAS! Madame, repris-je d'un air n'aif, j'en dirois bien autant de vous si je valois la peine de parler: Eh pourquoi non? répondit-elle. Je ne néglige l'amitié de personne, mon cher enfant, sourtout de ceux qui sont à mon gré autant que vous, car vous me plaisez, je ne sai, mais vous m'avez prévenue en votre faveur; je ne regarde pas à la condition des gens, moi; je ne règle pas mon goût là-dessus.

ET quoiqu'elle glissât ces dernieres paroles en femme qui prend les mots qui lui viènnent, & qui n'a pas à s'observer sur ce qu'elle pense, la force du discours l'obligea pourtant à baisser les yeux, car on ne badine pas avec sa conscience.

CEPENDANT je ne savois plus que faire de cette plume; il étoit tems de l'avoir rendue bonne, ou de la laisser-là.

JE vous supplie, lui dis-je, de me conserver cette bonne volonté que vous me marquez, Madame; il ne sauroit me venir du bien d'aucune part, que j'aime autant que de la vôtre.

ET c'étoit en lui rendant la plume que je parlois ainsi; elle la prit, l'essaya, & dit,

elle va fort bien: vous écrivez lisiblement sans doute? assez, lui dis-je; cela suffit, & j'ai envie, reprit elle, de vous donner à copier quelque chose que je souhaiterois avoir au net; quand il vous plaira, Madame, lui dis-je.

LA-dessus elle commença sa Lettre à Mademoiselle Haberd, & de tems en tems levoit les yeux sur moi.

VOTRE pere est-il bel homme? est ce à lui que vous ressemblez, ou à votre mere, me dit-elle, après deux ou trois lignes d'écrites? c'est à ma mere, Madame, lui dis-je.

DEUX lignes après; votre Histoire avec cette vieille fille que vous épousez est singulière, ajoûta-t-elle, comme par réfléxion, & en riant; il faut pourtant qu'elle ait de bons yeux, toute retirée qu'elle a vêcu, & je ne la plains pas; mais surtout vivez en honnête homme avec elle, je vous y exhorte, mon garçon, & faites après de votre cœur ce qu'il vous plaira, car à votre tre âge on ne le garde pas.

HELAS! Madame, lui dis-je, à quoi me serviroit-il de le donner? qui est-ce qui voudroit d'un Villageois comme moi?

OH, reprit-elle, en secouant la tête, ce ne seroit pas-là la difficulté. Vous m'excuserez, Madame, lui dis-je, parceque ce ne seroit pas ma paréille que j'aimerois, je ne

m'en foucierois pas, ce feroit quelque perfonne qui feroit plus que moi; il n'y a que cela qui me feroit envie.

Eh bien, me dit-elle, c'eft là penfer à merveilles, & je vous en eftime davantage; ce fentiment-là vous fied bien, ne le perdez pas, il vous fait honneur, & il vous réuffira, je vous le prédis; je m'y connois, vous devez m'en croire, ayez bon courage, & c'étoit avec un regard perfuafif qu'elle me difoit çela. A propos de cœur, ajoûta-t-elle, êtes-vous né un peu tendre? C'eft la marque d'un bon caractère.

Oh pardy, je fuis donc du meilleur caractère du monde, repris-je; oui-dà; dit-elle, ha, ha, ha.... ce gros garçon, il me répond cela avec une vivacité tout-à fait plaifante; eh parlez-moi franchement, eft-ce que vous auriez déjà quelque vuë? Aimeriez-vous actuellement quelque perfonne?

Oui, lui dis-je j'aime toutes les perfonnes à qui j'ai obligation comme à vous, Madame, que j'aime plus que toutes les autres.

Prenez garde, me dit-elle, je parle d'amour, & vous n'en avez pas pour ces perfonnes-là non plus que pour moi; fi vous nous aimez c'eft par reconnoiffance, & non pas à caufe que nous fommes aimables.

Quand les perfonnes font comme vous, c'eft à caufe de tout, lui repartis-je; mais ce n'eft

n'est pas à moi à le dire; oh dites, mon enfant, dites, réprit-elle, je ne suis ni sotte ni ridicule, & pourvû que vous soyez de bonne *foi*, je vous le pardonne.

PARDY, de bonne foi, répondis-je, si je ne l'étois pas, je serois donc bien difficile. Doucement pourtant, me dit-elle, en se mettant le doigt sur la bouche, ne dites cela qu'à moi au moins, car on en riroit, mon enfant, & d'ailleurs vous me brouilleriez avec Mademoiselle Haberd, si elle le savoit.

JE m'empêcherois bien de le dire, si elle étoit-là, repris-je. Vraiment c'est que ces vieilles sont jalouses, & que le monde est méchant, ajoûta-t-elle, en achevant sa Lettre, & il faut toujours se taire.

NOUS entendîmes alors du bruit dans une chambre prochaine.

N'Y auroit-il pas là quelque domestique qui nous écoute, dit-elle en pliant sa lettre? J'en serois fâchée; sortons, rendez ce billet à Mademoiselle Haberd, dites-lui que je suis son amie, entendez-vous, & dès que vous serez marié, venez m'en informer ici où je demeure, mon nom est au bas du billet que j'ai écrit; mais ne venez que sur le soir, je vous donnerai ces papiers que vous copierez, & nous causerons sur les moyens de vous rendre service dans la suite. Allez,

mon cher enfant, ſoyez ſage, j'ai de bonnes intentions pour vous, dit-elle d'un ton plus bas avec douceur, & en me tendant la lettre d'une façon qui vouloit dire, je vous tends la main auſſi; du moins je le compris de même, de ſorte qu'en recevant le billet, je baiſai cette main qui paroiſſoit ſe préſenter, & qui ne fit point la cruelle, malgré la vive & affectueuſe reconnoiſſance avec laquelle je la baiſois, & cette main étoit belle.

PENDANT que je la tenois, voilà encore ce qu'il ne faut point dire, me gliſſa-t-elle en me quittant. Oh je ſuis honnête garçon Madame, lui répondis-je bien confidemment, en vrai Payſan pour le coup en homme qui convient de bonne foi qu'on ne le maltraite pas, & qui ne ſait pas vivre avec la pudeur des Dames.

LE trait étoit brutal, elle en rougit légèrement, car je n'étois pas digne qu'elle en rougît beaucoup; je ne ſavois pas l'indécence que je faiſois; ainſi elle ſe remit ſur le champ, & je vis que toute réflexion faite, elle étoit bien aiſe de cette groſſièreté qui m'étoit échappée; c'étoit une marque que je comprenois ſes ſentimens, & cela lui épargnoit les détours qu'elle auroit été obligée de prendre une autre fois pour me les dire.

NOUS nous quittâmes donc; elle rentra dans l'appartement de Madame la Préſiden-

te, & moi je me retirai plein d'une agréable émotion.

Eſt-ce que vous aviez deſſein de l'aimer, me direz-vous? Je n'avois aucun deſſein déterminé; j'étois ſeulement charmé de me trouver au gré d'une grande Dame, j'en petillois d'avance, ſans ſavoir à quoi cela aboutiroit, ſans ſonger à la conduite que je devois tenir.

De vous dire que cette Dame me fut indifférente, non; de vous dire que je l'aimois, je ne crois pas non plus. Ce que je ſentois pour elle ne pouvoit guères s'appeller de l'amour; car je n'aurois pas pris garde à elle, ſi elle n'avoit pas pris garde à moi; & de ſes attentions même, je ne m'en ferois point ſoucié, ſi elle n'avoit pas été une perſonne de diſtinction.

Ce n'étoit donc point elle que j'aimois, c'étoit ſon rang qui étoit très grand par rapport à moi.

Je voyois une femme de condition d'un certain air, qui avoit apparemment des valets, un équipage, & qui me trouvoit aimable; qui me permettoit de lui baiſer la main, & qui ne vouloit pas qu'on le ſût; une femme enfin qui nous tiroit mon orgueil & moi du néant où nous étions encore; car avant ce tems-là m'étois-je eſtimé quelque choſe? Avois je ſenti ce que c'étoit qu'amour propre?

Il est vrai que j'allois épouser Mademoiselle Haberd; mais c'étoit une petite Bourgeoise qui avoit débuté par me dire, que j'étois autant qu'elle, qui ne m'avoit pas donné le tems de m'enorgueillir de sa conquête, & qu'à son bien près je regardois comme mon égale.

N'avois-je pas été son cousin? le moyen après cela de voir une distance sensible entre elle & moi?

Mais ici elle étoit énorme, je ne la pouvois pas mesurer, je me perdois en y songeant; cependant c'étoit de cette distance-là qu'on venoit à moi, ou que je me trouvois tout d'un coup porté jusqu'à une personne qui n'auroit pas seulement dû savoir si j'étois au monde; oh! voyez s'il n'y avoit pas là de quoi me tourner la tête, de quoi me donner des mouvemens approchans de ceux de l'amour?

J'aimois donc par respect & par étonnement pour mon avanture, par yvresse de vanité, par tout ce qui vous plaira, par le cas infini que je faisois des appas de cette Dame; car je n'avois rien vû de si beau qu'elle, à ce que je m'imaginois alors: elle avoit pourtant cinquante-ans, & je l'avois fixée à cela dans la chambre de la Présidente, mais je ne m'en ressouvenois plus; je ne lui desirois rien; eût-elle eu vingt-ans de

moins, elle ne m'auroit pas paru en valoir mieux; c'étoit une Déèsse, & les Déèsses n'ont point d'âge.

De sorte que je m'en retournai pénétré de joie, bouffi de gloire, & plein de mes folles exagérations sur le mérite de la Dme.

Il ne me vint pas un moment en pensée, que mes sentimens fissent tort à ceux que je devois à Mademoiselle Haberd; rien dans mon esprit n'avoit changé pour elle, & j'allois la revoir aussi tendrement qu'à l'ordinaire; j'étois ravi d'épouser l'une, & de plaire à l'autre, & on sent fort bien deux plaisirs à la fois.

Mais avant que de me mettre en chemin pour retourner chez ma future, j'aurois dû faire le portrait de cette Déèsse que je venois de quitter; mettons-le ici, il ne sera pas long.

Vous savez son âge, je vous ai dit qu'elle étoit bien faite, & ce n'est pas assez dire; j'ai vû peu de femmes d'une taille aussi noble, & d'un aussi grand air.

Celle-ci se mettoit toujours d'une manière modèste, d'une manière pourtant qui n'ôtoit rien à ce qui lui restoit d'agrémens naturels.

Une femme auroit pû se mettre comme cela pour plaire, sans être accusée de songer à plaire; je dis une femme intérieurement

coquètte; car il falloit l'être pour tirer parti de cette parure-là; il y avoit de petits ressorts sécrets à y faire jouer pour la rendre aussi gracieuse que décente, & peut-être plus piquante que l'ajustement le plus déclaré.

C'ETOIT de belles mains, & de beaux bras sous du linge uni; on les en remarque mieux là-dessous, cela les rend plus sensibles.

C'ETOIT un visage un peu ancien, mais encore beau, qui auroit paru vieux avec une cornètte de prix, qui ne paroissoit qu'aimable avec une cornètte toute simple. C'est le négliger trop, que de l'orner si peu, avoit-on envie de dire.

C'ETOIT une gorge bien faite (il ne faut pas oublier cet article-là qui est prèsque aussi considérable que le visage dans une femme) gorge fort blanche, fort enveloppée, mais dont l'enveloppe se dérangeoit quelquefois par un gèste qui en faisoit apparoître la blancheur, & le peu qu'on en voyoit alors en donnoit la meilleure idée du monde.

C'ETOIT de grands yeux noirs qu'on rendoit sages & sérieux, malgré qu'ils en eussent, car fonciérement ils étoient vifs, tendres & amoureux.

JE ne les définirai pas en entier; il y auroit tant à parler de ces yeux-là, l'art y mettoit tant de choses, la nature y en mettoit tant d'autres, que ce seroit jamais

fait si on en vouloit tout dire, & peut-être qu'on n'en viendroit pas à bout. Est-ce qu'on peut dire tout ce qu'on sent? Ceux qui le croyent ne sentent guères; & ne voyent apparemment que la moitié de ce qu'on peut voir.

VENONS à la physionomie que composoit le tout ensemble.

AU premier coup d'œil on eût dit de celle qui la portoit, voilà une personne bien grave & bien posée.

AU second coup d'œil, voilà une personne qui a acquis cet air de sagesse & de gravité, elle ne l'avoit pas. Cette personne-là est-elle vertueuse? La physionomie disoit oui, mais il lui en coute; elle se gouverne mieux qu'elle n'est souvent tentée de le faire; elle se refuse au plaisir, mais elle l'aime, garre qu'elle n'y cède. Voilà pour les mœurs.

QUANT à l'esprit, on la soupçonnoit d'en avoir beaucoup, & on soupçonnoit juste je ne l'ai pas assez connue pour en dire davantage là-dessus.

A l'égard du caractère, il me seroit difficile de le définir aussi; ce que je vais en rapporter va pourtant en donner une idée assez étendue, & assez singulière.

C'EST qu'elle n'aimoit personne, qu'elle vouloit pourtant plus de mal à son prochain, qu'elle ne lui en faisoit directement.

L'HONNEUR de passer pour bonne l'empêchoit de se montrer méchante; mais elle avoit l'adresse d'exciter la malignité des autres, & cela tenoit lieu d'exercice à la sienne.

PAR tout où elle se trouvoit, la conversation n'étoit que médisance, & c'étoit elle qui mettoit les autres dans cette humeur-là, soit en louant, soit en défendant quelqu'un mal-à-propos, enfin par une infinité de rubriques, en apparence toutes obligeantes pour ceux qu'elle vous donnoit à déchirer; & puis pendant qu'on les mettoit en pieces, c'étoit des exclamations charitables, & en même-tems encourageantes: mais que me dites-vous-là, ne vous trompez-vous point? Cela est il possible? De façon qu'elle se retiroit toujours innocente des crimes qu'elle faisoit commèttre, (j'appelle ainsi tout ce qui est satire) & toujours protectrice des gens qu'elle perdoit de réputation par la bouche des autres.

ET ce qui est de plaisant, c'est que cette femme, telle que je vous la peins, ne savoit pas qu'elle avoit l'ame si méchante, le fond de son cœur lui échapoit, son adresse la trompoit, elle s'y attrapoit elle-même, & parcequ'elle feignoit d'être bonne, elle croyoit l'être en effet.

TELLE étoit donc la Dame d'auprès de qui

je sortois; je vous la peins d'après ce que j'entendis dire d'elle dans les suites, d'après le peu de commerce que nous eûmes ensemble, & d'après les réfléxions que j'ai faites depuis.

Il y avoit huit ou dix-ans qu'elle étoit veuve; son mari, à ce qu'on disoit, n'étoit pas mort content d'elle; il l'avoit accusée de quelque irrégularité de conduite; & pour prouver qu'il avoit eu tort, elle s'étoit depuis son veuvage jettée dans une dévotion qui l'avoit écartée du monde, & qu'elle avoit soûtenue, tant par fierté que par habitude, & par la raison de l'indécence qu'il y auroit eu à reparoître sur la scène avec des appas qu'on n'y connoissoit plus, que le tems avoit un peu usés, & que la retraite même auroit flétris; car elle fait cet effet-là sur les personnes qui en sortent. La retraite, surtout la chrétienne ne sied bien qu'à ceux qui y demeurent, & jamais on n'en rapporta un visage à la mode, il en devient toujours ou ridicule ou scandaleux.

Je retournois donc chez Mademoiselle Haberd ma future, & je doublois joyeusement le pas pour y arriver plutôt, quand un grand embarras de carrosses & de charrèttes m'arrêta à l'entrée d'une rue; je ne voulus pas m'y engager de peur d'être blessé; & en attendant que l'embarras fût fini,

j'entrai dans une allée, où, pour paſſer le tems, je me mis à lire la lettre que Madame de Ferval (c'eſt ainſi que je nommerai la Dame dont je viens de parler) m'avoit donnée pour Mademoiſelle Haberd; & qui n'étoit pas cachetée.

J'EN liſois à peine les premiers mots, qu'un homme deſcendu de l'eſcalier qui étoit au fond de l'allée, la traverſa en fuyant à toutes jambes, me froiſſa en paſſant, laiſſa tomber à mes pieds une épée nue qu'il tenoit, & ſe ſauva en fermant ſur moi la porte de la rue.

Me voilà donc enfermé dans cette allée, non ſans quelque émotion de ce que je venois de voir.

MON premier ſoin fût de me hâter d'aller à la porte pour la rouvrir; mais j'y tâchai en vain, je ne pus en venir à bout.

D'UN autre côté, j'entendois du bruit au haut de l'eſcalier. L'allée étoit aſſez obſcure, cela m'inquiéta.

ET comme en pareil cas, tous nos mouvemens tendent machinalement à notre conſervation, que je n'avois ni verge ni bâton, je me mis à ramaſſer cette épée, ſans trop ſavoir ce que je faiſois.

LE bruit d'en haut redoubloit; il me ſembloit même entendre des cris comme venant d'une fenêtre de la maiſon ſur la rue, & je

ne me trompois pas. Je démêlai qu'on crioit, arrête, arrête; & à tout hazard je tenois toujours cette épée nue d'une main, pendant que de l'autre je tâchois encore d'ouvrir cette misérable porte qu'à la fin j'ouvris, sans songer à lâcher l'épée.

MAIS je n'en fus pas mieux, toute une populace s'y étoit assemblée, qui en me voyant avec l'air effaré que j'avois, & cette épée nue que je tenois, ne douta point que je ne fusse ou un assassin, ou un voleur.

JE voulus m'échapper, mais il me fût impossible, & les efforts que je fis pour cela, ne servirent qu'à rendre contre moi les soupçons encore plus violens.

EN même-tems voilà des Archers ou des Sergens accourus d'une Barrière prochaine, qui pèrcent la foule, m'arrachent l'épée que je tenois, & qui me saisissent.

JE veux crier, dire mes raisons; mais le bruit & le tumulte empêchent qu'on ne m'entende, & malgré ma résistance qui n'étoit pas de trop bon sens, on m'entraîne dans la maison, on me fait monter l'escalier, & j'entre, avec les Archers qui me mênent & quelques voisins qui nous suivent, dans un petit appartement où nous trouvons une jeune Dame couchée à terre, extrêmement blessée, évanouie, & qu'une femme âgée tâchoit d'appuyer contre un fauteuil.

Vis-à vis d'elle étoit un jeune homme fort bien mis, blessé aussi, renversé sur un sopha, & qui, en perdant son sang, demandoit du secours pour la jeune Dame en question, pendant que la vieille femme & une espece de servante poussoient les hauts cris.

Eh vîte, Messieurs, vîte un Chirurgien, dit le jeune homme à ceux qui me tenoient, qu'on se hâte de la secourir, elle se meurt, peut-être la sauvera-t-on (il parloit de la jeune Dame.)

Le Chirurgien n'etoit pas loin; il en demeuroit un vis-à vis la maison qu'on apella de la fenêtre, & qui monta sur le champ; il vint aussi un Commissaire.

Et comme je parlois beaucoup, que je protestois n'avoir point de part à cette avanture, & qu'il étoit injuste de me retenir, on m'entraîna dans un petit cabinet voisin où j'attendis qu'on eût visité les blessures de la Dame & du jeune homme.

La Dame qui étoit évanouie revint à elle, & quand on eût mis ordre à tout, on me râmena du cabinet où j'étois, dans leur chambre.

Connoissez-vous ce jeune homme, leur dit un de mes Archers? examinez-le: nous l'avons trouvé dans l'allée dont la porte étoit fermée sur lui, & qu'il a ouvèrte en tenant à la main cette épée que vous

voyez. Elle est encore toute sanglante, s'écria là-dessus quelqu'autre qui l'examina, & voilà sans doute un de ceux qui vous ont bléssé.

Non, Messieurs, répondit le jeune homme d'une voix très foible; nous ne connoissons point cet homme, ce n'est pas lui qui nous a mis dans l'état où nous sommes, mais nous connoissons notre assassin; c'est un nommé tel... (il dit un nom dont je ne me ressouviens plus) mais puisque celui-ci étoit dans la maison, & que vous l'y avez saisi avec cette épée encore teinte de notre sang, peut-être celui qui nous a assassinés, l'avoit-il pris pour le soûtenir en cas de besoin, & il faut toujours l'arrêter.

Miserable, me dit à son tour la jeune Dame, sans me donner le tems de répondre, qu'est devenu celui dont tu es sans doute le complice? Helas! Messieurs, il vous est échappé: elle n'eût pas la force d'aller plus loin, elle étoit blessée a mort, & ne pouvoit pas en revenir.

Je crus alors pouvoit parler; mais à peine commençois-je à m'expliquer, que l'Archer qui avoit le premier pris la parole, m'interrompit.

Ce n'est pas ici que tu dois te justifier, me dit-il; marche, & sur le champ on me traîne en bas où je restai jusqu'à l'arrivée

d'un fiacre qu'on étoit allé chercher, & dans lequel on me mêna en prison.

L'ENDROIT où je fus mis n'étoit pas tout-à- fait un cachot, mais il ne s'en falloit guères.

HEUREUSEMENT celui qui m'enferma, tout Geolier qn'il étoit, n'avoit point la mine impitoyable, il ne m'effraya point; & comme en de pareils momens, on s'accroche à tout, & qu'un visage un peu moins féroce que les autres, vous paroît le visage d'un bon homme; Monsieur, dis-je, à ce Geolier, en lui mettent dans la main quelques-unes de ces piéces d'or que m'avoit données Mademoiselles Haberd, qu'il ne refusa point, qui l'engagerent à m'écouter, & que j'avois conservées, quoiqu'on m'eût fait quitter tout ce que j'avois, parceque de ma poche qui se trouva percée, elles avoient en bon françois coulé plus bas, il ne m'étoit resté que mon Billet que j'avois mis dans mon sein, après l'avoir tenu long-tems chiffonné dans ma main.

HELAS! Monsieur, lui dis-je donc, vous qui êtes libre d'aller & de venir, rendez-moi un service: je ne suis coupable de rien, vous le verrez; ce n'est ici qu'un malheur qui m'est arrivé. Je sors de chez Monsieur le Président de... & une Dame qui est sa parente m'a remis un Billet pour le porter

chez une nommée Mademoiſelle Haberd qui demeure en telle rue & en tel endroit, & comme je ne ſaurois le rendre, je vous le remets à vous; ayez la bonté de le porter ou de l'envoyer chez cette Demoiſelle, & de lui dire en même-tems où je ſuis; tenez, ajoutai je, en tirant encore quelques piéces, voilà de quoi payer le meſſage, s'il le faut; & ce n'eſt rien que tout cela, vous ſerez bien autrement récompenſé quand on me retirera d'ici.

ATTENDEZ, me dit-il, en tirant un petit crayon, n'eſt ce pas chez Mademoiſelle Haberd que vous dites, en telle rue? Oui, Monſieur, répondis-je; mettez auſſi que c'eſt dans la maiſon de Madame Dalain la veuve.

BON, reprit-il, dormez en repos; j'ai à ſortir, & dans une heure au plus tard, votre affaire ſera faite.

IL me laiſſa bruſquement après ces mots, & je reſte pleurant entre mes quatre murailles, mais avec plus de conſternation que d'épouvante; ou ſi j'avois peur, c'étoit par un effet de l'émotion que m'avoit cauſé mon accident, car je ne ſongeai point à craindre pour ma vie.

EN de pareilles occaſions nous ſommes d'abord ſaiſis des mouvemens que nous méritons d'avoir; notre ame, pour ainſi dire,

se fait justice. Un innocent en est quitte pour soupirer, & un coupable tremble; l'un est affligé, l'autre est inquiet.

JE n'étois donc qu'affligé, je méritois de n'être que cela; quel désastre, disois-je en moi-même! ah la maudite rue avec ses embarras! Q'avois-je affaire dans cette misérable allée? c'est bien le diable qui m'y a poussé quand j'y suis entré.

ET puis mes larmes couloient: eh mon Dieu! où en suis-je? eh mon Dieu! tirez-moi d'ici, disois-je après. Voilà de méchantes gens que cette Haberd l'aînée & Monsieur Doucin; quel chagrin ils me donnent avec leur Président oüi il a fallu que j'aille, & puis de soupirer, puis de pleurer, puis de me taire, & de parler. Mon pauvre pere ne se doute pas que je suis en prison le jour de ma nôce, reprenois-je, & cette chere Mademoiselle Haberd qui m'attend, ne sommes nous pas bien en chemin de nous revoir?

TOUTES ces considérations m'abîmoient de douleur; à la fin pourtant, d'autres réfléxions vinrent à mon secours; il ne faut point me désespérer, disois-je, Dieu ne me délaissera pas. Si ce Geolier rend ma lettre à Mademoiselle Haberd, & qu'il lui apprenne mon malheur, elle ne manquera pas de travailler à ma délivrance.

ET

Et j'avois raiſon de l'eſpérer, comme on le verra. Le Geolier ne me trompa point. La lettre de Madame de Ferval fut portée une ou deux heures après à ma future ; ce fût lui-même qui en fût le porteur, & qui l'inſtruiſit de l'endroit où j'étois; il vint me le dire à ſon retour, en m'apportant quelque nourriture qui ne me tenta point.

Bon courage, me dit-il, j'ai donné votre lettre à la Demoiſelle, je lui ai dit que vous étiez en priſon, & quand elle l'a ſû elle s'eſt tout d'un coup évanouie ; adieu. C'étoit bien là un ſtyle de Geolier, comme vous voyez.

Eh ! un moment, lui criai-je en l'arrêtant, y àvoit-il quelqu'un pour la ſecourir au moins?

Oh ! qu'oi, me dit-il, ce ne ſera rien que cela; il y avoit deux perſonnes avec elle. Eh! ne vous a-t-elle rien dit, repris-je encore? eh pardi non, me répondit-il, puiſqu'elle avoit perdu la parole; mangez toujours en attendant mieux.

Je ne ſaurois, lui dis-je, je n'ai que ſoif, & j'aurois beſoin d'un peu de vin, n'y auroit-il pas moyen d'en avoir; oui-dà, reprit-il, donnez, je vous en ferai venir.

Après tout l'argent qu'il avoit eu de moi, en tout autre lieu que celui où je me trouvois, le mot de donner auroit été ingrat &

malhonnête ; mais en priſon, c'étoit moi qui avois tort, & qui manquois de ſavoir vivre.

HELAS! lui dis-je, excuſez-moi, joubliois de l'argent, & je tire encore un Louis d'or ; je n'avois pas d'autre monnoye.

VOULEZ-vous, me répondit-il en s'en allant, qu'au lieu de vous rendre votre reſte, je vous fourniſſe de vin tant que cela durera? Vous aurez bien le loiſir de le boire.

COMME il vous plaira, dis-je humblement, & le cœur ſerré de me voir en commèrce avec ce nouveau genre d'hommes qu'il falloit remercier du bien qu'on leur faiſoit.

CE vin arriva fort à propos, car j'allois tomber en foiblèſſe quand on me l'apporta; mais il me remit, & je ne me ſentis plus pour tout-mal qu'une extrême impatience de voir ce que produiroit la nouvelle dont j'avois fait informer la ſecourable Mademoiſelle Haberd.

QUELQUEFOIS ſon évanouiſſement m'inquétoit un peu, je craignois qu'il ne la mît hors d'état d'agir elle-même, & je m'en fiois bien plus à elle qu'à tous les amis qu'elle auroit pû employer pour moi.

D'UN autre côté cet évanouiſſement m'étoit un garant de ſa tendrèſſe, & de la vitèſſe avec laquelle elle viendroit à mon ſecours.

TROIS heures s'étoient déja paſſées depuis qu'on m'avoit apporté du vin, quand on vint me dire que deux perſonnes me demandoient en bas, qu'elles ne monteroient point, & que je pouvois deſcendre.

LE cœur m'en battit de joye; je ſuivis le Geolier qui me mêna dans une chambre, où en entrant je fus accueilli par Mademoiſelle Haberd qui m'embraſſa fondant en larmes.

A côté d'elle étoit un homme vêtu de noir que je ne connoiſſois pas.

EH! Monſieur de la Vallée, mon cher enfant, par quel hazard êtes-vous donc ici? s'écria-t-elle. Je l'embraſſe, Monſieur, n'en ſoyez point ſurpris nous devions être mariés aujourd'hui, dit-elle à celui qui l'accompagnoit; & puis revenant à moi, que vous eſt-il donc arrivé? De quoi s'agit-il?

JE ne répondis pas ſur le champ, attendri par l'accueil de Mademoiſelle Haberd; il fallut me laiſſer le tems de pleurer à mon tour.

HELAS! dis-je à la fin, c'eſt une furieuſe hiſtoire que la miènne; imaginez-vous que c'eſt une allée qui eſt cauſe que je ſuis ici; pendant que j'y étois on en a fermé la porte, il y avoit deux meurtres de faits en haut, on a crû que j'y avois part, & tout de ſuite me voilà.

COMMENT! part à deux meurtres pour être entré dans une allée, me répondit-elle? Eh! mon enfant, qu'eſt-ce que cela ſignifie? expliquez-vous; Eh! qui eſt-ce qui a tué? Je n'en ſai rien, repris-je, je n'ai vû que l'épée que j'ai par mégarde ramaſſé dans l'allée.

CECI a l'air grave, dit alors l'homme vêtu de noir; ce que vous nous rapportez ne ſauroit nous mettre au fait; aſſeyons-nous, & contez-nous la choſe comme elle eſt; qu'eſt-ce que c'eſt que cette allée à laquelle nous n'entendons rien?

VOICI, lui dis-je, comment le tout s'eſt paſſé, & là-deſſus je commençai mon récit par ma ſortie de chez le Préſident; de là j'en vins à l'embarras qui m'avoit arrêté, à cette allée dont je parlois, à cet inconnu qui m'y avoit enfermé en s'enfuyant, à cette épée qu'il avoit laiſſé tomber, que j'avois priſe, enfin à tout le reſte de l'avanture.

JE ne connois, lui dis-je, ni le tueur ni les tués qui n'étoient pas encore morts, quand on m'a préſenté à eux, & ils ont confeſſé qu'ils ne me connoiſſoient point non plus; c'eſt-là tout ce que je ſai moi-même du ſujet pour lequel on m'empriſonne.

TOUT le corps me frémit, dit Mademoiſelle Haberd; Eh quoi! on n'a donc pas

voulu entendre raiſon? Dès que les bleſſés ne vous connoiſſent pas, qu'ont-ils à vous dire? Que je ſuis peut-être le camarade du méchant homme qui les a mis à mort, & dont je n'ai jamais vû que le dos, répondis je.

CETTE épée ſanglante avec laquelle on vous a ſaiſi, dit l'habillé de noir, eſt un article fâcheux, cela embaraſſe; mais votre récit me fait faire une réflexion.

NOUS avons entendu dire là-bas que depuis trois ou quatre-heures, on a amené un priſonnier qui a, dit on, poignardé deux perſonnes dans la rue dont vous nous parlez; ce pourroit bien être là l'homme qui a traverſé cette allée où vous étiez. Attendez-moi ici tous deux, je vais tâcher de ſavoir plus particulièrement de quoi il eſt queſtion, peut-être m'inſtruira-t-on.

IL nous quitta là-deſſus. Mon pauvre garçon, me dit Mademoiſelle Haberd, quand il fût parti, en quel état eſt-ce que je te retrouve, j'en ai pris un ſaiſiſſement qui me tient encore & qui m'étouffe, j'ai crû que ce ſeroit aujourd'hui le dernier jour de ma vie. Eh! mon enfant; quand tu as vû cet embarras, que ne prenois-tu par une autre rue?

EH mon aimable couſine, lui dis-je, c'étoit pour jouir plutôt de votre vuë, que je

voulois aller par le plus droit chemin ; qui eſt-ce qui va penſer qu'une rue eſt ſi fatale? on marche, on eſt impatient, on aime une perſonne qu'on va trouver, & on prend ſon plus court, cela eſt naturel.

Je lui baignois les mains de pleurs en lui tenant ce diſcours, & elle en verſoit tant qu'elle pouvoit auſſi.

Qui eſt cet homme que vous avez amêné avec vous, lui dis-je, & d'où venez-vous, couſine? Helas! me dit-elle, je ne fait que courir depuis la lettre que tu m'as envoyée. Madame de Ferval m'y faiſoit tant d'honnêtetés, tant d'offres de ſervices, que j'ai d'abord ſongé à m'adreſſer à elle pour la prier de nous ſecourir. C'eſt une bonne Dame, elle n'en auroit pas mieux agi quand ç'autoit été pour ſon fils; je l'ai vue prèſque auſſi fâchée que je l'étois. Ne vous chagrinez point, m'a-t-elle dit, ce ne ſera rien, nous avons des amis, je le tirerai delà; reſtez chez-moi, je vais parler à Monſieuer le Préſident.

Et ſans perdre de tems elle m'a quittée, & un moment après elle eſt revenuë avec un billet du Préſident pour Monſieur de.. (C'étoit un des principaux Magiſtrats pour les affaires de l'eſpèce de la miènne.) J'ai pris le billet, je l'ai porté ſur le champ chez ce Magiſtrat, qui après l'avoir lu, a fait

appeller un de ses Sécrétaires, lui a parlé à part, ensuite lui a dit de me suivre à la prison, de m'y procurer la liberté de te voir, & nous sommes venus ensemble pour savoir ce que c'est que ton affaire. Madame de Ferval m'a promis aussi de se joindre à moi si je voulois, pour m'accompagner par tout où il faudroit aller.

Le Sécrétaire, qui nous avoit quitté, revint au moment que Mademoiselle Haberd finissoit ce détail.

J'ai pensé juste, nous dit-il; l'homme qu'on à amené ici ce matin, est certainement l'assassin des deux personnes en question; je viens de parler à un des Archers qui l'a arrêté comme il s'enfuyoit sans chapeau & sans épée, poursuivi d'une populace qui l'a vû sortir tout en désordre d'une maison que l'on dit être dans la même rue où vous avez trouvé l'embarras; il s'est passé un espace de tems considérable avant qu'on ait pû le saisir, parcequ'il avoit couru fort loin, & il a été ramené dans cette maison d'où il étoit sorti, & d'où, ajoûte-t-on, venoit d'en partir un autre homme qu'on y avoit pris, qu'on avoit déjà mené en prison, & qu'on soupçonne d'être son complice. Or suivant ce que vous nous avez dit, cet autre homme crû son complice, il y a bien de l'apparence que c'est vous.

C'est moi-même, répondis-je, c'est l'homme de cette allée; voilà tout justement comme quoi je suis ici, sans que personne sache que c'étoit en passant mon chemin que j'ai eû le guignon d'être fourré là-dedans.

Ce prisonnier sera bientôt interrogé, me dit le Sécretaire, & s'il ne vous connoît point, s'il répond conformément à ce que vous nous dites, comme je n'en doute pas, vous serez bientôt hors d'ici & l'on hâtera votre sortie. Retournez-vous en chez vous, Mademoiselle, & soyez tranquille; sortons. Pour vous, ajoûta-t-il en me parlant, vous restérez dans cette chambre ci, vous y serez mieux qu'où vous étiez, & je vais avoir soin qu'on vous apporte à diner.

Helas! dis-je, ils m'ont déjà apporté quelque chetive pitance dans mon trou delà haut, qui y seroit bien moisie, l'appétit n'y est point.

Ils m'exhortèrent à manger, me quittèrent, & nous nous embrassames Mademoiselle Haberd & moi, en pleurant un peu sur nouveaux frais. Qu'on ne le laisse manquer de rien, dit cette bonne fille à celui qui me renferma; & il y avoit déjà deux ou trois-minutes qu'ils étoient partis, que le bruit des clefs qui m'enfermoient duroit encore. Il n'y a rien de si rude que les serrures de ce pays-là, & je crois qu'elles deplai-

ſent plus à l'innocent qu'au coupable; ce dernier a bien autre choſe à faire qu'à prendre garde à cela.

MON dîner vint quelques momens après; la comparaiſon que j'en fis avec celui qu'on m'avoit apporté auparavant, me réconforta un peu; c'étoit un changement de bon augure; on ne demande qu'à vivre, tout y pouſſe, & je jettai quelques regards nonchalans ſur un poulet d'aſſez bonne mine dont je levai nonchalamment auſſi les deux aîles, qui ſe trouverent inſenſiblement mangées; j'en rongeai encore par oiſiveté quelque partie; je bus deux ou trois coups d'un vin qui me parut paſſable ſans que j'y fiſſe attention, & finis mon repas par quelques fruits dont je goûtai, parcequ'ils étoient-là.

JE me ſentis moins abbattu après que j'eus mangé. C'eſt une choſe admirable que la nourriture lorſqu'on a du chagrin; il eſt certain qu'elle met du calme, dans l'eſprit; on ne ſauroit être bien triſte pendant que l'eſtomac digère.

JE ne dis pas que je perdiſſe de vuë mon état, j'y rêvai toujours, mais tranquillement; à la fin pourtant ma triſteſſe revint. Je laiſſe-là le récit de tout ce qui ſe paſſa depuis la viſite de Mademoiſelle Haberd, pour en venir à l'inſtant où je comparus devant

un Magiſtrat accompagné d'un autre homme de Juſtice qui paroiſſoit écrire, & dont je ne ſavois ni le nom ni les foctions; vis-à-vis d'eux étoit encore un homme d'une extrême pâleur, & qui avoit l'air accablé, avec d'autres perſonnes dont il me ſembla qu'on recevoit les dépoſitions.

On m'interrogea: ne vous attendez point au détail exact de cet interrogatoire, je ne me reſſouviens point de l'ordre qu'on y obſerva; je n'en rapporterai que l'article eſſentiel, qui eſt que cet homme ſi défait, qui étoit précisément l'homme de l'allée, dit qu'il ne me connoiſſoit pas; j'en dis autant de lui. Je racontai mon hiſtoire, & la racontai avec des expreſſions ſi naïves ſur mon malheur, que quelques-uns des aſſiſtans furent obligés de ſe paſſer la main ſur le viſage, pour cacher qu'ils ſourioient.

Quand j'eus fini, je vous le répète encore, dit le priſonnier les larmes aux yeux, je ne ſai pas ſi je pourrois diſputer ma vie, mais elle m'eſt à charge, & je mérite de la pèrdre. J'ai tué ma maîtreſſe, je l'ai vû expirer (& en effet elle mourut quand on le ramêna vers elle), elle eſt morte d'horreur en me revoyant, & en m'appellant ſon aſſaſſin; j'ai tué mon ami dont j'étois devenu le rival, (& il eſt vrai qu'il ſe mouroit auſſi), je les ai tués tous deux en furieux; je ſuis au

désespoir, je me regarde comme un monstre, je me fais horreur, je me serois poignardé moi-même si je n'avois pas été pris; je ne suis pas digne d'avoir le tems de me reconnoître & de me repentir de ma rage; qu'on me condamne, qu'on les venge; je demande la mort comme une grace; épargnez-moi des longueurs qui me font mourir mille fois pour une; & renvoyez ce jeune homme, qu'il est inutile de retenir ici, & que je n'ai jamais vû que dans ce passage, où je l'aurois tué lui même, de peur qu'il ne me reconnût, si dans le trouble où j'étois en fuyant mon épée ne m'avoit pas échappé des mains; renvoyez-le, Monsieur, qui'il se retire, je me reproche la peine qu'on lui a fait, & je le prie de me pardonner la frayeur où je le vois, & dont je suis cause; il n'a rien de commun avec un abominable comme moi.

JE frémis en l'entendant dire qu'il avoit eu dessein de me tuer, ç'auroit été bien pis que d'être en prison. Malgré cet aveu pourtant, je plaignis alors cet infortuné coupable, son discours m'attendrit, & pour répondre à la prière qu'il me fit de lui pardonner mon accident; moi, Monsieur, lui dis-je à mon tour, je prie Dieu d'avoir pitié de vous & de votre ame.

VOILA tout ce que je dirai là-dessus. Ma-

demoiſelle Haberd revint me voir après toutes les corvées que j'avois eſſuyées; le Sécrétaire étoit encore avec elle; il nous laiſſa quelque tems ſeuls, jugez avec quel attendriſſement nos cœurs s'épanchèrent; on eſt de ſi bonne humeur, on ſent quelque choſe de ſi doux dans l'ame quand on ſort d'un grand peril, & nous en ſortions tous chacun à notre manière; car à tout prendre, ma vie avoit été expoſée, & Mademoiſelle Haberd avoit couru riſque de me pèrdre; ce qu'elle regardoit à ſon tour comme un des plus grands malheurs du monde, ſur-tout ſi elle m'avoit perdu dans cette occaſion.

ELLE me conta tout ce qu'elle avoit fait, les nouveaux mouvemens que s'étoit donné Madame de Ferval, tant auprès du Préſident qu'auprès du Magiſtrat qui m'avoit interrogé.

NOUS bénîmes mille & mille fois cette Dame pour les bons ſervices qu'elle nous avoit rendus; ma future s'extaſioit ſur ſa charité, ſur ſa pieté; la bonne Chrêtienne, s'écroit-elle, la bonne Chrêtienne! & moi diſois-je, le bon cœur de femme! car je n'oſois pas répéter les termes de Mademoiſelle Haberd, ni employer les mêmes éloges qu'elle; j'avois la conſcience d'en prendre d'autres, & en vérité il n'y auroit pas eu de

pudeur en présence de ma future, à louer la piété d'une personne qui avoit jetté les yeux sur son mari, & qui ne me servoit si bien, précisément que parcequ'elle n'étoit pas si Chrêtienne. Or j'étois encore en prison, cela me rendoit scrupuleux, & j'avois peur que Dieu ne me punit si je traitois de pieux des soins dont vraisemblablement le Diable & l'Homme avoient tous les honneurs.

Je rougis même plus d'une fois pendant que Mademoiselle Haberd louoit sur ce ton-là Madame de Ferval, sur le compte de laquelle je n'étois pas moi même irréprochable, & j'étois honteux de voir cette bonne fille si dupe, elle qui méritoit si peu de l'être.

Des éloges de Madame de Ferval, nous en vinmes à ce qui s'étoit passé dans ma prison; la joye est babillarde, nous ne finissions point; je lui contai tout ce qu'avoit dit le vrai coupable, avec quelle candeur il m'avoit justifié, & que c'étoit grand dommage qu'il se fût malheureusement abandonné à de si terribles coups; car au fond il falloit que ce fût un honnête homme; & puis nous en vinmes à nous, à notre amour, à notre mariage, & vous me demanderez peut-être ce que c'étoit que ce coupable; voici en deux mots le sujet de son action.

Il y avoit près d'un an que son meilleur

ami aimoit une Demoiſelle dont il étoit aimé; comme il n'étoit pas auſſi riche qu'elle, le pere de la fille la lui refuſoit en mariage, & défendit même à ſa fille de le voir davantage. Dans l'embarras où cela les mit, ils ſe ſervirent de celui qui les tua pour s'écrire & recevoir leurs billets.

Celui-ci qui étoit un des amis de la maiſon, mais qui n'y venoit pas ſouvent, devint éperdument amoureux de la Demoiſelle à force de la voir & de l'entendre ſoupirer pour l'autre. Il étoit plus riche que ſon ami; il parla d'amour; la Demoiſelle en badina quelque-tems comme d'une plaiſanterie, s'en fâcha quand elle vit que la choſe étoit ſérieuſe, & en fit avertir ſon amant qui en fit des reproches à ce déloyal ami. Cet ami en fût d'abord honteux; parut s'en repentir, promit de les laiſſer en repos, puis continua, puis acheva de ſe brouiller avec le défunt qui rompit avec lui; & il porta enfin l'infidelité juſqu'à ſe propoſer pour gendre au pere qui l'accepta, & qui voulut inutilement forcer ſa fille à l'épouſer.

Nos amans déſeſpérés eurent recours à d'autres moyens, tant pour s'écrire que pour ſe parler. Une veuve âgée, qui avoit été la femme de chambre de la mere de la Demoiſelle, les recueillit dans ſa maiſon, où ils alloient quelquefois ſe trouver, pour voir

ensemble quelles mesures il y avoit à prendre; l'autre le sût, en devint furieux de jalousie; c'étoit un homme violent, apparemment sans caractère, & de ces ames qu'une grande passion rend méchantes & capables de tout. Il les fit suivre un jour qu'ils se rendirent chez la veuve, y entra après eux, les y surprit au moment que son ami baisoit la main de la Demoiselle, & dans sa fureur le bléssa d'abord d'un coup d'épée, qu'il alloit redoubler d'un autre, quand la Demoiselle, qui voulut se jetter sur lui, le reçut & tomba; celui-ci s'enfuit, & on sait le reste de l'histoire. Retournons à moi.

NOTRE Sécrétaire revint, & nous dit que je sortirois le lendemain. Passons à ce lendemain, tout ce détail de prison est triste.

MADEMOISELLE Haberd me vint prendre à onze heures du matin; elle ne monta pas, elle me fit avertir, je descendis; un carosse m'attendoit à la porte, & quel carosse? Celui de Madame de Ferval, où Madame de Ferval étoit elle-même, & cela pour donner plus d'éclat à ma sortie, & plus de célèbrité à mon innocence.

LE zèle de cette Dame ne s'en tint pas là; avant que de le ramener chez vous, dit-elle à Mademoiselle Haberd, je suis d'avis que nous le menions dans le quartier & vis-à-vis l'endroit où il a été arrêté; il est bon que

ceux qui le virent enlever, & qui pourroient le reconnoître ailleurs, sachent qu'il est innocent; c'est une attention qui me paroît nécéssaire, & peut-être, ajouta-t-elle en s'adressant à moi, reconnoitrez-vous vous-même quelques uns de ceux qui vous entouroient quand vous fûtes pris.

Oh pour cela oui, lui dis-je, & n'y eût-il que le Chirurgien qui étoit vis-à-vis la maison, & qu'on appella pour panser les défunts; je serois bien aise de le voir pour lui montrer que je suis plus honnête garçon qu'il ne s'imagine.

Mon Dieu que Madame est incomparable, s'écria là-dessus Mademoiselle Haberd, car vous n'avez qu'à compter que c'est elle qui à tout fait, Monsieur de la Vallée; & quoiqu'elle n'ait regardé que Dieu la dedans... A ce mot de Dieu que Madame de Ferval savoit bien être de trop là dedans, laissons cela, dit-elle en interrompant; quand avez-vous dessein de vous marier? Cette nuit, si rien ne nous empêche, dit Mademoiselle Haberd.

Sur ces propos nous arrivâmes dans cette rue qui m'avoit été si fatale, & dont nous avions dit au cocher de prendre le chemin. Nous arrêtames devant la maison du Chirurgien; il étoit à sa porte, & je remarquai qu'il me regardoit beaucoup; Monsieur, lui dis-

dis-je, vous souvenez-vous de moi, me reconnoissez-vous ?

MAIS je pense qu'oui, me répondit-il, en ôtant bien honnêtement son chapeau, comme à un homme qu'il voyoit dans un bon équipage avec deux Dames, dont l'une paroissoit de grande considération. Oui, Monsieur, je vous remets, je crois que c'est vous qui étiez avant-hier dans cette maison, (montrant celle où l'on m'avoit pris) & à qui il arriva.... il hésitoit à dire le reste. Achevez, achevez, lui dis-je, oui Monsieur, c'est moi qu'on y saisit, & qu'on mena en prison. Je n'osois vous le dire, reprit-il; mais je vous examinai tant que je vous ai reconnu tout d'un coup. Eh bien, Monsieur, vous n'aviez donc point de part à l'affaire en question.

PAS plus que vous, lui répondis-je, & là-dessus je lui expliquai comment j'y avois été mêlé. Eh! pardy, Monsieur, reprit-il, je m'en réjouis, & nous le disions tous ici, nos voisins, ma femme, mes enfans, moi & mes garçons; à qui diantre se fiera-t-on après ce garçon-là, car il a la meilleure physionomie du monde; oh! parbleu je veux qu'ils vous voyent. Hola Babet (c'étoit une de ses filles qu'il appelloit) ma femme approchez, venez vous autres, il parloit à ses garçons; tenez, re-

gardez bien Monsieur, savez-vous qui c'est?

Eh! mon pere, s'écria Babet, il ressemble au visage de ce prisonnier de l'autre jour; eh! vraiment oui, dit la femme, il lui ressemble tant que c'est lui-même; oui, répondis-je, en propre visage; ah! ah! dit encore Babet, voilà qui est drôle, vous n'avez donc aidé à tuer personne, Monsieur? Eh! non certes, repris-je, j'en serois bien fâché d'aider à la mort de quelq'un, à la vie encore passe. En bonne foi, dit la femme, nous n'y comprenions rien; oh pour cela, dit Babet, si jamais quelqu'un a eu la mine d'un innocent, c'étoit vous assurément.

Le peuple commençoit à s'assembler, nombre de gens me reconnoissoient. Madame de Ferval eût la complaisance de laisser durer cette scène aussi long-tems qu'il le falloit pour rétablir ma réputation dans tout le quartier; je pris congé du Chirurgien & de toute sa famille, avec la consolation d'être salué bien cordialement par ce peuple, & bien purgé tout le long de la rue des crimes dont on m'y avoit soupçonné, sans compter l'agrément que j'eus d'y entendre de tous côtés faire l'éloge de ma physionomie; ce qui mit Mademoiselle Haberd de la meilleure humeur du monde, & l'en-

gagea à me regarder avec une avidité qu'elle n'avoit pas encore eû.

Je la voyois qui se pénétroit du plaisir de me considérer, & qui se félicitoit d'avoir eû la justice de me trouver si aimable.

J'y gagnai même auprès de Madame de Ferval, qui de son côté en appliqua sur moi quelques regards plus attendifs qu'à l'ordinaire, & je suis persuadé qu'elle se disoit: je ne suis donc point de si mauvais goût, puisque tout le monde est de mon sentiment.

Ce que je vous dis-là au reste, se passoit en parlant; aussi étois-je bien content, & ce ne fût pas là tout.

Nous approchions de la maison de Mademoiselle Haberd où Madame de Ferval vouloit nous mêner, quand nous rencontrâmes à la porte d'une Eglise, la sœur aînée de ma future & Monsieur Doucin qui causoient ensemble, & qui sembloient parler d'action. Un carosse, qui retarda la course du nôtre, leur donna tout le tems de nous appercevoir.

Quand j'y songe, je ris encore du prodigieux étonnement où ils demeurèrent tous deux en nous voyant.

Nous les pétrifiames; ils en furent si déroutés, si étourdis, qu'il ne leur resta pas même assez de présence d'esprit pour nous

faire la moue, comme ils n'y autoient pas manqué, s'ils avoient été moins saisis; mais il y a des choses qui terrassent, & pour surcroît de chagrin, c'est que nous ne pouvions leur apparoître dans un instant qui leur rendit notre apparition plus humiliante & plus douloureuse. Le hazard y joignoit des accidens faits exprès pour les désoler; c'étoit triompher d'eux d'une manière supèrbe, & qui auroit été insolente si nous l'avions méditée; & c'est, ne vous déplaise, qu'au moment qu'ils nous apperçurent, nous éclations de rire, Madame de Ferval, Mademoiselle Haberd & moi, de quelque chose de plaisant que j'avois dit; ce qui joint à la pompe triomphante avec laquelle Madame de Ferval sembloit nous mêner, devoit assurément leur percer le cœur.

Nous les saluâmes fort honnêtement; il nous rendirent le salut comme gens confondus, qui ne savoient plus ce qu'ils faisoient, & qui plioient sous la force du coup qui les assommoit.

Vous saurez encore qu'ils venoient tous deux de chez Mademoiselle Haberd la cadette (nous l'apprîmes en rentrant) & que là on leur avoit dit que j'étois en prison; car Madame Dalain qui avoit été présente au rapport du Geolier que j'avois envoyé de la prison, n'avoit pas pû se taire, & tout

en les grondant en notre faveur, les avoit regalés de cette bonne nouvelle.

JUGEZ des espérances qu'ils en avoient tirées contre moi. Un homme en prison, qu'a-t-il fait? Ce n'est pas nous qui avons part à cela; ce n'est pas le Président non plus qui a refusé de nous servir; il faut doncque ce soit pour quelque action étrangere à notre affaire; que sais-je s'ils n'alloient pas jusqu'à me soupçonner de quelque crime; ils me haïssoient assez tous deux pour avoir cette charitable opinion de moi: les dévots prènnent leur haine contre vous pour une preuve que vous ne valez rien; oh! voyez quel rabat-joye de nous rencontrer subitement en situation si brillante & si prospère.

MAIS laissons-les dans leur confusion, & arrivons chez la bonne Mademoiselle Haberd.

JE ne monte point chez vous, lui dit Madame de Ferval, parceque j'ai affaire; adieu, prenez vos mesures pour vous marier au plutôt; n'y perdez point de tems, & que Monsieur de Vallée, je vous prie, viènne m'avertir quand c'en sera fait, car jusques-là je serai inquiète.

NOUS irons vous en informer tous deux, répondit Mademoiselle Haberd; c'est bien le moins que nous vous devions, Madame. Non, non, reprit-elle, en jettant sur moi.

un petit regard d'intelligence qu'elle vit bien que j'entendois; il suffira de lui, Mademoiselle, faites à votre aise, & puis elle partit.

EH! Dieu me pardonne, s'écria Madame Dalain en me revoyant, je crois que c'est Monsieur de la Vallée que vous nous ramênez, notre bonne amie. Tout juste, Madame Dalain, vous y êtes, lui dis-je, & Dieu vous pardonnera de le croire, car vous ne vous trompez point; bon jour, Mademoiselle Agathe, (sa fille étoit-là) soyez le bien venu, me répondit-elle, ma mere & moi, nous vous croyons perdu.

COMMENT perdu? s'écria la veuve. Si vous n'étiez pas venu ce matin, j'allois cet après-midy mettre tous mes amis par voye & par chemin; votre sœur & Monsieur Doucin sortent d'ici, qui venoient vous voir, ajoûta-t-elle, à ma future; allez, je ne les ai pas mal accommodés; demandez le train que je leur ai fait. Le pauvre garçon est en prison, leur ai-je dit, vous le savez bien, c'est vous qui en êtes cause, & c'est fort mal fait à vous. En prison! Eh! depuis quand? Bon! depuis quand? Depuis vos menées, depuis que vous courez par tout pour l'y mettre; & puis ils sont partis sans que je leur aye seulement dit, asséyez-vous.

Par ce discours de Madame Dalain que je

rapporte,. on voit bien qu'elle ignoroit les causes de ma prison; & en effet Mademoiselle Haberd s'étoit bien gardée de les lui dire, & lui avoit laissé croire que j'y avois été mis par les intrigues de sa sœur. Si Madame Dalain avoit été instruite, quelle bonne fortune pour elle qu'un pareil récit à faire? Tout le quartier auroit retenti de mon avanture, elle auroit été la conter de porte en porte, pour y avoir le plaisir d'étaler ses regrets sur mon compte; & c'étoit toujours autant de mauvais bruits d'épargnés.

EH mais, dites-nous donc ceci, dites nous donc cela; c'étoit le détail de ma prison qu'elle me demandoit; je lui en inventai quelques-uns; je ne lui dis point les véritables; & puis je vous ai trouvé un Prêtre qui vous mariera quand vous voudrez, dit-elle, tout-à-l'heure s'il n'étoit pas trop tard, mais ce sera pour après minuit, si c'est votre intention.

OUI-dà, Madame, dit Mademoiselle Haberd, & nous vous serons fort obligés de le faire avertir; j'irai moi-même tantôt chez lui, nous dit-elle; il s'agit de dîner à présent; allons, venez manger ma soupe, vous me donnerez à souper ce soir; & de témoins pour votre mariage, je vous en fournirai qui ne seront pas si glorieux que les premiers.

MAIS tous ces menus récits m'ennuyent moi-même, sautons-les, & supposons que le soir est venu, que nous avons soupé avec nos témoins, qu'il est deux-heures après minuit, & que nous partons pour l'Eglise.

ENFIN pour le coup nous y sommes, la Mèsse est dite, & nous voila mariés en dépit de notre sœur aînée & du Directeur son adhérant, qui n'aura plus ni caffé ni pain de sucre de Madame de la Vallée.

J'AI vû bien des amours en ma vie, au reste bien des façons de dire & de témoigner qu'on aime, mais je n'ai rien vû d'égal à l'amour de ma femme.

LES femmes du monde les plus vives, les plus tendres, vieilles ou jeunes, n'aiment point dans ce goût-là, je les défierois même de l'imiter; non, pour ressembler à Mademoiselle Haberd, que je ne devrois plus nommer ainsi, il ne sert de rien d'avoir le cœur le plus sensible du monde, joignez y de l'emportement, cela n'avance de rien encore; mettez enfin dans le cœur d'une femme tout ce qui vous plaira, vous ferez d'elle quelque chose de fort vif, de fort passionné, mais vous n'en ferez point une Mademoiselle Haberd; tout l'amour dont elle sera capable ne vous donnera point encore une juste idée de celui de ma femme.

POUR aimer comme elle, il faut avoir été

trente ans dévote, & pendant trente-ans avoir eû besoin de courage pour l'être; il faut pendant trente-ans avoir résisté à la tentation de songer à l'amour, & trente-ans s'être fait un scrupule d'écouter ou même de regarder les hommes qu'on ne haïssoit pourtant pas.

OH! mariez-vous après trente-ans d'une vie de cette force-là, trouvez-vous du soir au matin l'épouse d'un homme, c'est déjà beaucoup; j'ajoûte aussi d'un homme que vous aimerez d'inclination, ce qui est encore plus, & vous serez pour lors une autre Mademoiselle Haberd, & je vous réponds que qui vous épousera verra bien que j'ai raison, quand je dis que son amour n'étoit pas fait comme celui de personne.

CARACTERISEZ donc cet amour, me dira-t-on, mais doucement, aussi bien je ne saurois; tout ce que j'en puis dire, c'est qu'elle me regardoit ni plus ni moins que si j'avois été une image; & c'étoit sa grande habitude de prier & de tourner affectueusement les yeux en priant, qui faisoit que ses regards sur moi avoient cet air là.

QUAND une femme vous aime, c'est avec amour qu'elle vous le dit; c'étoit avec dévotion que me le disoit la miènne, mais avec une dévotion délicieuse; vous eussiez crû que son cœur traitoit amoureusement avec moi une affaire de conscience, & que cela

dévotement enflammée, ne respiroit que pour son jeune époux; si je lui avois dit que je voulois être Roi, je pense qu'elle m'auroit promis de marchander une Couronne.

SUR ces entrefaites dix-heures sonnèrent; la tasse de caffé nous attendoit; Madame Dalain, qui nous la faisoit porter, crioit à notre porte, & demandoit à entrer avec un tapage, qu'elle croyoit la chose du monde la plus galante, vû que nous étions de nouveaux mariés.

JE voulois me lever: laisse, mon fils, laisse, me dit Madame de la Vallée, tu serois trop long-tems à t'habiller, voilà qui me fait encore ressouvenir qu'il te faut une robbe de chambre; bon, bon, il me faut, lui répondis-je en riant; allez, allez, vous n'y entendez rien, ma femme, il me falloit ma cousine, avec cela j'aurai de tout.

LA-dessus elle sortit du lit, mit une robbe, & ouvrit à notre bruyante hôtesse, qui lui dit en entrant, venez-ça que je vous embrasse avec votre bel œil mourant; eh bien, qu'est-ce que c'est, ce gros garçon, s'en accommodera-t-on? vous riez, c'est signe qu'oui; tant mieux, je m'en serois bien doutée. Le gaillard! je pense qu'il fait bon vivre avec lui, n'est-ce pas? Debout, debout, jeunèsse, me dit-elle en venant à moi, quit-

tez le chevet, votre femme n'y eſt plus, & il ſera nuit ce ſoir.

Je ne ſaurois, lui-dis-je, je ſuis trop civil pour me lever devant vous; demain tant que vous voudrez; j'aurai une robbe de chambre; eh pardi, dit-elle, voilà bien des façons, s'il n'y a que cela qui manque, je vais vous en chercher une qui eſt prèſque neuve; mon pauvre défunt ne l'a pas miſe dix-fois; quand vous l'aurez il me ſemblera le voir lui-même,

Et ſur le champ elle paſſe chez elle, rapporte cette robbe de chambre & me la jette ſur le lit; tenez, me dit-elle, elle eſt belle & bonne, gardez-là, je vous en ferai bon compte.

La veux-tu, me dit Madame de la Vallée? oui-da, repris-je; à combien eſt-elle, je ne ſai pas marchander.

Et là-deſſus je vous la laiſſe à tant, c'eſt marché donné; non, c'eſt trop, ce n'eſt pas aſſez, bref elles convinrent, & la robbe de chambre me demeura; je la payai de l'argent qui me reſtoit de ma priſon.

Nous prîmes notre caffé; Madame de la Vallée confia mes beſoins tant en habit qu'en linge à notre hôtèſſe, & la pria de l'aider l'après-midi dans ces achats, mais quant à l'habit, le hazard, en ordonna autrement.

UN Tailleur à qui Madame Dalain louoit quelques chambres dans le fond de la maison, vint-un quart-d'heure après lui apporter un rèste de tèrme qu'il lui devoit; eh! pardi, Monsieur Simon, vous arrivez à propos, lui dit-elle en me montrant, voilà une pratique pour vous, nous allons tantôt lever un habit pour ce Monsieur-là.

MONSIEUR Simon me salua, me regarda: eh! ma foi, dit-il, ce ne seroit pas la peine de lever de l'étoffe, j'ai chez moi un habit tout battant neuf, auquel je mis hier le dernier point, & que l'homme à qui il est, m'a laissé pour les gages à cause qu'il n'a pas pû me payer l'avance que je lui en ai faite, & que hier au matin, ne vous en déplaise, il a délogé de son aubèrge sans dire adieu à personne; je crois qu'il sera juste à Monsieur, c'est une occasion de s'habiller tout d'un coup, & pas si cher que chez le Marchand; il y a habit, veste & culotte, d'un bel & bon drap bien fin, tout uni, doublé de soie rouge, rien n'y manque.

CETTE soie rouge ma flatta; une doublure de soie, quel plaisir & quelle magnificence pour un Paysan! Qu'en dites-vous, ma mie, dis-je à Madame de la Vallée? Eh! mais dit-elle, s'il va bien, mon ami, c'est autant de pris: Il sera comme de cire, reprit le Tailleur, que courut le chercher; il

l'apporte, je l'essaie, il m'habilloit mieux que le mien, & le cœur me battoit sous la soie ; on en vient au prix.

LE marché en fût plus long à conclure que de la robbe de chambre ; non pas de la part de ma femme, à qui Madame Dalain dit, ne vous mêlez point de cela, c'est mon affaire ; allons, Monsieur Simon, peut-être que d'un an vous ne vendrez cette friperie-là si à propos ; car il faut une taille & en voilà une ; c'est comme si Dieu vous l'envoyoit, il n'y a peut-être que cella-là a Paris ; lâchez la main, pour trop avoir on n'a rien, & d'offres en offres notre officieuse tracassière conclut.

QUAND l'habit fut acheté, l'amoureuse envie de me voir tout équippé prit à ma femme : Mon fils, me dit-elle, envoyons tout de suite chercher un ceinturon, des bas, un chapeau (& je veux qu'il soit bordé) une chemise neuve toute faite, & tout l'attirail, n'est ce pas ?

COMME il vous plaira, lui dis-je, avec une gaieté qui m'alloit jusqu'à l'ame, & aussi-tôt dit aussi-tôt fait ; tous les Marchands furent appellés ; Madame Dalain toujours présente, toujours marchandant, toujours tracassière ; & avant le dîné j'eus la joye de voir Jacob métamorphosé en Cavalier avec la doublure de soie, avec le ga-

lant bort d'argent au chapeau, & l'ajustement d'une chevelure qui me descendoit jusqu'à la ceinture, & après laquelle le Baigneur avoit épuisé tout son savoir-faire.

JE vous ai déjà dit que j'étois beau garçon, mais jusques là il avoit fallu le remarquer pour y prendre garde. Qu'est-ce que c'est qu'un beau garçon sous des habits grossiers ? Il est bien enterré là-dessous; nos yeux sont si dupes à cet égard-là; s'apperçût-on même qu'il est beau, quel mérite cele a-t-il, on diroit volontiers, de quoi se mêle-t-il, il lui appartient bien; il y a seulement par-ci par-là quelques femmes moins frivoles, moins dissipées que d'autres, qui ont le goût plus essentiel, & qui ne s'y trompent point. J'en avois déjà rencontré quelques unes de celles-là, comme vous l'avez vû; mais ma foi sous mon nouvel attirail il ne falloit que des yeux pour me trouver aimable, & je n'avois que faire qu'on les eût si bons, j'étois bel homme, j'étois bien fait, j'avois des graces naturèlles, & tout cela au premier coup d'œil.

VOYEZ donc l'air qu'il a, ce cher enfant? dit Madame de la Vallée, quand je sortis du cabinet où je m'étois retiré pour m'habiller. Comment donc, dit Madame Dalain, savez-vous bien qu'il est charmant, & ce n'étoit plus en babillarde qu'elle le disoit, il me

parut

parut que c'étoit en femme qui le pensoit, & qui même pendant quelques momens en perdit son babil. A la manière étonnée dont elle me regarda, je crois qu'elle convoitoit le mari de ma femme, je lui avois déjà plû à moins de frais.

VOILA une belle tête, disoit-elle; si jamais je me marie, je prendrai un homme qui aura la pareille; oh oui, ma mere, dit Agathe, qui venoit d'entrer, mais ce n'est pas le tout, il faut la mine avec.

CEPENDANT nous dinâmes; Madame Dalain se répandit en cajoleries pendant le repus. Agathe ne m'y parla que des yeux, & m'en dit plus que sa mere, & ma femme ne vit que moi, ne songea qu'à moi, & je parus à mon tour n'avoir d'attention que pour elle.

NOS témoins que Madame de la Vallée avoit invités à souper en les quittant à trois-heures du matin le même jour, arrivèrent sur les cinq-heures du soir.

MONSIEUR de la Vallée, me dit la cousine, je serois d'avis que vous allassiez chez Madame de Ferval, nous ne souperons que sur les huit-heures, & vous aurez le tems de la voir; faites lui bien des complimens de ma part, & dites-lui que demain nous aurons l'honneur de la voir ensemble.

EH! oui, à propos, lui dis-je, elle nous a bien recommandé de l'avertir, & cela est juste. Adieu, Mesdames, adieu, Messieurs, vous le voulez-bien, jusqu'à tantôt.

MA femme croyoit me faire réssouvenir de cette Madame de Ferval, mais je l'en aurois fait réssouvenir elle-même si elle l'avoit oubliée; je mourois d'envie qu'elle me vît fait comme j'étois. Oh! comme je vais lui plaire, disois-je en moi-même; ce sera bien autre chose que ces jours passés.

ON verra dans les suites ce qu'il en fût.

Fin de la troisième Partie.



LE PAYSAN PARVENU, OU LES MEMOIRES DE M. ***.

QUATRIÈME PARTIE.



JE me rendis donc chez Madame de Ferval, & ne rencontrai dans la cour de la maison, qu'un laquais qui me conduisit chez elle par un petit escalier que je ne connoissois pas.

UNE de ses femmes qui se présenta d'abord, me dit qu'elle alloit avertir sa Maîtresse: elle revint un moment après, & me fit entrer dans la chambre de cette Dame. Je la trouvai qui lisoit couchée sur une main, & dans un déshabillé très propre, mais assez négligemment arrangé.

FIGUREZ-vous une juppe qui n'est pas tout-à-fait rabatue jusqu'aux pieds, qui même laisse voir un peu de la plus belle jambe du monde; (& c'est une grande beauté qu'une belle jambe dans une femme.)

DE ces deux pieds mignons il y en avoit un dont la mule étoit tombée, & qui dans

cette espèce de nudité avoit fort bonne grace.

JE ne perdis rien de cette touchante posture; ce fut pour la premierè fois de ma vie que je sentis bien ce que valoient le pied & la jambe d'une femme; jusques-là je les avois comptés pour rien; je n'avois vû les femmes qu'au visage & à la taille, j'appris alors qu'elles étoient femmes par tout. Je n'étois pourtant encore qu'un Paysan; car qu'est-ce que c'est qu'un séjour de quatre ou cinq mois à Paris? mais il ne faut ni délicatesse ni usage du monde pour être tout d'un coup au fait de certaines choses; sûrtout quand-elles sont à leur vrai point de vûe, il ne faut que des sens, & j'en avois.

AINSI cette belle jambe & ce joli petit pied sans pantoufle me firent beaucoup de plaisir à voir.

J'AI bien vû depuis des objets de ce gente-là qui mont toujours plû, mais jamais tant qu'ils me plurent alors; aussi, comme je l'ai déjà dit, étoit-ce la première fois que je les sentois; c'est tout dire, il n'y a point de plaisir qui ne pèrde à être déjà connu.

JE fis en entrant deux ou trois réverences à Madame de Ferval; qui, je pense, ne prit pas garde si elles étoient bien ou mal faites; elle ne me demandoit pas de graces acquises, elle n'en vouloit qu'à mes graces

naturelles, qu'elle pouvoit alors remarquer encore mieux qu'elle ne l'avoit fait, parceque j'étois plus paré.

De l'air dont elle me regarda, je jugeai qu'elle ne s'étoit pas attenduë à me voir ni si bien fait, ni de si bonne mine.

Comment donc, s'écria t-elle avec surprise, & en se relevant un peu de dessus son sopha; c'est vous, la Vallée; je ne vous reconnois pas; voilà vraiment une tres jolie figure, mait tres jolie; approchez, mon cher enfant, approchez, prenez un siège, & mettez-vous là; mais cette taille comme elle est bien prise! cette tête, ces cheveux! en vérité, il est trop beau pour un homme, la jambe parfaite avec cela! il faut apprendre à danser, la Vallée, n'y manquez pas; asseyez-vous; vous voilà on ne peut pas mieux, ajoûta-t-elle en me prenant par la main pour me faire asseoir.

Et comme j'hésitois par respect, asseyez-vous donc, me répéta-t-elle encore du ton d'une personne qui vous diroit; oubliez ce que je suis, & vivons sans façon.

Et bien, gros garçon, me dit-elle, je songeois à vous, car je vous aime, vous le savez bien; ce qu'elle me dit avec des yeux qui expliquoient sa manière de m'aimer, oui, je vous aime, & je veux que vous vous at-

tâchiez à moi, & que vous m'aimiez aussi, entendez-vous ?

HELAS ! charmante Dame, lui répondis-je, avec un transport de vanité & de reconnoissance ; je vous aimerai peut-être trop, si vous n'y prenez garde.

ET à peine lui eus-je tenu ce discours, que je me jettai sur sa main qu'elle m'abandonna, & que je baisois de tout mon cœur.

ELLE fût un moment ou deux sans rien dire, & se contenta de me voir faire ; je l'entendis seulement respirer d'une manière sensible, & comme une personne qui soupire un peu. Parle donc : est-ce que tu m'aimes tant, me dit-elle, pendant que j'avois la tête baissée sur cette main ? Eh ! pourquoi crains-tu de m'aimer trop, explique-toi la Vallée ; qu'est-ce que tu veux dire ?

C'EST, repris-je, que vous êtes si aimable, si belle ; & moi qui sens tout cela, voyez-vous, j'ai peur de vous aimer autrement qu'il ne m'appartient.

TOUT de bon, me dit-elle, on diroit que tu parles d'amour, la Vallée ; & on diroit ce qui est, repartis-je, car je ne saurois m'en empêcher.

PARLE bas, me dit-elle ; ma femme de chambre est peut-être là-dedans, (c'étoit l'anti-chambre qu'elle marquoit : ah ! mon

cher enfant, qu'eſt-ce que tu viens de me dire? tu m'aimes donc: helas! tout petit homme que je ſuis, dirai-je qu'oui, repartis-je? comme tu voudras, me répondit-elle, avec un petit ſoupir: mais tu es bien jeune, j'ai peur à mon tour de me fier à toi: approche toi, afin de nous entrenir de plus près, ajouta-t-elle. J'oublie de vous dire que dans le cours de la converſation elle s'étoit remiſe dans la poſture où je l'avois trouvée d'abord; toujours avec cette pantoufle de moins, & toujours avec ces jambes un peu découvèrtes, tantôt plus, tantôt moins, ſuivant les attitudes qu'elle prenoit ſur le ſopha. Les coups d'œil que je jettois de ce côté-là, ne lui èchapoient pas; quel friand petit pied vous avez-là, Madame, lui dis-je, en avançant ma chaiſe, car je tombois inſenſiblement dans le ton familier; laiſſe-là mon pied, dit-elle, & remets-moi ma pantoufle, il faut que nous cauſions ſur ce que tu viens de me dire, & voir un peu ce que nous ferons de cet amour que tu as pour moi.

Est-ce que par malheur il vous fâcheroit, lui dis-je? eh non, la Vallée, il ne me fâche point, me répondit elle; il me touche au contraire, tu ne m'as que trop plu, tu es beau comme l'Amour.

Eh! lui dis-je, qu'eſt-ce que c'eſt que

mes beautés auprès des vôtres ? un petit doigt de vous vaut mieux que tout ce que j'ai en moi; tout eſt admirable en vous; voyez ce bras, cette belle façon de corps, des yeux que je n'ai jamais vus à perſonne; & là deſſus, les miens la parcouroient toute entière; eſt-ce que vous n'avez pas pris garde comme je vous regardois la première fois que je vous ai vûe, lui diſois-je ? je devinois que votre perſonne étoit charmante, plus blanche qu'un cygne; ah! ſi vous ſaviez le plaiſir que j'ai eu à venir ici, Madame, & comme quoi je croyois toujours tenir votre chère main que je baiſai l'autre jour, quand vous me donnâtes la lettre. Ah! tais-toi, me dit-elle, en mettant cette main ſur ma bouche pour me la fermer; tais-toi, la Vallée, je ne ſaurois t'écouter de ſang froid; après quoi, elle ſe rejetta ſur le ſopha avec un air d'émotion ſur le viſage, qui m'en donna beaucoup à moi-même.

Je la regardois, elle me regardoit, elle rougiſſoit; le cœur me battoit, je crois que le ſien alloit de même & la tête commençoit à nous tourner à tous deux, quand elle me dit: Ecoute-moi, la Vallée, tu vois bien qu'on peut entrer à tout moment, & puiſque tu m'aimes, il ne faut plus nous voir ici, car tu n'y es pas aſſez ſage. Un ſoupir interrompit ce diſcours.

Tu es marié, reprit-elle après; oui de cette nuit, lui dis-je. De cette nuit, me répondit-elle? Eh bien, conte-moi ton amour; en as-tu eu beaucoup? Comment trouves-tu ta femme? M'aimerois-tu bien autant qu'elle? Ah! que je t'aimerois à sa place. Ah! repartis-je, que je vous rendrois bien le change. Est-il vrai, me dit-elle? mais ne parlons plus de cela, la Vallée; nous sommes trop près l'un de l'autre, recule-toi un peu, je crains toujours une surprise. J'avois quelque chose à te dire, & ton mariage me l'a fait oublier; nous aurions été plus tranquilles dans mon cabinet, j'y suis ordinairement; mais je ne prévoyois pas que tu viendrois ce soir. A propos, j'aurois pourtant envie que nous y allassions pour te donner les papiers dont je te parlai l'autre jour, veux-tu y venir?

Elle se leva tout-à-fait là-dessus; si je le veux, lui dis-je; elle rêva alors un instant, & puis non, dit-elle, n'y allons point; si cette femme de chambre arrivoit, & qu'elle ne nous trouvât pas ici; que sait-on ce qu'elle penseroit? restons.

Je voudrois pourtant bien ces papiers, repris-je. Il n'y a pas moyen, dit elle, tu ne les auras pas aujourd'hui; & alors elle se remit sur le sopha, mais ne fit que s'y asseoir; & ces pieds si mignons, lui dis-je, si vous

vous tenez comme cela, je ne les verrai donc plus.

Elle sourit à ce discours, & me passant tendrement la main sur le visage, parlons d'autre chose, répondit-elle. Tu dis que tu m'aimes, & je te le pardonne; mais, mon enfant, si j'allois t'aimer aussi comme je prévois que cela pourroit bien être, & le moyen de s'en défendre avec un aussi aimable jeune homme que toi; dis moi! me garderois-tu le sécret, la Vallée?

Eh! ma belle Dame, lui dis-je, à qui voulez-vous donc que j'aille rapporter nos affaires? il faudroit que je fusse bien méchant; ne sais-je pas bien que cela ne se fait pas, sur-tout envers une grande Dame comme vous, qui est veuve, & qui me fait cent fois plus d'honneur que je n'en mérite, en m'accordant le réciproque? & puis ne sais-je pas encore que vous tenez un état de dévote qui ne permet pas que pareille chose soit connue du monde? Non, me répondit-elle, en rougissant un peu; tu te trompes, je ne suis pas si dévote que retirée.

Eh pardi! repris je, dévote ou non, je vous aime autant d'une façon que d'une autre; cela empêche-t-il qu'on ne vous donne son cœur, & que vous ne preniez ce qu'on vous donne? on est ce qu'on est, & le monde n'y a que voir: après tout, qu'est-ce

qu'on fait dans cette vie? un peu de bien, un peu de mal; tantôt l'un; tantôt l'autre; on fait comme on peut, on n'eſt ni des Saints ni des Saintes; ce n'eſt pas pour rien qu'on va à confèſſe, & puis qu'on y retourne; il n'y a que les défunts qui n'y vont plus, mais pour des vivans, qu'on m'en cherche.

Ce que tu dis n'eſt que trop certain; chaçun a ſes foiblèſſes, me répondit-elle: eh! vraiment oui, lui dis-je; ainſi, ma chère Dame, ſi par hazard vous voulez du bien à votre petit ſerviteur, il ne faut pas en être ſi étonnée; il eſt vrai que je ſuis marié, mais il n'en ſeroit ni plus ni moins quand je ne le ſerois pas, ſans compter que j'étois garçon quand vous m'avez vû; & ſi j'ai pris femme depuis, ce n'eſt pas votre faute, ce n'eſt pas vous qui me l'avez fait prendre; & ce ſeroit bien pis ſi nous étions mariés tous deux, au lieu que vous ne l'êtes pas, c'eſt toujours autant de rabatu; on ſe prend comme on ſe trouve, ou bien il faudroit ſe laiſſer, & je n'en ai pas le courage depuis vos belles mains que j'ai tant tenues dans les miènnes, & les petites douceurs que vous m'avez dites.

Je t'en dirois encore, ſi je ne me retenois pas; me répondit-elle, car tu me charmes, la Vallée, & tu es le plus dangereux

petit homme que je connoiſſe. Mais revenons.

JE te diſois qu'il falloit être diſcret, & je vois que tu en ſens les conſéquences. La façon dont je vis, l'opinion qu'on a de ma conduite, ta reconnoiſſance pour les ſervices que je t'ai rendus, pour ceux que j'ai deſſein de te rendre, tout l'éxige, mon cher enfant. S'il t'échapoit jamais le moindre mot, tu me perdrois, ſouviens-toi bien de cela, & ne l'oublie point, je t'en prie; voyons à préſent comment tu feras pour me voir quelquefois. Si tu continuois de venir ici, on pourroit en cauſer; car ſous quel prétèxte y viendrois-tu? Je tiens quelque rang dans le monde, & tu n'es pas en ſituation de me rendre de fréquentes viſites. On ne manqueroit pas de ſoupçonner que j'ai du goût pour toi; ta jeuneſſe & ta bonne façon le perſuaderoient aiſément, & c'eſt ce qu'il faut éviter. Voici donc ce que j'imagine.

IL y a dans un tel fauxbourg (je ne ſai plus lequel c'étoit) une vieille femme dont le mari qui eſt mort depuis ſix ou ſept-mois, m'avoit obligation; elle loge en tel endroit, & s'appelle Madame Remy; tiens, écris tout-à-l'heure ſon nom & ſa demeure, voici ſur cette table ce qu'il faut pour cela.

J'ECRIVIS donc ce nom, & quand j'eus fait, Madame de Ferval continuant ſon diſ-

cours; c'eſt une femme dont je puis diſpoſer, ajoûta-t-elle. Je lui enverrai dire demain de venir me parler dans la matinée. Ce ſera chez elle où nous nous verrons; c'eſt un quartier éloigné où je ſerai totalement inconnue. Sa petite maiſon eſt commode, elle y vit ſeule; il y a même un petit jardin par lequel on peut s'y rendre, & dont une porte de derrière donne dans une rue très peu fréquentée; ce ſera dans cette rue que je ferai arrêter mon caroſſe, j'entrerai toujours par cette porte, & toi toujours par l'autre. A l'égard de ce qu'en penſeront mes gens, je ne m'en mets pas en peine; ils ſont accoutumés à me mêner dans toutes ſortes de quartiers pour différentes œuvres de charité que nous exerçons ſouvent deux ou trois Dames de mes amies & moi, & auxquelles il m'eſt quelquefois arrivé d'aller ſeule, auſſi bien qu'en compagnie, ſoit pour des malades, ſoit pour de pauvres familles. Mes gens le ſavent, & croiront que ce ſera de même, quand j'irai chez la Remy. Pourras-tu t'y trouver demain ſur les cinq-heures du ſoir, la Vallée? j'aurai vû la Remy, & toutes mes meſures ſeront priſes.

Eh pardi! lui dis-je, je n'y manquerai pas, je ſuis ſeulement fâché que ce ne ſoit pas tout à-l'heure; eh! dites-moi, ma bon-

ne & chere Dame, il n'y aura donc point, comme ici, de femme de chambre qui nous écoute,& qui m'empêche d'avoir les papiers.

Eh! vraiment non, me dit-elle en riant, & nous parlerons tout aussi haut qu'il nous plaira; mais je fais une réflexion. Il y a loin de chez toi à ce fauxbourg, tu auras besoin de voitures pour y venir, & ce seroit une dépense qui t'incommoderoit.

Bon bon, lui dis je, cette dépense, il n'y aura que mes jambes qui la feront, ne vous embarrassez pas; non, mon fils; me dit-elle en se levant, il y a trop loin, & cela te fatigueroit; & en tenant ce discours, elle ouvrit un petit coffret, d'où elle tira une bourse assez simple, mais assez pleine.

Tiens, mon enfant, ajoûta-t-elle, voilà de quoi payer tes carrosses; quand cela sera fini, je t'en donnerai d'autres.

Eh mais! ma belle Maîtresse, lui dis-je, gonflé d'amour propre, & tout ébloui de mon mérite, arrêtez-vous donc, votre bourse me fait honte.

Et ce qui est de plaisant, c'est que je disois vrai; oui, malgré la vanité que j'avois, il se mêloit un peu de confusion à l'estime orgueilleuse que je prennois pour moi. J'étois charmé qu'on m'offrit, mais je rougissois de prendre; l'un me paroissoit flatteur, & l'autre bas.

À la fin pourtant dans l'étourdissement où j'étois; je cedai aux instances qu'elle me faisoit, & après lui avoir dit deux ou trois-fois; mais Madame, mais ma Maîtresse, je vous couterois trop, ce n'est pas la peine d'achêter mon cœur, il est tout payé, puisque je vous le donne pour rien, à quoi bon cet argent? à la fin, dis-je, je pris.

Au reste, dit-elle, en fermant le petit coffre; nous n'irons dans l'endroit que je t'indique, que pour empêcher qu'on ne cause; mon cher enfant, tu m'y verras avec plus de liberté, mais avec autant de sagesse qu'ici au moins; entens-tu, la Vallée? je t'en prie, n'abuse point de ce que je fais pour toi, je n'y entends point finèsse.

Helas! lui dis-je, je ne suis pas plus fin que vous non plus; j'y vais tout bonnement pour avoir le plaisir d'être avec vous, & d'aimer votre personne à mon aise, voilà tout; car au surplus, je n'ai envie de vous chagriner en rien, je vous assure, mon intention est de vous complaire; je vous aime ici, je vous aimerai là-bas, je vous aimerois par tout. Il n'y a point de mal à cela, me dit-elle, & je ne te défends point de m'aimer, la Vallée, mais c'est que je voudrois bien n'avoir rien à me reprocher; voilà ce que je veux dire.

Ah çà, il me rèste à te parler dune cho-

ſe; c'eſt d'une lettre que j'ai écrite pour toi, & que j'adrèſſe à Madame de Fécour à qui tu la porteras. Monſieur de Fécour ſon beau-frere eſt un homme d'un très grand crédit dans les Finances, il ne refuſe rien à la recommandation de ſa belle ſœur, & je la prie ou de te préſenter à lui, ou de lui écrire en ta faveur, afin qu'il te place à Paris, & te mette en chemin de t'avancer; il n'y a point pour toi de voye plus ſûre que celle-là pour aller à la fortune.

ELLE prit alors cette lettre qui étoit ſur une table, & me la donna; à peine la tenois-je, qu'un laquais annonça une viſite, & c'étoit Madame de Fécour elle-même.

JE vis donc entrer une aſſez groſſe femme de taille médiocre, qui portoit une des plus furieuſes gorges que j'aye jamais vue; femme d'ailleurs qui me parut ſans façon; aimant à vue de païs le plaiſir & la joye; & dont je vais vous donner le portrait, puiſque j'y ſuis.

MADAME de Fécour pouvoit avoir trois ou quatre-années de moins que Madame de Ferval. Je crois que dans ſa jeuneſſe elle avoit été jolie; mais ce qui alors ſe remarquoit le plus dans ſa phyſionomie, c'étoit un air franc & cordial qui la rendoit aſſez agréable à voir.

ELLE

ELLE n'avoit pas dans ses mouvemens la pesanteur des femmes trop grasses; son embonpoint ni sa gorge ne l'embarrassoient pas, & on voyoit cette masse se démener avec une vigueur qui lui tenoit lieu de legèreté. Ajoûtez à cela un air de santé robuste, & une certaine fraicheur qui faisoit plaisir, de ces fraicheurs qui viennent d'un bon tempérament, & qui ont pourtant éssuyé de la fatigue.

IL n'y a prèsque point de femme qui n'ait des minauderies, ou qui ne veuille persuader qu'elle n'en a point; ce qui est une autre sorte de coquètterie, & de ce côté là Madame de Fécour n'avoit rien de femme. C'étoit même une de ses graces que de ne point songer en avoir.

ELLE avoit la main belle, & ne le savoit pas, si elle l'avoit eu laide, elle l'auroit ignoré de même; elle ne pensoit jamais à donner de l'amour, mais elle étoit sujètte à en prendre. Ce n'étoit jamais elle qui s'avisoit de plaire, c'étoit toujours à elle à qui on plaisoit. Les autres femmes en vous regardant vous disent finement, aimez-moi pour ma gloire; celle ci vous disoit naturellement, je vous aime, le voulez-vous bien; & elle auroit oublié de vous demander, m'aimez-vous, pourvû que vous eussiez fait comme si vous l'aimiez.

De tout ce que je dis-là, il résulte qu'elle pouvoit quelquefois être indécente, & non pas coquètte.

Quand vous lui plaisiez, par éxemple, cette gorge dont j'ai parlé, il sembloit qu'elle vous la présentat, & c'étoit moins pour tenter votre cœur, que pour vous dire que vous touchiez le sien; c'étoit une manière de déclaration d'amour.

Madame de Fécour étoit bonne convive, plus joyeuse que spirituèlle à table, plus franche que hardie, pourtant plus libertine que tendre; elle aimoit tout le monde, & n'avoit d'amitié pour personne; vivoit du même air avec tous, avec le riche comme avec le pauvre, avec le Seigneur comme avec le Bourgeois, n'estimoit le rang des uns, ni ne méprisoit le médiocre état des autres. Ses gens n'étoient point ses valets; c'étoit des hommes & des femmes qu'elle avoit chez elle; ils la servoient, elle en étoit servie; voilà tout ce qu'elle y voyoit.

Monsieur, que ferons-nous? vous disoit-elle: & si Bourguignon venoit, Bourguignon, que faut-il que je fasse? Jasmin étoit son conseil s'il étoit là; c'étoit vous qui l'étiez, si vous vous trouviez auprès d'elle il s'appelloit, Jasmin, & vous, Monsieur; c'étoit toute la différence qu'elle y sentoit, car elle n'avoit ni orgueil ni modestie.

ENCORE un trait de ſon caractère par lequel je finis, & qui eſt bien ſingulier.

LUI diſiez vous, j'ai du chagrin ou de la joye, telles ou telles eſpérances, ou tel embarras: elle n'entroit dans votre ſituation qu'à cauſe du mot & non pas de la choſe; ne pleuroit avec vous, qu'à cauſe que vous pleuriez; & non pas à cauſe que vous aviez ſujet de pleurer; rioit de même, s'intriguoit pour vous ſans s'intéreſſer à vos affaires, ſans ſavoir qu'elle ne s'y intéreſſoit pas, & ſeulement parceque vous lui aviez dit, intriguez-vous; en un mot, c'étoit les termes & le ton avec lequel vous les prononciez, qui la remuoient: ſi on lui avoit dit, votre ami ou bien votre parent eſt mort, & qu'on le lui eût dit d'un air indifférent, elle eût répondu du même air, eſt-il poſſible? lui euſſiez-vous reparti avec triſteſſe qu'il n'étoit que trop vrai, elle eût repris d'un air affligé, cela eſt bien fâcheux.

ENFIN c'étoit une femme qui n'avoit que des ſens & point de ſentimens, & qui paſſoit pourtant pour la meilleure femme du monde, parceque ces ſens en mille occaſions lui tenoient exactement lieu de ſentimens, & lui faiſoient autant d'honneur.

CE caractère, tout particulier qu'il pourra paroître, n'eſt pas ſi rare qu'on le penſe, c'eſt celui d'une infinité de perſonnes

qu'on appèlle communément de bonnes gens dans le monde; ajoûtez seulement de bonnes gens, qui ne vivent que pour le plaisir & pour la joye, qui ne haïssent rien que ce qu'on leur fait hair, ne sont que ce qu'on veut qu'ils soient, & n'ont jamais d'avis que celui qu'on leur donne.

Au reste, ce ne fût pas alors que je connus Madame de Fécour comme je la peins ici, car je n'eus pas dans ce tems une assez grande liaison avec elle, mais je la retrouvai quelques-années après, & je la vis assez pour la connoître: revenons.

Eh! mon Dieu, Madame, dit-elle à Madame de Ferval, que je suis charmée de vous trouver chez vous; j'avois peur que vous n'y fussiez pas; car il y a long-tems que nous ne nous sommes vues; comment vous portez-vous?

Et puis elle me salua, moi qui faisois là la figure d'un honnête homme, & en me saluant elle me regarda beaucoup & longtems.

Aprés que les premiers complimens furent passés, Madame de Ferval lui en fit un sur ce grand air de santé qu'elle avoit. Oui, dit-elle, je me porte fort bien, je suis d'un fort bon tempérament; je voudrois bien que ma belle-sœur fût de même, je vais la voir au sortir d'ici; la pauvre fem-

me me fit dire avant-hier qu'elle étoit malade.

Je ne le ſavois pas, dit Madame de Ferval; mais peut-être qu'à ſon ordinaire ce ſera plus indiſpoſition que maladie, elle eſt extrêmement délicate.

Ah! ſans doute, reprit la groſſe réjouie, je crois comme vous, que ce n'eſt rien de ſérieux.

Pendant leurs diſcours j'étois aſſez décontenancé, moins qu'un autre ne l'auroit été à ma place pourtant, car je commençois à me former un peu, & je n'aurois pas été ſi embarraſſé, ſi je n'avois point eu peur de l'être.

Or j'avois par mégarde emporté la tabatière de Madame de la Vallée, je la ſentis dans ma poche, & pour occuper mes mains, je me mis à l'ouvrir & à prendre du tabac.

A peine l'eus-je ouvèrte, que Madame de Fécour, qui jettoit ſur moi de fréquens regards, & de ces regards qu'on jètte ſur quelqu'un qu'on aime à voir; que Madame de Fécour, dis-je, s'écria; ah! Monſieur, vous avez du Tabac, donnez m'en, je vous prie, j'ai oublié ma tabatière, il y a une heure que je ne ſai que devenir.

La-dessus, je me lève & lui en preſente; & comme je me baiſſois afin qu'elle en

prît, & que par cette posture j'approchois ma tête de la sienne, elle profita du voisinage pour m'examiner plus à son aise, & en prenant du Tabac leva les yeux sans façon sur moi, & les y fixa si bien que j'en rougis un peu.

Vous êtes bien jeune pour vous accoûtumer au Tabac, me dit-elle; quelque jour vous en serez fâché, Monsieur, il n'y a rien de si incommode; je le dis à tout le monde, & sur-tout aux jeunes Messieurs de votre âge à qui j'en vois prendre, car assûrément Monsieur n'a pas vingt-ans.

Je les aurai bientôt, Madame, lui dis-je en me reculant jusqu'à ma chaise. Ah! le bel âge, s'écria-t-elle. Oui, dit Madame de Ferval, mais il ne faut pas qu'il pèrde son tems, car il n'a point de fortune; il n'y à que cinq ou six-mois qu'il arrive de Province, & nous voudrions bien l'employer à quelque chose.

Oui-da, répondit-elle, ce sera fort bien fait, Monsieur plaira à tous ceux qui le verront, je lui pronostique un mariage heureux. Helas, Madame, il vient de se marier à une nommée Mademoiselle Haberd qui est de son païs, & qui a bien quatre ou cinq mille livres de rente, dit Madame de Ferval.

Ah! ha! Mademoiselle Haberd, reprit

l'autre, j'ai entendu parler de cela dans une maiſon d'où je ſors.

A ce diſcours nous rougîmes tous deux Madame de Ferval & moi; de vous dire pourquoi elle rougiſſoit auſſi, c'eſt ce que je ne ſai pas, à moins que ce ne fût de ce que Madame de Fécour avoit ſans doute appris que j'étois un bien petit Monſieur, & qu'elle l'avoit pourtant ſurpriſe en converſation réglée avec moi. D'ailleurs elle aimoit ce petit Monſieur; elle étoit dévote ou du moins paſſoit pour telle; & tout cela enſemble pouvoit un peu embarraſſer ſa conſcience.

POUR moi, il étoit naturel que je fuſſe honteux; mon hiſtoire, que Madame de Fécour diſoit qu'on lui avoit faite, étoit celle d'un petit Payſan, d'un Valet en bon François, d'un petit drôle rencontré ſur le Pont-Neuf, & c'étoit dans la tabatière de ce petit drôle qu'on venoit bien poliment de prendre du Tabac; c'étoit à lui qu'on avoit dit, Monſieur n'a que vingt-ans; oh voyez ſi c'étoit la peine de le prendre ſur ce ton-là avec le perſonnage, & ſi Madame de Fécour ne devoit pas rire d'avoir été la dupe de ma maſcarade.

MAIS je n'avois rien à craindre, nous avions à faire à une femme ſur qui toutes ces choſes-là gliſſoient, & qui ne voyoit

jamais que le préſent & point le paſſé. J'étois honnêtement habillé, elle me trouvoit avec Madame de Ferval, il ne m'en falloit pas davantage auprès d'elle, ſans parler de ma bonne façon, pour qui elle avoit, ce me ſembloit, une ſingulière eſtime; de ſorte que continuant ſon diſcours tout auſſi rondement qu'elle l'avoit commencé: Ah! c'eſt Monſieur, reprit-elle, qui a épouſé cette Mademoiſelle Haberd, une fille dans la grande dévotion, à ce qu'on diſoit, cela eſt plaiſant; mais Monſieur, il n'y a donc que deux jours tout au plus que vous êtes marié, car cela eſt tout récent.

Oui, Madame, lui dis-je, un peu revenu de ma confuſion, parceque je voyois qu'il n'en étoit ni plus ni moins avec elle, je l'épouſai hier.

Tant mieux, j'en ſuis charmée, me répondit-elle; c'eſt une fille un peu âgée, dit-on, mais elle n'a rien perdu pour attendre; vraiment, ajouta-t-elle, en ſe tournant du côté de Madame de Ferval, on m'avoit bien dit qu'il étoit beau garçon, & on avoit raiſon; ſi je connoiſſois la Demoiſelle, je la féliciterois; elle a fait un fort bon mariage; eh! peut-on vous demander comment elle s'appelle à cette heure?

Madame de la Vallée, répondit pour moi Madame de Ferval, & le pere de ſon

mari eſt un très honnête homme, un gros Fermier qui a pluſieurs enfans, & qui avoit envoyé celui-ci à Paris pour tâcher d'y faire quelque choſe: en un mot ce ſont de fort honnêtes gens.

OUI cèrtes, reprit Madame de Fécour; comment donc, des gens qui demeurent à la campagne, des Fermiers! oh je ſai ce que c'eſt: oui, ce ſont de fort honnêtes gens, fort eſtimables aſſûrèment, il n'y a rien à dire à cela.

ET c'eſt moi, dit Madame de Ferval, qui ai fait terminer ſon mariage; oui, eſt-ce vous, reprit l'autre? mais cette bonne dévote vous a obligation; je fais grand cas de Monſieur ſeulement à le voir, encore un peu de votre Tabac, Monſieur de la Vallée; c'eſt vous être marié bien jeune, mon bel enfant, vous n'auriez pû manquer de l'être quelque-jour avantageuſement, fait comme vous êtes; mais vous en ſerez plus à votre aiſe à Paris, & moins à charge à votre famille. Madame, ajoûta-t-elle, en s'adreſſant à Madame de Ferval, vous avez des amis, il eſt aimable, il faut le pouſſer.

NOUS en avons fort envie, reprit l'autre, & je vous dirai même que lorſque vous êtes entrée, je venois de lui donner une lettre pour vous, par laquelle je vous le ré-

commandois; M. de Fécour votre beau-frère, eſt fort en état de lui rendre ſervice, & je vous priois de l'y engager.

EH! mon Dieu, de tout mon cœur, dit Madame de Fécour, oui, Monſieur, il faut que Monſieur de Fécour vous place, je n'y ſongeois pas, mais il eſt à Verſailles pour quelques jours; voulez-vous que je lui écrive en attendant que je lui parle; tenez, il n'y a pàs loin d'ici chez moi; nous n'avons qu'à y paſſer un moment, j'écrirai, & Monſieur de la Vallée lui portera demain ma lettre. En vérité, Monſieur, dit-elle, en ſe levant, je ſuis ravie que Madame ait penſé à moi dans cette occaſion-ci; partons, j'ai encore quelques viſites à faire, ne perdons point de tems; adieu, Madame, ma viſite eſt courte, mais vous voyez pourquoi je vous quitte.

ET là-deſſus elle embraſſe Madame de Ferval qui la remercie, qu'elle remercie, s'appuye ſans façon ſur mon bras, m'emmène, me fait monter dans ſon carroſſe, m'y appelle tantôt Monſieur, tàntôt mon bel enfant, m'y parle comme ſi nous nous fuſſions connus depuis dix-ans, toujours cette groſſe gorge en avant, & nous arrivons chez elle.

NOUS entrons, elle me mène dans un cabinet; aſſeyez-vous, me dit-elle, je n'ai

que deux mots à écrire à Monsieur de Fécour, & ils seront préssans.

En effet sa lettre fut achevée en un instant : tenez, me dit-elle en me la donnant, on vous recevra bien sur ma parole; je lui dis qu'il vous place à Paris, car il faut que vous restiez ici pour y cultiver vos amis; ce seroit dommage de vous envoyer en campagne, vous y seriez enterré, & nous sommes bien aises de vous voir. Je ne veux pas que notre connoissance en demeure-là au moins, Monsieur de la Vallée, qu'en dites-vous, vous fait-elle un peu de plaisir ?

Et beaucoup d'honneur aussi, lui répartis-je; bon de l'honneur, me dit-elle, il s'agit bien de cela, je suis une femme sans cérémonie, sur-tout avec les personnes que j'aime & qui sont aimables, Monsieur de la Vallée, car vous l'êtes beaucoup; oh beaucoup; le premier homme pour qui j'ai eu de l'inclination vous ressembloit tout-à-fait; je crois le voir & je l'aime toujours; je le tutoyois, c'est assez ma manière, j'ai déjà pensé en user de même avec vous, & cela viendra, en serez-vous fâché? Ne voulez-vous pas bien que je vous traite comme lui, ajoûta-t-elle avec sa gorge, sur qui par hazard j'avois alors les yeux fixés; ce qui me rendit distrait & m'empêcha de lui répon-

dre; elle y prit garde, & fût quelque-tems à m'observer.

Eh! bien me dit-elle, en riant, à quoi pensez-vous donc? C'est à vous, Madame, lui répondis-je d'un ton assez bas, toujours la vuë attâchée sur ce que j'ai dit. A moi, reprit-elle, dites-vous vrai, Monsieur de la Vallée? vous appercevez-vous que je vous veux du bien? Il n'est pas difficile de le voir, & si vous en doutez ce n'est pas ma faute; vous voyez que je suis franche, & j'aime qu'on le soit avec moi, entendez-vous, belle jeunesse? Quels yeux il a, & avec cela il a peur de parler; ah ça, Monsieur de la Vallée, j'ai un conseil à vous donner; vous venez de Province, vous en avez apporté un air de timidité qui ne sied pas à votre âge, quand on est fait comme vous, il faut se rassûrer un peu, sur-tout en ce païs-ci; que vous manque-t-il pour avoir de la confiance? qui est-ce qui en aura, si vous n'en avez pas, mon enfant? Vous-êtes si aimable, & elle me disoit cela d'un ton si vrai, si caréssant, que je commençois à prendre du goût pour ces douceurs, quand nous entendîmes un carosse entrer dans la Cour.

Voila quelqu'un qui me vient, dit-elle, serrez votre lettre, mon beau garçon, reviendrez-vous me voir bientôt? dès que j'aurai rendu la lettre, Madame, lui dis-je.

ADIEU donc, me répondit-elle, en me tendant la main que je baisai tout à mon aise; ah çà, une autre fois soyez donc bien persuadé qu'on vous aime; je suis fâchée de n'avoir point fait dire que je n'y étois pas; je ne serois peut-être pas sortie, & nous aurions passé le reste de la journée ensemble, mais nous nous reverrons, & je vous attends, n'y manquez pas.

ET l'heure de votre commodité, Madame, voulez-vous me la dire? A l'heure qu'il te plaira, me dit-elle; le matin, le soir, toute heure est bonne, si ce n'est qu'il est plus sûr de me trouver le matin; adieu, mon gros brunet, (ce quelle me dit en me passant la main sous le menton) de la confiance avec moi à l'avenir, je te la recommande.

ELLE achevoit à peine de parler, qu'on lui vint dire que trois personnes étoient dans sa chambre, & je me retirai pendant qu'elle y passoit.

MES affaires comme vous voyez, alloient un assez bon train. Voilà des avantures bien rapides, j'en étois étourdi moi-même.

FIGUREZ-vous ce que c'est qu'un jeune rustre comme moi, qui dans le seul espace de deux jours, est devenu le mari d'une fille riche, & l'amant de deux femmes de con-

dition. Après cela mon changement de décoration dans mes habits, car tout y fait; ce titre de Monſieur dont je m'étois vu honoré, moi qu'on appelloit Jacob dix ou douzè-jours auparavant, les amoureuſes agaceries de ces deux Dames, & ſur-tout cet art charmant, quoiqu'impur, que Madame de Ferval avoit employé pour me ſéduire; cette jambe ſi bien chauſſée, ſi galante, que j'avois tant regardée; ces belles mains ſi blanches qu'on m'avoit ſi tendrement abandonnées: ces regards ſi pleins de douceur; enfin l'air qu'on reſpire au milieu de tout cela; voyez que de choſes capables de débrouiller mon eſprit & mon cœur; voyez quele écolle de molèſſe, de volupté, de corruption, & par conſéquent de ſentiment; car l'ame ſe rafine à meſure qu'elle ſe gâte. Auſſi étois-je dans un tourbillon de vanité ſi flateuſe, je me trouvois quelque choſe de ſi rare, je n'avois point encore goûté ſi délicatement le plaiſir de vivre, & depuis ce jour-là je devins méconnoiſſable, tant j'acquis d'éducation & d'expérience.

JE retournai donc chez moi, perdu de vanité, comme je l'ai dit, mais d'une vanité qui me rendoit gai, & non pas ſupèrbe & ridicule; mon amour propre a toujours été ſociable, je n'ai jamais été plus doux ni plus traitable, que lorſque j'ai eu lieu de

m'eſtimer & d'être vain; chacun à là-deſſus ſon caractère, & c'étoit là le mien. Madame de la Vallée ne m'avoit encore vû ni ſi careſſant ni ſi aimable, que je le fus avec elle à mon retour.

Il étoit tard, on m'attendoit pour ſe mettre à table, car on ſe reſſouviendra que nous avions retenu à ſouper notre Hôteſſe, ſa fille, & les perſonnes qui nous avoient ſervi de témoins le jour de notre mariage.

Je ne ſaurois vous dire combien je fis d'amitié à mes convives, ni avec qu'elles graces je les excitai à ſe réjouir. Nos deux témoins étoient un peu épais, & ils me trouvèrent ſi leger en comparaiſon d'eux, je dirois prèſque ſi galant dans mes façons, que je leur en impoſai, & que, malgré toute la joye à laquelle je les invitois, ils ne ſe familiariſoient avec moi qu'avec diſcrétion.

J'ETONNAI même Madame Dalain, qui toute commère qu'elle étoit, regardoit de plus près que de contume à ce qu'elle diſoit. Mon éloge faiſoit toujours le refrain de la converſation, éloge qu'on tâchoit même de tourner le plus poliment qu'on le pouvoit: de ſorte que je ſentis que les manières avoient augmenté de conſidération pour moi.

ET il falloit bien que ce fût mon entre-

tien avec ces deux Dames qui me valoit cela, & que j'en eusse rapporté je ne sai quel air plus distingué, que je ne l'avois d'ordinaire.

CE qui est de vrai, c'est que moi-même je me trouvois tout autre, & que je me disois à peu de chose près, en regardant nos convives; ce sont là de bonnes gens qui ne sont pas de ma force, mais avec qui il faut que je m'accommode pour le présent.

JE passerai tout ce qui fût dit dans notre entretien; Javote m'y lança de fréquens regards; j'y fis le plaisant de la table, mais le plaisant prèsque réspecté, & j'y parus si charmant à Madame de la Vallée, que dans l'impatience de me voir à son aise, elle tira sa montre à plusieurs reprises, & dit l'heure qu'il étoit, pour conseiller honnêtement la retraite à nos convives.

ENFIN on se leva, on s'embrassa, tout notre monde partit, on désservit, & nous restâmes seuls Madame de la Vallée & moi.

ET alors sans autre compliment, sous prétèxte d'un peu de fatigue, ma pieuse épouse se mit au lit, & me dit, couchons-nous, mon fils, il est tard; ce qui vouloit dire, couche toi, parce que je t'aime; je l'entendis bien de-même, & me couchai de bon cœur, parceque je l'aimois aussi, car elle étoit encore aimable & d'une figure appétissante;

sante; je l'ai déjà dit au commencement de cette Histoire; outre cela j'avois l'ame remplie de tant d'images tendres, on avoit agacé mon cœur de tant de manières, on m'avoit tant fait l'amour ce jour-là, qu'on m'avoit mis en humeur d'être amoureux à mon tour, à quoi se joignoit la commodité d'avoir avec moi une personne qui ne demandoit pas mieux que de m'écouter, telle qu'étoit Madame de la Vallée, ce qui est encore un motif qui engage.

Je voulus en me déshabillant lui rendre compte de ma journée; je lui parlai des bons desseins que Madame de Ferval avoit pour moi, de l'arrivée de Madame de Fécour chez elle, de la lettre qu'elle m'avoit donnée, du voyage que je ferois le lendemain à Versailles pour porter cette lettre; je prenois mal mon tems; quelqu'intérêt que Madame de Vallée prît à ce qui me regardoit, rien de tout ce que je lui dis ne mérita son attention; je n'en pus jamais tirer que des monosyllabes : oui-dà, fort bien, tant mieux, & puis viens, viens, nous parlerons de cela ici.

Je vins donc, & adieu les récits; j'oubliai de les reprendre, & ma chere femme ne m'en fit pas réssouvenir.

Que d'honnêtes & ferventes tendresses ne me dit-elle pas! on a déjà vû le caractè-

re de ses mouvemens ; & tout ce que j'ajoûterai, c'est que jamais femme dévote n'usa avec tant de passion du privilège de marquer son chaste amour ; je vis le moment qu'elle s'écrieroit, quel plaisir de frustrer les droits du diable, & de pouvoir sans péché être aussi aise que les pécheurs !

ENFIN nous nous endormimes tous deux, & ce ne fût que le matin sur les huit-heures, que je repris mes récits de la veille.

ELLE loua beaucoup les bonnes intentions de Madame de Ferval, pria Dieu d'être sa récompense, & celle de Madame de Fécour; ensuite nous nous levâmes & sortimes ensemble, & pendant que j'allois à Versailles, elle alla entendre la Messe pour le succès de mon voyage.

JE me rendis donc à l'endroit où l'on prend les voitures ; j'en trouvai une à quatre, dont il y avoit déjà trois places de remplies, & je pris la quatrième.

J'AVOIS pour compagnons de voyage, un vieil Officier, homme de très bon sens, & qui avec une physionomie respectable, étoit fort simple & fort uni dans ses façons.

UN grand homme sec & décharné, qui avoit l'air inquiet & les yeux petits, noirs & ardens ; nous sûmes bientôt que c'étoit un Plaideur ; & ce métier, vû la mine du

personnage, lui convenoit on ne peut pas mieux.

APRES ces Messieurs venoit un jeune homme d'une assez belle figure; l'Officier & lui se regardoient comme gens qui se sont vus ailleurs, mais qui ne se remettent pas. A la fin ils se reconnurent, & se ressouvinrent qu'ils avoient mangé ensemble.

COMME je n'étois pas là avec des Madames Dalain, ni avec des femmes qui m'aimassent, je m'observai beaucoup sur mon langage, & tâchai de ne rien dire qui sentit le fils de Fermier de campagne; de sorte que je parlai sobrement, & me contentai de prêter beaucoup d'attention à ce que l'on disoit.

ON ne s'apperçoit prèsque pas qu'un homme ne dit mot, quand il écoute attentivement: du moins s'imagine-t-on toujours qu'il va parler; & bien écouter, c'est prèsque répondre.

DE tems en tems je disois, un oui sans doute, vraiment non, vous avez raison; & le tout conformément au sentiment que je voyois être le plus général.

L'OFFICIER, Chevalier de saint Louis, fut celui qui engagea le plus la conversation. Cet air d'honnête Guerrier qu'il avoit, son âge, sa façon franche & aisée aprivoisèrent insensiblement notre Plaideur, qui étoit assez taciturne, & qui rêvoit plus qu'il ne parloit.

JE ne sais d'ailleurs par quel hazard notre Officier parla au jeune homme d'une femme qui plaidoit contre son mari, & qui vouloit se séparer d'avec lui.

CETTE matière intéréssa le Plaideur, qui après avoir envisagé deux ou trois-fois l'Officier, & pris apparemment quelque amitié pour lui, se mêla à l'entretien, & s'y mêla de si bon cœur, que de discours en discours, d'invectives en invectives contre les femmes, il avoua insensiblement qu'il étoit dans le cas de l'homme dont on s'entrètenoit, & qu'il plaidoit aussi contre sa femme.

A cet aveu, on laissa-là l'Histoire dont il étoit question, pour venir à la sienne, & on avoit raison; l'une étoit bien plus intéréssante que l'autre, & c'étoit, pour ainsi dire, préférer un original à la simple copie.

AH, ah! Monsieur, vous êtes en procès avec votre femme, lui dit le jeune homme; cela est fâcheux; c'est une triste situation que cella-là pour un galant homme; eh! pourquoi donc vous êtes-vous brouillés ensemble?

BON, pourquoi, reprit l'autre? Est-ce qu'il est si difficile de se brouiller avec sa femme? Etre son mari, n'est-ce pas avoir déjà un procès tout établi contre elle? Tout mari est plaideur, Monsieur, ou il se défend, ou il attaque; quelquefois le procès

ne passe pas la maison, quelquefois il éclate, & le mien a éclaté.

JE n'ai jamais voulu me marier, dit alors l'Officier; je ne sai si j'ai bien ou mal fait, mais jusqu'ici je ne m'en repens pas. Que vous êtes heureux, reprit l'autre, je voudrois bien être à votre place; je m'étois pourtant promis de rester garçon; j'avois même résisté à nombre de tentations qui méritoient plus de m'emporter que celle à laquelle j'ai succombé; je n'y comprens rien, on ne sait comment cela arrive; j'étois amoureux, mais fort doucement & de moitié moins que je ne l'avois été ailleurs; cependant j'ai épousé.

C'EST que sans doute la personne étoit riche, dit le jeune homme; non, reprit-il, pas plus riche qu'une autre, & même pas si jeune. C'étoit une grande fille de trente-deux à trente-trois ans, & j'en avois quarante. Je plaidois contre un certain neveu que j'ai, grand chicaneur, avec qui je n'ai pas fini, & que je ruinerai comme un fripon qu'il est, dûssai-je y manger jusqu'à mon dernier sol; mais c'est une histoire à part que je vous conterai si nous avons le tems.

MON demon (c'est de ma femme dont je parle) étoit parente d'un de mes Juges; je la connoissois, j'allai la prier de solliciter pour moi; & comme une visite en attire

une autre, je lui en rendis de si fréquentes, qu'à la fin je la voyois tous les jours, sans trop savoir pourquoi, par habitude, nos familles se convenoient, elle avoit du bien ce qu'il m'en falloit; le bruit courut que je l'épousois, nous en rîmes tous deux. Il faudra pourtant nous voir moins souvent pour faire cesser ce bruit-là, à la fin on diroit pis, me dit-elle, en riant; eh pourquoi, repris-je, j'ai envie de vous aimer, qu'en dites-vous, le voulez-vous bien? elle ne me répondit ni oui ni non.

J'y retournai le lendemain, toujours en badinant de cet amour que je disois vouloir prendre, & qui à ce que je crois étoit tout pris, ou qui venoit sans que je m'en apperçusse; je ne le sentois pas; je ne lui ai jamais dit, je vous aime: on n'a jamais rien vû d'égal à ce misérable amour d'habitude qui n'avertit point, & qui me met encore en colère toutes les fois que j'y songe, je ne saurois digérer mon avanture. Imaginez-vous que quinze-jours après, un homme veuf, fort à son aise, plus âgé que moi, s'avisa de faire la cour à ma belle, que j'appelle belle en plaisantant, car il y a cent mille visages comme le sien, auxquels on ne prend pas garde; & excepté de grands yeux de prude qu'elle a, & qui ne sont pourtant pas si beaux qu'ils le paroissent, c'est

une mine assez commune, & qui n'a vaillant que de la blancheur.

Cet homme, dont je vous parle, me déplut, je le trouvois toujours-là, cela me mit de mauvaise humeur; je n'étois jamais de son avis, je le brusquois volontiers; il y a des gens qui ne reviennent point, & c'est à quoi j'attribuai mon éloignent pour lui; voilà tout ce que j'y compris, & je me trompois encore; c'est que j'étois jaloux. Cet homme apparemment s'ennuyoit d'être veuf, il parla d'amour, & puis de mariage; je le sus, je l'en haïs davantage, & toujours de la meilleure foi du monde.

Est-ce que vous voulez épouser cet homme-là, dis-je à cette fille? Mes parens & mes amis me le conseillent, me dit-elle; de son côté il me presse, & je ne sai que faire, je ne suis encore déterminée à rien. Que me conseillez-vous vous-même? Moi, rien, lui dis-je, en boudant, vous êtes votre maîtresse; épousez Mademoiselle, épousez, puisque vous en avez envie. Eh mon Dieu, Monsieur, me dit elle en me quittant! comme vous me parlez, si vous ne vous souciez pas des gens, du moins dispensez-vous de le dire: pardi, Mademoiselle, c'est vous qui ne vous souciez pas d'eux, répondis-je; plaisante déclaration d'amour, comme vous voyez; c'est pourtant la plus forte qui

je lui ai faite, ençore m'échapa-t-elle, & n'y fis-je aucune réfléxion ; après quoi je m'en allai chez moi tout rêveur. Un de mes amis vint m'y voir sur le soir. Savez-vous, me dit-il, qu'on doit demain passer un contrat de mariage entre Mademoiselle une telle & Monsieur de..... je sors de chez elle, tous les parens y sont actuellement assemblés ; il ne paroît pas qu'elle en soit fort empressée elle ; je l'ai même trouvée triste, n'en seriez vous pas cause ?

COMMENT, m'écriai-je, sans répondre à la question, on parle de contrat ? eh mais, mon ami, je crois que je l'aime, je l'aurois aussi bien épousée qu'un autre, & je voudrois de tout mon cœur empêcher ce contrat-là.

EH bien, me dit-il, il n'y a point de tems à perdre ; courez chez elle, voyez ce qu'elle vous dira. Les choses sont peut-être trop avancées, repris-je le cœur émû & si vous aviez la bonté d'aller vous même lui parler pour moi, vous me feriez grand plaisir, ajoûtai-je d'un air niais & honteux.

VOLONTIERS, me dit-il, attendez-moi ici, j'y vais tout-à-l'heure, & je reviendrai sur le champ vous rendre sa réponse.

IL y alla donc, lui dit que je l'aimois, &

que je demandois la préférence sur l'autre? lui? répondit-elle, voilà qui est plaisant, il m'en a fait un sécret, dites-lui qu'il vienne, nous verrons.

A cette réponse que mon ami me rendit, j'accourus; elle passa dans une chambre à part où je lui parlai.

Que me vient donc conter votre ami, me dit-elle, avec ses grands yeux assez tendres; est-ce que vous songez à moi? Eh vraiment oui, répondis-je décontenancé! eh que ne le disiez-vous donc, me répondit-elle? comment faire à prèsent? vous m'embarrassez.

La-dessus je lui pris la main. Vous êtes un étrange homme, ajoûta-t-elle. Eh pardi, lui dis-je, est-ce que je ne vaux pas bien l'autre? heureusement qu'il vient de sortir, dit elle; il y a d'ailleurs une petite difficulté pour le contrat, & il faut voir si on ne pourra pas en profiter; il n'y a plus que mes parens là-dedans, entrons.

Je la suivis, je parlai à ses parens que je rangai de mon parti; la Demoiselle étoit de bonne volonté, & quelqu'un d'eux, pour finir sur le champ, proposa d'envoyer chercher le Notaire.

Je ne pouvois pas dire non; eh vîte, eh vîte; on part, le Notaire arrive; la tête me tourna de la rapidité avec laquelle on y al-

loit; on me traita comme on voulut, j'étois pris, je ſignai, on ſigna, & puis des diſpenſes de bans. Pas le moindre petit mot d'amour au milieu de cela; & puis je l'épouſe; & le lendemain des nôces, je fus tout ſurpris de me trouver marié; avec qui? du moins eſt-ce avec une perſonne fort raiſonnable, diſois-je en moi même.

Oui, ma foi, raiſonnable, c'étoit bien la connoître; ſavez-vous ce qu'elle devint au bout de trois mois, cette fille que j'avois cru ſenſée? Une bigote de mauvaiſe humeur, ſérieuſe, quoique babillarde, car elle alloit toujours critiquant mes diſcours & mes actions; enfin une folle grave qui ne me montra plus qu'une longue mine auſtère, qui ſe coëffa de la triſte vanité de vivre en récluſe; non pas au profit de ſa maiſon qu'elle abandonnoit; elle auroit crû ſe dégrader par le ſoin de ſon ménage, & elle ne donnoit pas dans une pieté ſi vulgaire & ſi unie: non elle ne ſe tenoit chez elle que pour paſſer ſa vie dans une oiſiveté contemplative, que pour vaquer à de ſaintes lectures dans un cabinet dont elle ne ſortoit qu'avec une triſtèſſe dévote & précieuſe ſur le viſage, comme ſi c'étoit un mérite devant Dieu que d'avoir ce viſage-là.

Et puis Madame ſe mêloit de raiſonner de Religion; elle avoit des ſentimens,

elle parloit de doctrine, c'étoit une Théologiènne.

Je l'aurois pourtant laissé faire, s'il n'y avoit eû que cela; mais cette Théologiènne étoit facheuse & incommode.

Retenois-je un ami à diner, Madame ne vouloit pas manger avec ce profane; elle étoit indisposée, & dinoit à part dans sa chambre où elle demandoit pardon à Dieu du libertinage de ma conduite.

Il falloit être Moine, ou du moins Prêtre ou Bigote comme elle, pour être convive chez moi; j'avois toujours quelque capuchon ou quelque soutane à ma table. Je ne dis pas que ce ne fussent d'honnêtes gens; mais ces honnêtes gens-là ne sont pas faits pour être les camarades d'honnêtes gens comme nous; & ma maison n'étoit ni un Couvent, ni une Eglise, ni ma table un Réfectoire.

Et ce qui m'impatientoit, c'est qu'il n'y avoit rien d'assez friand pour ces grands serviteurs de Dieu, pendant que je ne faisois qu'une chère ordinaire à mes amis mondains & pécheurs; vous voyez qu'il n'y avoit ni bon sens, ni morale à cela.

Eh! bien, Messieurs, je vous en dis-là beaucoup, mais je m'y étois fait, j'aime la paix, & sans un Commis que j'avois.

UN Commis! s'écria le jeune homme en l'interrompant; ceci est considérable.

OUI, dit-il, j'en devins jaloux & Dieu veuille que j'aye eu tort de l'être. Les amis de mon épouse ont traité ma jalousie de malice & de calomnie, & m'ont regardé comme un méchant d'avoir soupçonné une si vertueuse femme de galanterie, une femme qui ne visitoit que les Eglises, qui n'aimoit que les Sermons, les Offices & les Saluts; voilà qui est à merveille, on dira ce qu'on voudra.

TOUT ce que je sai, c'est que ce Commis dont j'avois besoin à cause de ma Charge, qui étoit le fils d'une femme de chambre de défunte sa mere, un grand benêt, sans esprit, que je gardois par complaisance, assez beau garçon au surplus, & qui avoit la mine d'un Prédestiné, à ce qu'elle disoit.

Ce garçon, dis-je, faisoit ordinairement ses commissions, alloit savoir de sa part comment se portoit le Pere un tel, la Mere une telle; Monsieur celui-ci, Monsieur celui-là, l'un Curé, l'autre Vicaire, l'autre Chapelain, ou simple Ecclésiastique; & puis venoit lui rendre réponse, entroit dans son cabinet, y causoit avec elle, lui plaçoit un Tableau, un Agnus, un Reliquaire; lui portoit des Livres, quelquefois les lui lisoit.

CELA m'inquiétoit, je jurois de tems en tems; qu'eſt-ce que c'eſt donc que cette piété hétéroclite, diſois-je? qu'eſt-ce que c'eſt qu'une Sainte qui m'enlève mon Commis? Auſſi l'union entre elle & moi n'étoit-elle pas édifiante?

MADAME m'appelloit ſa croix, ſa tribulation; moi, je l'appellois du premier nom qui me venoit, je ne choiſſiois pas. Le Commis me fâchoit, je ne m'y accoûtumois point. L'envoyois-je un peu loin, je le fatiguois. En vérité, diſoit-elle, avec une charité, qui, je crois, ne fera point le profit de ſon ame, en vérité, il tuera ce pauvre garçon.

CET animal tomba malade, & la fiévre me prit à moi le lendemain.

JE l'eus violente, c'étoit mes domeſtiques qui me ſervoient, & c'étoit Madame qui ſervoit ce butord.

MONSIEUR eſt le maitre, diſoit-elle là-deſſus, il n'a qu'à ordonner pour avoir tout ce qu'il lui faut; mais ce garçon, qui eſt-ce qui en aura ſoin, ſi je l'abandonne? Ainſi c'étoit encore par charité quelle me laiſſoit-là.

SON impertinence me ſauva peut-être la vie. J'en fus ſi outré que je guéris de fureur; & dès que je fus ſur pied, le premier ſigne de convaleſcence que je donnai ce fût

de mettre l'objet de sa charité à la porte; je l'envoyai se rétablir ailleurs. Ma béate en frémit de rage, & s'en vint comme une furie m'en demander raison.

Je sens bien vos motifs, me dit-elle, c'est une insulte que vous me faites, Monsieur; l'indignité de vos soupçons est visible, & Dieu me vengera, Monsieur, Dieu me vengera.

Je reçus mal ses prédictions; elle les fit en furieuse, j'y répondis presqu'en brutal; eh morbleu! lui dis-je, ce ne sera pas la sortie de ce coquin-là qui me brouillera avec Dieu. Allons, retirez-vous avec votre piété équivoque; ne m'échauffez pas la tête, & laissez-moi en repos.

Que fit-elle? Nous avions une petite femme de chambre dans la maison, assez gentille, & fort bonne enfant, qui ne plaisoit pas à Madame, parcequ'elle étoit, je pense, plus jeune & plus jolie qu'elle, & que j'en étois assez content. Je serois peut-être mort dans ma maladie sans elle.

La pauvre petite fille me consoloit quelquefois des bisarreries de ma femme, & m'appaisoit quand j'étois en colère; ce qui faisoit que de mon côté je la soutenois, & que j'avois de la bienveillance pour elle. Je l'ai même gardée, parcequ'elle est entendue, & qu'elle m'est extrêmement utile;

OR ma femme, après qu'on eut dîné, la fit venir dans sa chambre, prit je ne sai quel prétèxte pour la quereller, la soufleta sur quelque réponse, lui reprocha cèt air de bonté que j'avois pour elle, & la chassa.

NANETTE (c'est le nom de cette jeune fille) vint prendre congé de moi toute en pleurs, me conta son avanture & son souflet.

ET comme je vis que dans tout cela, il n'y avoit qu'une malice vindicative de la part de ma femme; va, va, lui dis-je, laisse-la faire, tu n'as qu'à rester, Nanètte, je me charge du rèste.

MA femme éclata, ne voulut plus la voir: mais je tins bon, il faut être le maître chez soi, sur tout quand on a raison de l'être.

MA résistance n'adoucit pas l'aigreur de notre commèrce; nous nous parlions quelquefois, mais pour nous quereller.

VOUS obsèrverez, s'il vous plaît, que j'avois pris un autre Commis qui étoit l'aversion de ma femme, elle ne pouvoit pas le souffrir; aussi le harceloit-elle à propos de rien, & le tout pour me chagriner; mais il ne s'en soucioit guères, je lui avois dit de n'y pas prendre garde, & il suivoit exactement mes intentions, il ne l'écoutoit pas.

J'APPRIS quelques jours après que ma femme avoit envie de me pousser à bout.

DIEU me fera peut-être la grace que ce

brutal-là me frappera, disoit-elle, en parlant de moi; je le sus; oh que non! lui dis-je, ne vous y attendez pas? Soyez convaincue que je ne vous ferai pas ce plaisir-là; pour des mortifications, vous en aurez, elles ne vous manqueront pas, j'en fais vœu, mais voilà tout.

MON vœu me porta malheur: il ne faut jamais jurer de rien. Malgré mes louables résolutions, elle m'exceda tant un jour, me dit dévotement des choses si piquantes; enfin le diable me tenta si bien, qu'au souvenir de ses impertinences & du soufflet qu'elle avoit donné à Nanette à cause de moi, il m'échappa de lui en donner un, en présence de quelques témoins de ses amis.

CELA partit plus vîte qu'un éclair; elle sortit sur le champ, m'attaqua en Justice, & depuis ce tems-là nous plaidons à mon grand regret: car cette sainte personne, en dépit du Commis que j'ai mis sur son compte, & qu'il a bien fallu citer, pourroit bien gagner son procès, si je ne trouve pas de puissans amis, & je vais en chercher à Versailles.

CE soufflet-là m'inquiète pour vous, lui dit notre jeune homme, quand il eut fini; je crains qu'il ne nuise à votre cause. Il est vrai que ce Commis est un article dont je n'ai pas meilleure idée que vous; je vous

crois

crois assurément tres maltraité à cet égard, mais c'est une affaire de conscience que vous ne sauriez prouver, & ce malheureux soufflet a eu des témoins.

TOUT doux, Monsieur, répondit l'autre d'un air chagrin; laissons-là les réflexions sur le Commis, s'il vous plaît; je les ferai bien moi-même, sans que personne les fasse, ne vous embarrassez pas, le soufflet ira comme il pourra, je ne suis fâché à présent que de n'en avoir donné qu'un; quand au rèste, supprimons le commentaire. Il n'y a peut-être pas tant de mal qu'on le croiroit bien dans l'affaire du Commis, j'ai mes raisons pour crier. Ce Commis étoit un sot; ma femme a bien pû l'aimer sans le savoir elle-même, & offenser Dieu dans le fond sans que j'y aie rien perdu dans la forme. Et en un mot, qu'il y ait du mal ou non: quand je dis qu'il y en a, le meilleur est de me laisser dire.

SANS doute, dit l'Officier, pour le calmer; en doit-on croire un mari fâché, il est si sujet à se tromper. Je ne vois moi-même dans le recit que vous venez de nous faire qu'une femme insociable & misantrope, & puis c'est tout.

CHANGEONS de discours, & sachons un peu ce que nos deux jeunes gens vont faire à Versailles, ajoûta-t-il, en s'addressant au

jeune homme & à moi. Pour vous, Monsieur, qui ſortez à peine du College, me dit-il, vous n'y allez apparemment que pour vous divertir ou que par curioſité.

Ni pour l'un, ni pour l'autre, répondis-je, j'y vais demander un emploi à quelqu'un qui eſt dans les affaires. Si les hommes vous en refuſent, appellez-en aux femmes, reprit-il en badinant.

Eh! vous, Monſieur, (c'étoit au jeune homme à qui il parloit) avez-vous des affaires où nous allons?

J'y vais voir un Seigneur à qui je donnai dernièrement un livre qui vient de paroître, & dont je ſuis l'Auteur, dit-il. Ah oui! reprit l'Officier; c'eſt ce livre dont nous parlions l'autre jour, lorſque nous dinâmes enſemble. C'eſt cela même, répondit le jeune homme. L'avez-vous lû, Monſieur, ajoûta t-il?

Oui; je le rendis hier à un de mes amis qui me l'avoit prêté, dit l'Officier. Eh! bien, Monſieur, dites-moi ce que vous en penſez, je vous prie, répondit le jeune homme? Que feriez-vous de mon ſentiment, dit l'Officier? Il ne décideroit de rien, Monſieur; mais encore, dit l'autre en le preſſant beaucoup, comment le trouvez-vous?

En vérité, Monſieur, reprit le Militaire, je ne ſai que vous en dire, je ne ſuis guères

en état d'èn juger, ce n'eſt pas un livre fait pour moi, je ſuis trop vieux.

COMMENT, trop vieux, reprit le jeune homme? Oui, dit l'autre, je crois que dans une grande jeunèſſe, on peut avoir du plaiſir à le lire; tout eſt bon à cet âge où l'on ne demande qu'à rire, & où l'on eſt ſi avide de joye qu'on la prend comme on la trouve; mais nous autres barbons, nous y ſommes un peu plus difficiles; nous réſſemblons là-deſſus à ces Friands dégoutés que les mêts groſſiers ne tentent point, & qu'on n'éxcite à manger qu'en leur en donnant de fins & de choiſis. D'ailleurs, je n'ai pas vû le déſſein de votre livre, je ne ſai à quoi il tend, ni quel en eſt le but. On diroit que vous ne vous êtes pas donné la peine de chercher des idées, mais que vous avez pris ſeulement toutes les imaginations qui vous ſont venues, ce qui eſt différent; dans le premier cas, on travaille, on rejètte, on choiſit; dans le ſecond, on prend ce qui ſe préſente, quelqu'étrange qu'il ſoit, & il ſe préſente toujours quelque choſe, car je penſe que l'eſprit fournit toujours bien ou mal.

AU réſte, ſi les choſes purement extraordinaires peuvent être curieuſes, ſi elles ſont plaiſantes à force d'être libres, votre livre doit plaire; ſi ce n'eſt à l'eſprit, c'eſt du moins aux ſens; mais je crois encore que

vous vous étes trompé là dedans faute d'expérience, & sans compter qu'il n'y a pas grand mérite à intéresser de cette dernière manière, & que vous m'avez paru avoir assez d'esprit pour réussir par d'autres voyes; c'est qu'en général ce n'est pas connoître les Lecteurs que d'espérer de les toucher beaucoup par-là, il est vrai, Monsieur, que nous sommes naturèllement libertins, ou pour mieux dire corrompus; mais en fait d'ouvrages d'esprit, il ne faut pas prendre cela à la lettre ni nous traiter d'emblée sur ce pied-là. Un Lecteur veut être ménagé; vous, Auteur, voulez-vous mettre sa corruption dans vos intérêts, allez y doucement du moins, apprivoisez-la, mais ne la poussez pas à bout.

Ce Lecteur aime pourtant les licences, mais non pas les licences extrêmes, éxcèssives; celles-là ne sont supportables que dans la réalité qui en adoucit l'éfronterie; elles ne sont à leur place que là, & nous les y passons, parceque nous y sommes plus hommes qu'ailleurs; mais non pas dans un livre où elles deviènnent plates, sales & rebutantes à cause du peu de convenance qu'elles ont avec l'état tranquile d'un Lecteur.

Il est vrai que ce Lecteur est homme aussi, mais c'est alors un homme en repos; qui a du goût, qui est délicat, qui s'attend

qu'on féra rire ſon eſprit, qui veut pourtant bien qu'on le débauche, mais honnêtement, avec des façons, & avec de la décence.

TOUT ce que je dis-là n'empêche pas qu'il n'y ait de jolies choſes dans votre livre, aſſurément j'y en ai remarqué pluſieurs de ce genre.

A l'égard de votre ſtile, je ne le trouve point mauvais, à l'exception qu'il y a quelquefois des phraſes allongées, lâches, & par-là confuſes, embarraſſées; ce qui vient apparemment de ce que vous n'avez pas aſſez débrouillé vos idées, ou que vous ne les avez pas miſes dans un certain ordre; mais vous ne faites que commencer, Monſieur, & c'eſt un petit défaut dont vous vous corrigerez en écrivant, auſſi-bien que de celui de critiquer les autres, & ſurtout de les critiquer de ce ton aiſé & badin que vous avez tâché d'avoir; & avec cette confiance dont vous rirez vous-même, ou que vous vous reprocherez quand vous ſerez un peu plus Philoſophe, & que vous aurez acquis une certaine façon de penſer plus mûre & plus digne de vous; car vous aurez plus d'eſprit que vous n'en avez, au moins j'ai vû de vous des choſes qui le promettent; vous ne ferez pas même grand cas de celui que vous avez eu juſqu'ici, & à peine en ferez vous un peu de tout celui qu'on peut

avoir: voilà du moins comment sont ceux qui ont le plus écrit, à ce qu'on leur entend dire.

JE ne vous parle de critique au rèste qu'à l'occasion de celle que j'ai vû dans votre Livre, & qui regarde un des convives (& il le nomma,) qui étoit avec nous le jour que nous dinâmes ensemble, & je vous avoue que j'ai été surpris de trouver cinquante ou soixante pages de votre ouvrage pesamment employées contre lui; en vérité je voudrois bien pour l'amour de vous qu'elles ny fussent pas.

MAIS nous voici arrivés, vous m'avez demandé mon sentiment; je vous l'ai dit en homme qui aime vos talens, & qui souhaite vous voir un jour l'objet d'autant de critiques qu'on en a fait contre celui dont nous parlons; peut-être n'en serez-vous pas pour cela plus habile homme qu'il l'est, mais du moins serez-vous alors la figure d'un homme qui paroîtra valoir quelque chose.

VOILA par où finit l'Officier, & je rapporte son discours à peu près comme je le compris alors.

NOTRE voiture arrêta là-dessus, nous descendimes, & chacun se sépara.

IL n'étoit pas encore midi, & je me hâtai d'aller porter ma lettre à Monsieur de Fécour dont je n'eus pas de peine à apprendre la demeure; c'étoit un homme dans d'assez

grandes affaires, & extrêmement connu des Miniſtres.

IL me fallut traverſer pluſieurs cours pour arriver juſqu'à lui, & enfin on m'introduiſit dans un grand cabinet où je le trouvai en aſſez nombreuſe compagnie.

MONSIEUR de Fécour paroiſſoit avoir cinquante-cinq à ſoixante-ans; un aſſez grand homme de peu d'embonpoint, tres brun de viſage, d'un ſérieux, non pas à glacer, car ce ſérieux-là eſt naturel, & vient du caractère de l'eſprit.

MAIS le ſien glaçoit moins qu'il n'humilioit: c'étoit un air fier & hautain qui vient de ce qu'on ſonge à ſon importance, & qu'on veut la faire reſpecter.

LES gens qui nous approchent ſentent ces différences-là plus ou moins confuſément; nous nous connoiſſons tous ſi bien en orgueil, que perſonne ne ſauroit nous faire un ſécret du ſien: c'eſt quelquefois même ſans y penſer, la première choſe à quoi l'on regarde en abordant un inconnu.

QUOIqu'il en ſoit, voilà l'impreſſion que me fit Monſieur de Fécour. Je m'avançai vers lui d'un air fort humble; il écrivoit une lettre, je penſe, pendant que ſa compagnie cauſoit.

JE lui fis mon compliment avec cette émotion qu'on a, quand on eſt un petit per-

sonnage, & qu'on vient demander une grace à quelqu'un d'important qui ne vous aide, ni ne vous encourage, qui ne vous regarde point; car Monsieur de Fécour entendit tout ce que je lui dis sans jetter les yeux sur moi.

JE tenois ma lettre que je lui présentois, & qu'il ne prenoit point, & son peu d'attention me laissoit dans une posture qui étoit risible, & dont je ne savois pas comment me remettre.

IL y avoit d'ailleurs là cette compagnie dont j'ai parlé, & qui me regardoit; elle étoit composée de trois ou quatre Messieurs, dont pas un n'avoit une mine capable de me réconforter.

C'ETOIT de ces figures, non pas magnifiques, mais opulentes, devant qui la miènne étoit si ravallée, malgré ma petite doublure de soye.

TOUS gens d'ailleurs d'un certain âge, pendant que je n'avois que dix-huit-ans, ce qui n'étoit pas un article si indifférent qu'on le croiroit; car si vous aviez vû de quel air ils m'observoient, vous auriez jugé que ma jeunèsse étoit encore un motif de confusion pour moi.

A qui en veut ce poliçon-là avec sa lettre? sembloient-ils me dire par leurs regards libres, hardis, & pleins d'une curiosité sans façon.

DE forte que j'étois-là comme un fpectacle de mince valeur, qui leur fourniffoit un moment de diftraction, & qu'ils s'amufoient à méprifer en paffant.

LUN m'éxaminoit fuperbement de côté; l'autre fe promenant dans ce vafte cabinet, les mains derrière le dos, s'arrêtoit quelquéfois auprès de Monfieur de Fécour qui continuoit d'écrire; & puis fe mettoit de-là à me confiderer commodément & à fon aife.

FIGUREZ-vous la contenance que je devois tenir.

L'AUTRE, d'un air penfif & occupé, fixoit les yeux fur moi comme fur un meuble ou fur une muraille, & de l'air d'un homme qui ne fonge pas à ce qu'il voit.

ET celui-là pour qui je n'étois rien, m'embarraffoit tout autant que celui pour qui j'étois fi peu de chofe. Je fentois fort bien que je n'y gagnois pas plus de cette façon que d'une autre.

ENFIN j'étois pénétré d'une confufion intérieure. Je n'ay jamais oublié cette fcène-là; je fuis devenu riche auffi, & pour le moins autant qu'aucun de ces Meffieurs dont je parle ici; & je fuis encore à comprendre qu'il y ait des hommes dont l'ame deviènne auffi cavalière que je dis-là pour celle de quelque homme que ce foit.

A la fin pourtant, Monsieur de Fécour finit sa lettre, de sorte que tendant la main pour avoir celle que je lui présentois; voyons me dit-il, & tout de suite, quelle heure est-il, Messieurs? Près de midi, répondit négligemment celui qui se promenoit en long, pendant que Monsieur de Fécour décachetoit la lettre qu'il lût assez rapidement.

FORT bien, dit il, après l'avoir lûe; voilà le cinquiéme homme depuis dix-huit-mois pour qui ma belle-sœur m'écrit ou me parle, & que je place; je ne sai ou elle va chercher tous ceux qu'elle m'envoie, mais elle ne finit point, & en voici un qui m'est encore plus recommandé que les autres. L'originale femme! tenez, vous la reconnoîtrez bien à ce qu'elle m'écrit, ajoûta-t'il en donnant la lettre à un de ces Messieurs.

ET puis, je vous placerai, me dit-il, je m'en retourne demain à Paris, venez me trouver le lendemain.

Là dessus, j'allois prendre congé de lui, quand il m'arrêta.

VOUS êtes bien jeune, me dit-il; que savez-vous faire? rien, je gage.

JE n'ai encore été dans aucun emploi, Monsieur, lui répondis-je. Oh! je m'en doutois bien, reprit-il, il ne m'en vient point d'autre de sa part; & ce sera un grand bonheur si vous savez écrire.

Oui, Monsieur, dis-je en rougissant, je sai même un peu d'Arithmétique. Comment donc, s'écria-t-il en plaisantant, vous nous faites trop de grace. Allez jusqu'à après demain.

Sur quoi je me retirois avec l'agrément de laisser ces Messieurs riant de tout leur cœur de mon Arithmétique, & de mon écriture, quand il vint un Laquais qui dit à Monsieur de Fécour qu'une appellée Madame une telle (c'est ainsi qu'il s'expliqua) demandoit à lui parler.

Ha, ha! répondit-il, je sai qui elle est, elle arrive fort à propos, qu'elle entre: & vous, restez (c'étoit à moi à qui il parloit.)

Je restai donc, & sur le champ deux Dames entrèrent qui étoient modèstement vêtues, dont l'une étoit une jeune personne de vingt ans, accompagnée d'une femme d'environ cinquante.

Toutes deux d'un air fort triste, & encore plus suppliant.

Je n'ai vû de ma vie rien de si distingué ni de si touchant que la physionomie de la jeune; on ne pouvoit portant pas dire que ce fût une belle femme, il faut d'autres traits que ceux-là pour faire une beauté.

Figurez vous un visage qui n'a rien d'assez brillant ni d'assez régulier pour surpren-

dre les yeux, mais à qui rien ne manque de ce qui peut ſurprendre le cœur, de ce qui peut inſpirer du reſpect, de la tendrèſſe, & même de l'amour; car ce qu'on ſentoit pour cette jeune perſonne étoit mêlé de tout ce que je dis-là.

C'étoit, pour ainſi dire, une ame qu'on voyoit ſur ce viſage, mais une ame noble, vertueuſe & tendre, & par conſéquent charmante à voir.

Je ne dis rien de la femme âgée qui l'accompagnoit, & qui n'intéréſſoit que par ſa modeſtie & par ſa triſtèſſe.

Monsieur de Fécour en me congédiant, s'étoit levé de ſa place, & cauſoit debout au milieu du cabinet avec ces Meſſieurs; il ſalua aſſez négligemment la jeune Dame qui l'aborda.

Je ſai ce qui vous amêne, lui dit-il, Madame; j'ai revoqué votre mari, mais ce n'eſt pas ma faute s'il eſt toujours malade, & s'il ne peut exercer ſon emploi; que voulez-vous qu'on faſſe de lui? ce ſont des abſences continuelles.

Quoi! Monſieur, lui dit-elle, d'un ton fait pour tout obtenir, n'y a-t-il plus rien à eſpérer? il eſt vrai que mon mari eſt d'une ſanté fort foible, vous avez eu juſqu'ici la bonté d'avoir égard à ſon état; faites-nous encore la même grace, Monſieur? ne nous

traitez pas avec tant de rigueur? (& ce mot de rigueur dans sa bouche, perçoit l'ame,) vous nous jètteriez dans un embarras dont vous seriez touché, si vous le connoissiez tout entier; ne me laissez point dans l'affliction où je suis, & où je m'en retournerois, si vous étiez infléxible: (inflexible; il n'y avoit pas non plus d'apparence qu'on pût l'être;) mon mari se rétablira, vous n'ignorez pas qui nous sommes, & le besoin extrème que nous avons de votre protection; Monsieur.

NE vous imaginez pas qu'elle pleura en tenant ce discours; & je pense qui si elle avoit pleuré, sa douleur en auroit eu moins de dignité, en auroit paru moins sérieuse & moins vraie.

MAIS la personne qui l'accompagnoit, & qui se tenoit un peu au-dessous d'elle, avoit les yeux mouillés de l'armes.

JE ne doutai pas un instant que Monsieur de Fécour ne se rendît, je trouvois impossible qu'il résistât, hélas! que j'étois neuf; il n'en fut pas seulement émû.

MONSIEUR de Fécour étoit dans l'abondance; il y avoit trente-ans qu'il faisoit bonne chère; on lui parloit d'embarras, de besoin, d'indigence même, au mot près, & il ne savoit pas ce que c'étoit que tout cela.

Il falloit pourtant qu'il eût le cœur naturèlement dur; car je crois que la prospérité n'acheve d'endurcir que ces cœurs là.

Il n'y a plus moyen, Madame, lui dit-il, je ne puis plus m'en dédire, j'ai disposé de l'emploi; voilà un jeune homme à qui je l'ai donné, il vous le dira.

A cette apostrophe qui me fit rougir, elle jetta un regard sur moi, mais un regard qui m'adressoit un si doux reproche; eh quoi! vous aussi, sembloit-il me dire, vous contribuez au mal qu'on me fait?

Eh non! Madame, lui répondis-je dans le même langage, si elle m'entendit; eh puis: c'est donc l'emploi du mari de Madame que vous voulez que j'aïe, Monsieur, dis-je à Monsieur de Fécour; oui, reprit-il, c'est le même; je suis votre serviteur, Madame.

Ce n'est pas la peine, Monsieur, lui répondis-je en l'arrêtant. J'aime mieux attendre que vous m'en donniez un autre quand vous le pourrez; je ne suis pas si préssé, permettez que je laisse celui-là à cet honnête homme; si j'étois à sa place, & malade comme lui, je serois bien aise qu'on en usât envers moi, comme j'en use envers lui.

La jeune Dame n'appuya point ce discours, ce qui étoit un excellent procédé, & les yeux baissés attendit en silence que Monsieur de Fécour prit son parti, sans abuser

par aucune inſtance de la généroſité que je témoignois, & qui pouvoit ſervir d'éxemple à notre Patron.

POUR lui, je m'apperçus que l'éxemple l'étonna ſans lui plaire, & qu'il trouva mauvais que je me donnaſſe les airs d'être plus ſenſible que lui.

VOUS aimez donc mieux attendre, me dit-il, voilà qui eſt nouveau. Eh bien, Madame, retournez-vous en? nous verrons à Paris ce qu'on pourra faire, j'y ſerai après demain; allez, me dit-il à moi, je parlerai à Madame de Fécour.

LA jeune Dame le ſalua profondément ſans rien répliquer; l'autre femme la ſuivit, & moi de même, & nous ſortîmes tous trois; mais du ton dont notre homme nous congédia, je déſeſpérai que mon action pût ſervir de quelque choſe au mari de la jeune Dame, & je vis bien à ſa mine, qu'elle n'en augurcit pas une meilleure réuſſite.

MAIS voici ce qui va vous ſurprendre; un de ces Meſſieurs qui étoient avec Monſieur de Fécour, ſortit un moment après nous.

NOUS nous étions arrêtes-la jeune Dame & moi ſur l'eſcalier, où elle me remercioit de ce que je venois de faire pour elle, & m'en marquoit une reconnoiſſance dont je la voyois réèllement pénétrée.

L'AUTRE Dame qu'elle nommoit ſa me-

re, joignoit ſes remercimens aux ſiens, & je préſentois la main à la fille pour l'aider à deſcendre, (car j'avois déjà apris cette petite politèſſe, & on ſe fait honneur de ce qu'on ſait) quand nous vîmes venir à nous celui de ces Meſſieurs dont je vous ai parlé, & qui s'approchant. de la jeune Dame; ne dînez vous pas à Verſailles avant que de vous en retourner, Madame, lui dit-il, en bréduillant, & d'un ton bruſque?

Oui, Monſieur, répondit-elle. Eh bien, reprit-il, après votre dîné, venez me trouver à telle Aubèrge où je vais; je ſerois bien aiſe de vous parler, n'y manquez pas? venez-y auſſi, vous, me dit-il, & à la même heure, vous n'en ſerez pas fâché, entendez-vous; adieu, bon jour, & puis il paſſa ſon chemin.

Or ce gros & petit homme, car il étoit l'un & l'autre, auſſi bien que brédouilleur, étoit celui dont j'avois été le moins mécontent chez Monſieur de Fécour, celui dont la contenance m'avoit paru la moins fâcheuſe: il eſt bon de remarquer cela, chemin faiſant.

Soupconnez-vous ce qu'il nous veut, me dit la jeune Dame? non, Madame, lui répondis-je, je ne ſai pas même qui il eſt, voilà la première fois de ma vie que je le vois.

Nous

Nous arrivâmes au-bas de l'escalier en nous entrenant ainsi, & j'allois à regret prendre congé d'elle; mais au premiere signe que j'en donnai: puisque vous & ma fille devez vous rendre tantôt au même endroit, ne nous quittez pas, Monsieur, me dit la mere, & faites-nous l'honneur de venir dîner avec nous; aussi bien après le service que vous avez tâché de nous rendre, serions-nous mortifiées de ne connoître qu'en passant un aussi honnête homme que vous.

M'inviter à cette partie, c'étoit deviner mes desirs. Cette jeune Dame avoit un charme sécret qui me retenoit auprès d'elle, mais je ne croyois que l'estimer, la plaindre, & m'intéresser à ce qui la regardoit.

D'ailleurs j'avois un bon procédé pour elle, & on se plaît avec les gens dont on vient de mériter la reconnoissance. Voilà bonnement tout ce que je comprenois au plaisir que j'avois à la voir; car pour d'amour ni d'aucun sentiment approchant, il n'en étoit pas question dans mon esprit; je n'y songeois pas.

Je m'applaudissois même de mon affection pour elle, comme d'un attendrissement louable, comme d'une vertu, & il y a de la douceur à se sentir vertueux, de

ſorte que je ſuivis ces Dames avec une innocence d'intention admirable, & en me diſant intérieurement, tu es un honnête homme.

Je remarquai que la mere dit quelques mots à part à l'hôtèſſe pour ordonner ſans doute quelque apprêt; je n'oſai lui montrer qûe je ſoupçonnois ſon intention, ni m'y oppoſer, j'eus peur que ce ne fût pas ſavoir vivre.

Un quart-d'heure après on nous ſervit, & nous nous mîmes à table.

Plus je regarde Monſieur, diſoit la mere, & plus je lui trouve une phyſionomie digne de ce qu'il a fait chez Monſieur de Fécour. Eh mon Dieu Madame, lui répondois-je, qui eſt-ce qui n'en auroit pas fait autant que moi en voyant Madame dans la douleur où où elle étoit? Qui eſt-ce qui ne voudroit pas la tirer de peine? Il eſt bien triſte de ne pouvoir rien, quand on rencontre des perſonnes auſſi eſtimables qu'elle l'eſt. Je n'ai de ma vie été ſi touché que ce matin, j'aurois pleuré de bon cœur ſi je ne m'en étois pas empêché.

Ce diſcours, quoique fort ſimple, n'étoit plus d'un Payſan, comme vous voyez; on n'y ſentoit plus le jeune homme de vil-

lage, mais seulement le jeune homme naïf & bon.

Ce que vous dites ajoute encore une nouvelle obligation à celle que nous vous avons, Monsieur, dit la jeune Dame en rougissant, sans qu'elle-même sût pourquoi elle rougissoit peut-être; à moins que ce ne fût de ce que je m'étois attendri dans mes expressions, & de ce qu'elle avoit peur d'en être trop touchée; & il est vrai que ces regards étoient plus doux que ses discours; elle ne me disoit que ce qu'elle vouloit, s'arrêtoit où il lui plaisoit; mais quand elle me regardoit, ce n'étoit plus de même, à ce qu'il me paroissoit. Et ce sont là des remarques que tout le monde peut faire, surtout dans les dispositions où j'étois.

De mon côté, je n'avois ni la gaieté, ni la vivacité qui m'étoient ordinaires, & pourtant j'étois charmé d'être-là; mais je songeois à être honnête & respectueux; c'étoit tout ce que cet aimable visage me permettoit d'être; on n'est pas ce qu'on veut avec de certaines mines, il y en a qui vous en imposent.

Je ne finirois point, si je voulois rapporter tout ce que ces Dames me dirent d'obligeant, tout ce qu'elles me témoignèrent d'estime.

JE leur demandai ou elles demeuroient à Paris, & elles me l'apprirent auſſi bien que leur nom, avec une amitié qui prouvoit l'envie ſincère qu'elles avoient de me voir.

C'ETOIT toujours la mere qui répondoit la première; enſuite venoit la fille qui appuyoit modèſtement ce qu'elle avoit dit, & toujours à la fin de ſon diſcours un regard où je voyois plus qu'elle ne me diſoit.

ENFIN notre repas finit; nous parlâmes du rendez-vous que nous avions qui nous paroiſſoit très ſingulier.

DEUX heures ſonnèrent, & nous y allâmes; on nous dit que notre homme achevoit de dîner, & comme il avoit averti ſes gens que nous viendrions, on nous fit entrer dans une petite ſale où nous l'attendimes, & où il vint quelques inſtans après, un curedent à la main. Je parle du cure dent, parcequ'il ſert à caractériſer la réception qu'il nous fit.

IL faut le peindre, comme je l'ai déjà dit, un gros homme, d'une taille au-deſſous de la médiocre, d'une allure aſſez peſante avec une mine de grondeur, & qui avoit la parole ſi rapide, que de quatre mots qu'il diſoit, il en culbutoit la moitié.

NOUS le reçûmes avec force revérences

qu'il nous laissa faire tant que nous voulûmes, sans être tenté d'y répondre seulement du moindre salut de tête, & je ne crois pas que ce fût par fierté, mais bien par un pur oubli de toute cérémonie; c'est que cela lui étoit plus commode, & qu'il avoit petit-à-petit pris ce pli là, à force de voir journèllement des subaltèrnes de son métier.

Il s'avança vers la jeune Dame avec le curedent, qui comme vous voyez, accompagnoit fort bien la simplicité de son accueil.

Ah bon, lui dit-il, vous voilà, & vous aussi, ajoûta-t-il en me regardent; eh! bien qu'est-ce que c'est, vous êtes donc bien triste, pauvre jeune femme (on sent bien à qui cela s'adressoit); qui est cette Dame-là avec qui vous êtes; est-ce votre mere, ou votre parente?

Je suis sa fille, Monsieur, répondit la jeune personne. Ah! vous êtes sa fille, voilà qui est bien, elle a l'air d'une honnête femme, & vous aussi, j'aime les honnêtes gens, moi. Et ce mari, quelle espèce d'homme est-ce? D'où vient donc qu'il est si souvent malade? Est-ce qu'il est vieux? N'y a-t-il pas un peu de débauche dans son fait? Toutes questions qui étoient assez dures, & pour-

tans faites avec la meilleure intention du monde, ainsi que vous le verrez dans la suite, mais qui n'avoient rien de moëlleux; c'étoit prèsque autant de petits affronts à essuyer pour l'amour propre.

ON dit de certaines gens qu'ils ont la main lourde; cet honnête homme-ci ne l'avoit pas legère.

REVENONS: c'étoit du mari dont il s'informoit; il n'est ni vieux, ni débauché, répondit la jeune Dame; c'est un homme de tres bonnes mœurs qui n'a que trente-cinq ans, & que les malheurs qui lui sont arrivés, ont accablé; c'est le chagrin qui a ruiné sa santé.

OUI da, dit-il, je le croirois bien, le pauvre homme; cela est fâcheux; vous m'avez touché tantôt, aussi bien que votre mere, j'ai pris garde qu'elle pleuroit; eh dites-moi, vous avez donc bien de la peine à vivre, quel âge avez-vous?

VINGT-ans, Monsieur, réprit elle en rougissant. Vingt-ans, dit-il, pourquoi se marier si jeune? vous voyez ce qui en arrive; il vient des enfans, des travèrses, on n'a qu'un petit bien; & puis on souffre, & adieu le ménage. Ah ça, n'importe, elle est gentille votre fille, fort gentille, ajoûta-t-il en parlant à la mere, j'aimerois assez sa figure,

mais ce n'eſt pas à cauſe de cela que j'ai eu envie de la voir; au contraire, puiſqu'elle eſt ſage, je veux l'aider, & lui faire du bien. Je fais grand cas d'une jeune femme qui a de la conduite, quand elle eſt jolie & mal à ſon aiſe, je n'en ai guères vû de pareilles; on ne fuit, pas les autres, mais on ne les eſtime pas. Con tinuez, Madame, continuez d'être toujours de même; tenez, je ſuis auſſi fort content de ce jeune homme-là, oui, très édifié; il faut que ce ſoit un honnête garçon de la manière dont il a parlé tantôt; allez, vous êtes un bon cœur, vous m'avez plû, j'ai de l'amitié pour vous; ce qu'il a fait chez Monſieur de Fécour eſt fort beau, il m'a étonné. Au reſte, s'il ne vous donne pas un autre emploi (c'étoit à moi à quil il parloit & de Monſieur de Fécour, j'aurai ſoin de vous, je vous le promets; venez me voir à Paris, & vous de même (c'étoit la jeune Dame que ces paroles regardoient; il faut voir à quoi Monſieur de Fécour ſe déterminera pour votre mari; s'il le rétablit, à la bonne heure, mais indépendamment de ce qui en ſera, je vous rendrai ſervice moi, j'ai des vuës qui vous conviendront, & qui vous feront avantageuſes. Mais aſſéyons-nous, êtes-vous préſſée? il n'eſt que deux heures & demi, comptez moi un peu vos

affaires, je ferai bien aiſe d'être un peu au fait; d'où vient eſt-ce que votre mari a eu des malheurs; eſt-ce qu'il étoit riche, de quel Pays êtes-vous?

D'ORLEANS, Monſieur, lui dit-elle; ah d'Orleans, c'eſt une fort bonne Ville, reprit-il, y avez-vous vos parens? qu'eſt-ce que c'eſt que votre hiſtoire? j'ai encore un quart-d'heure à vous donner, & comme je m'intérèſſe à vous, il eſt naturel que je ſâche qui vous êtes, cela me fera plaiſir, voyons?

MONSIEUR, lui dit elle, mon hiſtoire ne ſera pas longue.

MA famille eſt d'Orleans, mais je n'y ai point été èlevée. Je ſuis la fille d'un Gentilhomme peu riche, & qui demeuroit avec ma mere à deux lieues de cette Ville dans une Tèrre qui lui reſtoit des biens de ſa famille, & où il eſt mort.

AH, ah! dit Monſieur Bono; (c'étoit le nom de notre Patron) la fille d'un Gentil-homme: à la bonne heure, mais à quoi cela ſert-il quand il eſt pauvre? Continuez:

IL y a trois ans que mon mari s'attâcha à moi, reprit-elle: c'étoit un autre Gentilhomme de nos voiſins; bon, s'écria-t-il là-deſſus; le voilà bien avancé avec ſa noblèſſe: après.

COMME on me trouvoit alors quelques agrémens; oui-dà, dit-il, on avoit raiſon, ce n'eſt pas ce qui vous manque, oh, vous étiez mignone & une des plus jolies filles du Canton, j'en ſuis ſûr: eh bien!

J'étois en même tems recherchée, dit-elle, par un riche Bourgeois d'Orleans.

AH! paſſe pour celui-là, reprit-il encore, voilà du ſolide; c'étoit ce Bourgeois-là qu'il falloit prendre.

VOUS allez voir, Monſieur, pourquoi je ne l'ai pas pris: il étoit bien fait, je ne le haïſſois pas, non que je l'aimaſſe; je le ſouffrois ſeulement plus volontiers que le Gentilhomme, qui avoit pourtant autant de mérite que lui; & comme ma mere qui étoit la ſeule dont je dépendois alors, (car mon pere étoit mort) comme, dis-je, ma mere me laiſſoit le choix des deux, je ne doute pas que ce leger ſentiment de préférence que j'avois pour le Bourgeois, ne m'eût enfin détérminée en ſa faveur; ſans un accident qui me fit tout-d'un-coup pancher du côté de ſon rival.

ON étoit à l'entrée de l'hyver, & nous nous promenions un jour ma mere & moi le long d'une forêt avec ces deux Meſſieurs; je m'étois un peu écartée, je ne ſai pour quelle bagatelle à laquelle je m'a-

musois dans cette campagne, quand un loup furieux sortit de la forêt, vint à moi en me poursuivant.

JUGEZ de ma frayeur; je me sauvai vers ma compagnie en jettant des hauts cris. Ma mere épouvantée voulut se sauver aussi & tomba de précipitation; le Bourgeois s'enfuit, quoiqu'il eût une épée à son côté.

LE Gentilhomme seul, tirant, la siènne, resta, accourut à moi, fit face au loup & l'attaqua dans le moment qu'il alloit se jetter sur moi, & me dévorer.

IL le tua, non sans courir risque de la vie, car il fut blessé en plusieurs endroits, & même renversé par le loup, avec qui il se roule long-tems sur la tèrre sans quitter son épée, dont enfin il acheva ce furieux animal.

QUELQUES paysans, dont les maisons étoient voisines de ce lieu, & qui avoient entendu nos cris, ne purent arriver qu'après que le loup fut tué, & enlevèrent le Gentilhomme qui ne s'étoit pas encore relevé, qui perdoit beaucoup de sang, & & qui avoit besoin d'un prompt secours.

DE mon côté j'étois à six pas de-là, tombée & évanoüie aussi-bien que ma mere qui étoit un peu plus loin dans le même

état, de ſorte qu'il fallût nous emporter tous trois juſqu'à notre maiſon, dont nous nous étions aſſez écartés en nous promenant.

Les morſures que le le loup avoit faites au Gentilhomme étoient fort guériſſables; mais ſur la fureur de cet animal, on eût peur qu'elles n'euſſent des ſuites plus affreuſes; & dès le lendemain ce Gentilhomme, tout bléſſé qu'il étoit, partit de chez nous pour la mer.

Je vous avouë, Monſieur, que je reſtai pénétrée du mépris qu'il avoit fait de ſa vie pour moi (car il n'avoit tenu qu'à lui de ſe ſauver auſſi-bien que ſon rival) & encore plus pénétrée, de voir qu'il ne tiroit aucune vanité de ſon action, qu'il ne s'en faiſoit pas valoir davantage, & que ſon amour n'en avoit pas pris plus de confiance.

Je ne ſuis point aimé, Mademoiſelle, me dit-il ſeulement en partant; je n'ai point le bonheur de vous plaire, mais je ne ſuis point ſi malheureux, puiſque j'ai eu celui de vous montrer que rien ne m'eſt ſi cher que vous.

Personne à préſent ne me doit l'être autant que vous non plus, lui répondis-je

ſans aucun détour, & devant ma mere, qui approuva me réponſe.

OUI, oui, dit alors Monſieur Bono, voilà qui eſt à merveilles, il n'y a rien de ſi beau que ces ſentimens-là; quand ce ſeroit pour un Roman, je vois bien que vous l'épouſerez à cauſe des morſures; mais tenez, j'aimerois encore mieux que ce loup ne fût pas venu; vous vous en ſeriez bien paſſée, car il vous fait grand tort: & le Bourgeois à propos court-il encore? Eſt-ce qu'il ne revint pas?

IL oſa reparoître dès le ſoir même, dit la jeune Dame. Il revint au logis, & ſoûtint pendant une heure la préſence de ce rival bléſſé; ce qui me le rendit encore plus mépriſable que ſon manque de courage dans le péril où il m'avoit abandonnée.

OH? ma foi, dit Monſieur Bono, je ne ſai que vous dire, ſerviteur à l'amour en pareil cas; pour la viſite, paſſe, je la blâme, mais pour ce qui eſt de ſa fuite, c'eſt une autre affaire; je ne trouve pas qu'il ait ſi mal fait, moi, c'étoit-là un fort vilain animal, au moins, & votre mari n'étoit qu'un étourdi dans le fond. Achevez, le Gentilhomme revint, & vous l'épouſâtes, n'eſt-ce pas?

Oui, Monſieur, dit la jeune Dame; je crus y être obligée.

Ah! comme vous voudrez, reprit-il là-deſſus, mais je regrètte le fuyard, il valoit mieux pour vous, puiſqu'il étoit riche; votre mari étoit excéllent pour tuer des loups, mais on ne rencontre pas toujours des loups ſur ſon chemin, & on a toujours beſoin d'avoir de quoi vivre.

Mon mari, quand je l'épouſai, dit-elle, avoit du bien, il jouïſſoit d'une fortune ſuffiſante. Bon, reprit-il, ſuffiſante, à quoi cela va-t-il? tout ce qui n'eſt que ſuffiſant ne ſuffit jamais; voyons, comment a-t-il perdu cette fortune?

Par un procès, reprit-elle, que nous avons eu contre un Seigneur de nos voiſins pour de certains droits; procès qui n'étoit prèſque rien d'abord, qui eſt devenu plus conſidérable que nous ne l'avions crû, qu'on a gagné contre nous à force de crédit, & dont la pèrte nous a totalement ruinés. Il a fallu que mon mari ſoit venu à Paris pour tâcher d'obtenir quelque emploi; on le recommanda à Monſieur de Fécour, qui lui en donna un; c'eſt ce même emploi qu'il lui a ôté ces jours paſſés, & que vous avez entendu que je lui redemandois. J'ignore s'il le lui rendra, il ne m'a

rien dit qui me le promètte; mais je pars bien consolée, Monsieur, puisque j'ai eu le bonheur de rencontrer une personne aussi généreuse qué vous, & que vous avez la bonté de vous intéréſſer à notre situation.

OUI, oui, dit-il, ne vous affligez-pas, comptez sur moi; il faut bien secourir les gens qui sont dans la peine; je voudrois que personne ne souffrît, voilà comme je pense, mais cela ne se peut pas. Et vous, mon garçon, d'où êtes-vous, me dit-il à moi? De Champagne, Monsieur, lui répondis-je.

AH du Pays du bon vin, reprit-il, j'en suis bien aise; vous y avez votre pere? oui, Monsieur; tant mieux, dit-il, il pourra donc m'en faire venir, car on y est souvent trompé: eh! qui êtes-vous?

LE fils d'un honnête homme qui demeure à la campagne, répondis-je; (c'étoit dire vrai) & pourtant esquiver le mot de Paysan qui me paroissoit dur; les synonimes ne sont pas défendus, & tant que j'en ai trouvé là-dessus, je les ai pris; mais ma vanité n'a jamais passé ces bornes-là; & j'aurois dit tout net, je suis le fils d'un Pay-

ſan, ſi le mot de fils d'un homme de la campagne ne m'étoit pas venu.

TROIS-heures ſonnerent alors; Monſieur Bono tira ſa montre, & puis ſe levant, ah ça, dit-il, je vous quitte, nous nous revèrrons à Paris, je vous y attends, & je vous tiendrai parole: bon jour, je ſuis votre ſerviteur. A propos, vous en retournez-vous tout à l'heure; j'envoye dans un moment mon équipage à Paris; mettez-vous dedans, les voitures ſont chères, & ce ſera autant d'épargné.

LA-DESSUS il appella un laquais. Picard ſe prépare-t-il à s'en aller, lui dit-il? oui, Monſieur, il met les chevaux au caroſſe, répondit le Domeſtique. Eh bien, dis-lui qu'il prènne ces Dames & ce jeune homme, reprit-il: adieu.

NOUS voulumes le remercier, mais il étoit déjà bien loin: nous deſcendîmes, l'équipage fut bientôt prêt, & nous partimes très contens de notre homme & de ſa bruſque humeur.

JE ne vous dirai rien de notre entretien ſur la route; arrivons à Paris, nous y entrâmes d'aſſez bonne heure pour mon rendez vous, car vous ſavez que j'en avois un avec Madame de Ferval chez Madame Remy dans un fauxbourg.

Le Cocher de Monſieur Bono mêna mes deux Dames chez elles, où je les quittai après pluſieurs complimens, & de nouvelles inſtances de leur part pour les venir voir.

De-la je renvoyai le Cocher, je pris un Fiacre, & je partis pour mon Faux-bourg.

Fin de la quatrième Partie.



